

LETTRES AUX LAÏCS 1

Lettre 176

1 septembre 1847

À une famille. La vie est changeante comme la mer. – L'amour du prochain est la plus grande des jouissances; action de grâce à Dieu pour le don de l'amitié.

Dans ma paisible solitude, sur les rives de la majestueuse Volga, je me souviens souvent de vous, couple béni ! Vous aussi, vous êtes au bord de la mer, qui est parfois calme, parfois pure comme un miroir, et qui, à d'autres moments, troublée par la tempête, se couvre de vagues troubles et d'écume grise. Telle est notre vie ! En elle, le calme et la tempête se succèdent; et le temps s'écoule, s'écoule, s'empresse de plonger dans l'abîme de l'éternité. Bienheureux le navigateur sur la mer de la vie qui dirige fréquemment son regard vers le ciel. C'est par les astres célestes qu'il dirige sa route; il ne perd pas courage dans les tempêtes et ne se fie pas même au calme de la mer : elle est si changeante ! Le regard par lequel le ciel nous est accessible, c'est la foi; par elle, nous discernons le ciel spirituel : l'enseignement du Christ. Dans ce ciel, l'Évangile brille comme le soleil. L'Ancien Testament est comme la lune, et les écrits des saints pères, comme les étoiles.

Je vous écris directement du cœur, j'écris ce qu'il lui a été inspiré de vous dire. Mon cœur est avec vous dans la même douce simplicité que le vôtre l'est avec moi. De telles relations sont un véritable trésor. L'amour du prochain est la plus grande des jouissances ! Et ce qui me console particulièrement dans mes relations amicales, c'est que la cause de ces relations est Dieu. Il est, comme le dit l'Écriture, «Celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés» (Héb 2,11). Il est la source de tout bien véritable, de toute jouissance vraie et pure. Il me gardera dans votre mémoire, et vous dans la mienne. Il nous donnera de faire fructifier le talent de l'amitié, reçu de Lui-même. Voilà ce que je désire : je désire qu'en entrant dans l'éternité, nous soyons jugés dignes de nous présenter devant le Seigneur dans l'assemblée des serviteurs bons et fidèles, et de Lui dire : «Tu nous as accordé le magnifique talent de l'amitié, nous T'apportons en retour un autre talent acquis grâce à lui : le talent précieux du salut.»

Lettre 177

2 septembre 1847

Monastère Saint-Nicolas de Babaïki.

Description du monastère Saint-Nicolas de Babaïki. Les amis sont une bénédiction de Dieu.

Je vous écris depuis un désert solitaire où, après de longs voyages, je suis enfin arrivé et où je commence à me soigner. J'ai accompli le voyage avec une grande fatigue; par deux fois, ma maladie de Pétersbourg est revenue, c'est-à-dire que j'ai perdu l'usage de mes jambes. Maintenant, une forte transpiration en sort et je ressens un certain soulagement. Je vous dirai que le monastère de Babaïki me plaît extraordinairement à tous égards. La situation est des plus charmantes. Quel air ! Quelles eaux, quelles eaux de source cristallines ! Elles jaillissent, bouillonnent de la montagne et en telle quantité qu'elles suffiraient, je pense, pour tout Pétersbourg. Quels bosquets de chênes, de chênes séculaires ! Quelles clairières ! Quelle Volga ! Quel silence ! Quelle simplicité ! J'ouvre un livre d'un auteur ascétique, je le lis, et je vois qu'ici, on peut accomplir ses

¹ Le texte russe est accessible sur [le portail Azbyka Very](http://leportailazbyka.org/very)

conseils dans les faits, alors qu'à Pétersbourg, on ne peut les accomplir qu'en imagination et en désir. En un mot : pour mon pèlerinage terrestre, en cet instant, je ne souhaiterais pas d'autre, de meilleur refuge.



Николо-Павловский мужской монастырь Костромской губернии и уездная р. Волга.

C'est avec une joie cordiale que je me souviens de mes amis de Pétersbourg; je me souviens d'eux avec reconnaissance, j'invoque sur eux la bénédiction de Dieu. C'est Dieu qui m'a donné des amis : j'ai reçu cette récompense de sa main toute sainte pour avoir suivi, depuis les jours de ma

jeunesse, la pensée du renoncement à moi-même. L'expérience même nous convainc de la vérité évangélique qui ordonne de tout quitter pour tout recevoir en héritage. L'Évangile prive l'homme de ce qu'il possède injustement. De mon havre paisible, de mon désert lointain, je répète ce que je disais depuis le désert proche : «Ne vous laissez pas emporter par le flot bruyant et tumultueux du monde !» Que les oreilles de vos cœurs soient attentives à la voix de ma prière !... Le Christ soit avec vous !

Lettre 178

Instruction aux nouveaux mariés : la vie terrestre est un voyage.

4 septembre 1847

De ma solitude, des rives pittoresques de la Volga, de la majestueuse et magnifique Volga, je vous félicite pour l'heureux accomplissement de l'entreprise commencée dans votre famille, qui pour un cœur de parent est à la fois si joyeuse et si difficile.

Que la bénédiction de Dieu couvre les nouveaux mariés ! Bénédiction si abondante, afin que vous la voyiez clairement, que vous soyez dans l'apaisement et que pour elle vous rendiez grâce à Dieu. À ceux qu'Il aime, Il envoie des afflictions, et à la suite des afflictions, des consolations. Le fait que les afflictions soient remplacées par les consolations, et les consolations par les afflictions, engendre la foi en Dieu et la mort au monde. La foi, prenant l'homme par la main, le place devant Dieu. Un tel homme s'élève au-dessus du monde : sous ses pieds se trouve le sombre chaos des doutes, de l'incrédulité, des erreurs, des raisonnements pompeux et vains à la fois. Tout comme sous les pieds de celui qui a atteint le sommet d'une haute montagne, se trouvent les nuages, les rochers, les abîmes, les cascades qui grondent et bondissent sur les falaises.

La vie terrestre est un voyage qui ne s'interrompt pas même une heure. Nous marchons, nous marchons : soudain s'ouvrent les portes de l'éternité, et nous nous perdons dans son espace inimaginable. Comme le dit magnifiquement

le saint roi David : «Je suis un étranger sur la terre, ne me cache pas tes commandements !» (Ps 118,19). Exactement : la loi du Christ est le fil grâce auquel nous nous extrayons du sombre labyrinthe de la vie terrestre pour entrer dans la bienheureuse éternité.

Portez-vous bien, et que tout soit pour votre bien.

Lettre 179

La vertu a besoin de patience.



6 septembre 1847

Au milieu de la nuit profonde et sombre, les échos sonores des sentinelles s'étirent lugubrement, rompant son silence sacré. La voix de son camarade rassure et console la sentinelle : la pensée, le sentiment qu'un autre homme partage son sort, sa condition, agit sur son âme de manière bénéfique.

Consolante et réconfortante est pour le chrétien la voix de son frère dans ces ténèbres et cette ombre de la mort où nous accomplissons notre pèlerinage terrestre, en marchant vers le ciel. Que vous dirai-je depuis mon poste de garde éloigné ? Quelle pensée consolante mes paroles vous porteront-elles ? Entendez ce qui, à moi aussi, m'est d'une utilité particulière : entendez les paroles du Sauveur, proposées par Lui pour que tous les pèlerins de la terre les connaissent, s'en édifient et s'en fortifient : «Par votre patience, vous posséderez vos âmes» (Luc 21,19). Ah ! Il nous faut nous souvenir de cette instruction du Sauveur, il nous faut nous y tenir sans cesse, comme l'aveugle se tient à la main de son guide; car les afflictions, sans arrêt, nous livrent de l'une à l'autre, comme une vague à une autre vague. Elles nous revendent l'une à l'autre, comme un maître cruel vend son esclave à un autre maître, tout aussi ou plus cruel encore. Et lorsque l'âme et le corps sont déjà usés par les afflictions, devenus faibles, insignifiants comme une toile d'araignée, – c'est le tombeau qui nous reçoit !...

Pour surmonter une affliction, il faut du courage; pour sortir d'une autre, de la sagesse; pour se délivrer d'une troisième, de l'humilité. Mais dans toutes les afflictions, avec toutes les autres vertus, la patience est absolument nécessaire. Aucune vertu ne peut subsister sans la patience; une vertu, pour demeurer vertu, a besoin de patience. Celui qui chancelle dans la vertu, qui n'y persévère pas jusqu'à la fin, perd sa vertu. Le Seigneur a dit de ceux qui Lui sont agréables qu'ils «portent du fruit par la patience» (Luc 8, 15), Il a ordonné de «posséder son âme par la patience» (Luc 21,19), et a annoncé que sera uniquement sauvé «celui qui persévéra jusqu'à la fin» (Mt 24,13).

Voilà ma réponse à votre appel, depuis ma solitude ! Puisse-t-elle pénétrer dans le temple intérieur de votre cœur, y résonner, y répandre une douce consolation, la consolation qu'offrent la parole et l'espérance célestes. C'est la voix de celui qui crie du désert, qui se tait dans le désert !...

Et de nouveau je plonge dans mon silence, dans mon lointain, dans mon incertitude, sombres, inspirés, comme la nuit profonde. Ainsi se tait la sentinelle qui a poussé son cri de faction, son écho mélancolique !

Le Christ soit avec vous.

Lettre 180

Nous sommes des pèlerins. – Les traits du visage s'oublent, l'âme – non. – De la patience.

11 septembre 1847

Votre lettre m'a beaucoup plu; vos actions, inspirées par l'amour du prochain, m'ont beaucoup plu; votre conseil m'a beaucoup plu, et je le suis, comme vous le voyez par la lettre ci-jointe pour Paris. Enfin, vous m'avez beaucoup plu; dans votre lettre, vous êtes si paisibles, si calmes. Je n'aime pas que les pèlerins de la terre soient follement joyeux : cela ne convient pas à des pèlerins, à des exilés, qu'attendent la mort, le jugement, une double éternité, bienheureuse ou douloureuse. J'aime qu'ils soient calmes; le calme est le signe que le pèlerin a une espérance bénie dans son cœur.

Je vis dans la solitude et je me soigne; l'effet du remède est salubre, mais en même temps puissant, ce qui fait que je reste allongé des journées entières. De mes fenêtres, j'ai une vue magnifique sur la Volga, dont je fais l'éloge, mais que je regarde rarement, en passant. D'aussi loin que je me souviens depuis mon enfance, mes sens corporels n'ont jamais été très réceptifs, le monde matériel agissait faiblement sur moi à travers eux. Je n'étais pas curieux, j'étais froid à tout. Mais je n'ai jamais pu regarder un être humain avec indifférence ! J'ai été créé pour aimer les âmes humaines, pour admirer les âmes humaines ! Et pour cela, elles se présentent à moi – tels des anges ! – elles apparaissent aux yeux de mon cœur de façon si captivante, si consolante ! Voilà un spectacle, un tableau que je contemple, que je ne me lasse pas de contempler, que je regarde encore et encore, sans pouvoir m'en rassasier. Et c'est étrange ! Le visage, la forme, les traits, je les oublie aussitôt, mais l'âme, je m'en souviens. Il y a beaucoup d'âmes, de belles âmes sur mon tableau, que l'amour a peint, que ma mémoire fidèle conserve dans son intégrité, dans la vivacité de ses couleurs. Et cette couleur, la solitude la rend encore plus claire, encore plus vive. Sur mon tableau, il y a vous aussi, avec votre cher frère. Je vous regarde souvent ! Mon âme est remplie de bons désirs pour vous.

Que nous soyons vêtus d'un habit somptueux ou d'une simple petite robe, qu'importe ? Accomplissons notre pèlerinage terrestre en portant le flambeau de la foi juste, de la foi vivante. Ce flambeau nous introduira dans le royaume éternel de Dieu, à l'entrée duquel on se dépouille aussi bien des haillons que de la parure somptueuse. Et la plus somptueuse des parures, comparée au vêtement lumineux de l'esprit, n'est rien d'autre qu'un haillon méprisable.

«C'est par votre patience que vous sauverez vos âmes» (Luc 21,19), est-il dit aux pèlerins de la terre : parce que notre chemin est étroit et douloureux, et que nous sommes faibles. «Ma puissance s'accomplit dans la faiblesse» (II Cor 12,9), nous instruit encore l'Écriture de manière consolante. Je remercie votre cher frère pour les lignes qu'il a ajoutées ! Si ma lettre avait des yeux, je leur ordonnerais de regarder votre frère fixement, longuement et si amicalement que ce souffrant perpétuel sourirait involontairement, agréablement.

Le Christ soit avec vous.

Lettre 181. Fuyez le péché ! – À propos du Jugement dernier

Vous êtes à Paris ! Les vagues de la mer de la vie nous ont emportés dans des directions différentes. Je flotte sur la rive retirée de la Volga : vous avez été jeté à Paris, capitale de la mode, capitale de l'éducation mondiale, et, pourrait-on dire, capitale des ténèbres et du péché. Dans la capitale des ténèbres et du péché, protégez-vous de l'obscurité, protégez-vous du péché. Là où le danger est plus grand, la prudence est de mise. Si les circonstances vous obligent à vous rendre dans des villes où sévit la peste ou une autre maladie infectieuse, vous devez vous efforcer d'y terminer vos affaires au plus vite et de partir au plus vite. A fortiori, agissez envers la ville, capitale du péché. Qui sait, le péché, si maléfique, ne vous fera-t-il pas mal ? Qui sait, quelle blessure infligera-t-il ? Une blessure mortelle, incurable ?

Revenez vite, une fois vos affaires terminées. Une affaire importante vous attend ici. Tu dois prendre soin de ton âme. Ne la gaspille pas. Et c'est possible – comme beaucoup le font ! Souviens-toi que toi aussi tu dois quitter cette vie par la porte du tombeau, pour te tenir devant le Seigneur pour le jugement, un jugement terrible tant pour ses saints que pour ceux qui ont passé leur vie entière à lui plaire. Là, non seulement les péchés, mais aussi la justice des hommes seront jugés; là, leurs nombreuses justices seront condamnées par la justice toute parfaite. Le Sauveur lui-même en a témoigné : «Si votre justice», a-t-il dit, «ne surpasse celle du scribe et du pharisien, tu n'entreras pas dans le royaume des cieux» (Mt 5,20). Oh ! comme le Seigneur miséricordieux me permettrait de me réjouir de ton salut et du mien, en ce temps-ci et dans le futur. Aujourd'hui est le jour de ton ange : que le saint ange, ton gardien, te garde en parfait bien-être.

Lettre 183. La prière unit. – Renouveau spirituel. – Désir de se retrouver dans les demeures éternelles.

L'année dernière, le 14 octobre, j'étais chez vous, avec mes frères, pour célébrer la divine liturgie dans votre église. Vous étiez présents à l'office avec vos filles bénies et votre progéniture bénie. Par la prière, nous étions tous unis. Cette unité dépasse les sensations terrestres; elle est céleste; elle est un avant-goût de la vie future, où les hommes seront unis par l'Esprit. Ici, sur terre, c'est la terre qui les unit le plus. J'appelle notre chair et notre sang terre. C'est ainsi que Dieu les a appelés : «Tu es poussière», a-t-il dit à l'homme déchu, «et tu retourneras à la poussière» (Gn 3,19). Après la liturgie, j'ai eu le plaisir sincère de vous présenter mes félicitations à l'occasion de votre fête des anges, et de vous souhaiter toutes les bénédictions que le Seigneur miséricordieux accorde dans le temps et l'éternité à une personne qui lui est agréable et qu'il aime. De mon désert lointain, je viens à vous par la pensée, le souvenir et enfin le cœur, avec ces lignes. Je vous salue en ce jour de votre ange, avec la même joie spirituelle, rempli des mêmes vœux sincères et bons pour vous. Que le Seigneur vous bénisse ! «Que votre jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle !» (Ps 102,5). Mais l'homme se renouvelle, il rajeunit – par la piété. Si l'on compare la vie humaine terrestre à l'éternité, alors nous sommes tous également jeunes et également vieux. Il me semble que seul l'homme pieux est véritablement vivant dans la fleur et la beauté de la jeunesse. Il dégage une odeur spirituelle d'immortalité; on peut entendre Dieu vivre en lui et raviver son âme. Ainsi, l'âme est clairement perceptible à chacun dans les actions du corps, dont il se sert comme instrument; l'absence de l'âme est également perceptible; chacun la voit dans l'inaction, dans la puanteur d'un cadavre froid. Avec une véritable, profonde et spirituelle consolation, j'ai été témoin de la façon dont votre cœur s'est vivifié pour Dieu. Comment ai-je été témoin de ce spectacle si agréable et remercié Dieu ? Il n'y a pas de plus grand bonheur sur terre que de connaître Dieu et de s'attacher à Lui de toute son âme. Cette union dure depuis maintenant jusqu'à la fin des siècles. Dans cette union réside la véritable félicité éternelle, dont l'avant-goût commence déjà ici-bas.

Chaque fois que je me souviens de toi, indissociablement avec ce souvenir, le verset du psaume me revient à l'esprit : «Que ta jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle.» Et mon cœur, porté par les ailes d'un désir ardent, te l'envoie !

Je transmets ma lettre par l'intermédiaire de mon représentant, avec l'intention qu'il m'écrive qu'il t'a remis une lettre. Elle est, comme tu le vois, sans cérémonie : tout vient du cœur. Ne te préoccupe pas d'y répondre : j'ai une

lettre de toi, que je lis et relis toujours avec un plaisir spirituel renouvelé, en rendant grâces à Dieu. Cette lettre est ton âme; il plaît à Dieu qu'elle me soit ouverte pour le bien commun : le mien et le tien. Celui qui prononce la parole de Dieu et celui qui l'entend l'utilisent ensemble, et c'est Dieu qui apporte le bien. Il unit ici-bas, dans la vallée des douleurs et des larmes, les hommes dans l'unanimité par sa parole toute sainte et toute-puissante. Il installe ceux qui partagent les mêmes idées, au terme de leur pèlerinage terrestre, dans une demeure éternelle, où le festin spirituel ne cesse jamais. Qu'il nous accorde ici-bas l'unanimité qui lui plaît, comme un gage; et là-bas, au ciel, dans l'éternité, qu'il nous accorde une félicité ineffable, comme l'accomplissement de ce gage... Quelle pensée m'est venue ! Je ne la cacherai pas ! Que le Seigneur miséricordieux m'accorde de vous voir avec tous vos enfants et petits-enfants dans le village éternel, emplis de lumière et de joie, remplis de louanges à Dieu, comme je vous ai tous vus l'année dernière, le 14 octobre, réunis dans son saint temple. Vous avez aménagé un abri pour Dieu dans votre maison – aménagez-le aussi dans votre âme; – Il fera de ta maison une demeure magnifique dans sa sainte cité, la Jérusalem céleste. Il l'organisera, car il a promis de rendre à chacun selon ses œuvres.

Lettre 184. Comment un laïc devrait se repentir. – L'auto-tromperie. – Instructions pour le salut

Avec l'aide de Dieu, je réponds à votre lettre. Le Seigneur a dit : «Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire» (Jn 6,44). Ainsi, bien que l'instrument de l'appel soit l'homme, l'appel est celui de Dieu; l'appel est Dieu. Ayant perçu cet appel, devenu audible pour nous après avoir déjà parcouru un long chemin dans notre pèlerinage terrestre, n'endurcissez pas votre cœur. Mais il est endurci par la tromperie du péché, comme le disait le saint apôtre Paul. «Prenez garde, frères», dit-il, «qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un cœur mauvais, rempli d'incrédulité, au point de se détourner du Dieu vivant» (Héb 3,12). Je ne vous conseille pas de vous lancer dans une analyse détaillée et subtile de vos péchés et de vos défauts. Rassemblez-les tous dans un seul vase de repentance et jetez-les dans l'abîme de la miséricorde divine. Une analyse subtile de ses péchés ne convient pas à une personne menant une vie séculière : elle ne ferait que la plonger dans le découragement, la perplexité et la confusion. Dieu connaît nos péchés, et si nous recourons constamment à lui pour nous repentir, il guérira progressivement notre péché lui-même, c'est-à-dire nos habitudes pécheresses, nos traits de cœur. Les péchés commis en paroles, en actes ou par la composition de nos pensées doivent être confessés à un père spirituel; mais une personne séculière, je le répète, ne devrait pas se laisser aller à une analyse subtile des qualités spirituelles : c'est un piège tendu par celui qui attrape nos âmes. Et cela se reconnaît à la confusion et au découragement qui se manifestent en nous, même s'ils sont extérieurement revêtus d'une apparence de bonté. Ce voile noir est nécessaire aux moines pour masquer les rayons de grâce qui rayonnent de leur esprit et de leur cœur. Ce voile noir est nécessaire aux moines qui ont déjà progressé, pour qui la vue de leurs propres péchés ne peut conduire au désespoir, mais seulement à l'humilité. Ainsi, autrefois, Moïse, le voyant de Dieu, portait un voile sur son visage rayonnant. Nous devons admettre – et cet aveu sera tout à fait juste – nous devons admettre que nous tous, hommes, sommes plus ou moins dans l'illusion, nous sommes tous trompés, nous portons tous la tromperie en nous. C'est la conséquence de notre chute, survenue en acceptant un mensonge pour la vérité; ainsi, nous tombons toujours, même maintenant. C'est pourquoi nous sommes si changeants ! Le matin, je suis d'une manière, à midi d'une autre,

l'après-midi encore d'une autre, et ainsi de suite. Les deux mondes agissent sur moi, je suis soumis à l'un et à l'autre, captif de l'un et de l'autre. Le monde des esprits agit par les pensées et les sensations du cœur; le monde matériel – par les sens corporels. Tous deux incitent à goûter au fruit défendu. Aux sens corporels, la vue, l'ouïe, le toucher, ce fruit semble beau; La pensée – la parole d'un être invisible – inspire, répète : «Goûtez, découvrez !» Elle séduit par la curiosité, incite à la vanité. La voix du séducteur résonne dans notre âme, la voix que nos ancêtres ont entendue pour la première fois au paradis; la voix résonne : «Vous serez comme des dieux.» Elle résonne et elle tente; elle tente et tue. C'est pourquoi une nouvelle vertu a été donnée aux hommes : l'humilité; un nouveau travail intérieur a été donné : le repentir. Ce travail et cette vertu sont tous deux vraiment étranges ! Ils sont radicalement opposés à ce par quoi nous sommes tombés. Le repentir tue l'influence pernicieuse des sens corporels; et l'humilité détruit l'arrogance, la vanité, l'orgueil mondain, en un mot, tout ce qui, pour le dire simplement, rend fou.

Que faire ! – Il ne faut pas se laisser embarrasser par les changements qui surviennent, comme s'ils étaient inhabituels; il ne faut pas se livrer à une analyse subtile des péchés, mais vivre sa vie en repentance constante, se reconnaissant pécheur à tous égards et croyant que le Seigneur miséricordieux accueille dans sa miséricorde, au sein du salut, quiconque reconnaît son péché. Ceci, bien sûr, ne s'applique pas aux péchés mortels, dont le repentir n'est accepté par Dieu que lorsqu'une personne abandonne le péché mortel. Les tâches ménagères sont très utiles : elles libèrent de l'oisiveté et facilitent le combat invisible de l'esprit. Lutter dans l'oisiveté élève à un exploit, permis seulement à celui qui y est contraint par les circonstances ou guidé par Dieu. La prudence exige de ne pas s'engager dans une lutte qui dépasse ses forces, au contraire, de se la faciliter, si possible. Croyez en Dieu tout-puissant, ayez confiance en Lui, vivez patiemment et constamment, vivez dans la simplicité, la repentance et l'humilité, abandonnez-vous à la volonté de Dieu, lorsque vous vous éloignez du droit chemin, revenez-y et vous serez sauvé.

Lettre 185. Consolation dans les adversités de la vie.

Votre dernière visite à l'ermitage Saint-Serge est restée gravée dans ma mémoire. Je vous y ai vu lorsque la gloire terrestre, si changeante et instable, vous souriait. Maintenant, vous me semblez bien plus majestueux; vous m'avez profondément marqué. Je respecte toutes les vertus; mais aucune ne m'inspire autant de respect que la patience magnanime face à l'inconstance du bonheur terrestre. Sur le champ de bataille, un homme est souvent un héros parce que son sang bouillonne; dans les bouleversements de la vie, on ne peut être un héros que par la grandeur de son âme. Un homme vaillant, ayant quitté l'arène des exploits militaires, reforge son épée de damas en charrue ou en bois, une épée qui représente une menace pour les ennemis de la patrie, et tout véritable citoyen, avec l'histoire et la postérité derrière lui, regardera cette charrue avec respect; elle rejoindra le nombre et le rang des monuments magnifiques. Le mépris et l'indignation attirent les insignes qui ornent la poitrine de quelque scélérat : chaque insigne y est un monument à l'intrigue, à la bassesse, à l'oisiveté. Dites-moi, qu'importe que Grichka Otrepiev ait porté la couronne de Monomaque ? Quelle est sa gloire ? La gloire d'un scélérat audacieux, éhonté et sans scrupules, qui ne recule devant aucune iniquité – gloire inséparable des malédictions. Que Dieu vous préserve tous de cette gloire. Et combien d'imposteurs !...

Après vous avoir dit au revoir, je suis tombé encore plus malade. Voyant que je n'avais plus la force ni de lutter contre une maladie qui s'aggravait de

manière disproportionnée, ni de lutter contre les circonstances, j'ai voulu quitter Pétersbourg et mes positions bruyantes pour toujours. Tout le monde ne peut pas être feuilles, fleurs, fruits de l'arbre de l'État; quelqu'un doit, comme les racines, lui donner vie et force par des activités inconnues, discrètes, essentiellement utiles, essentiellement nécessaires. Je reconnais l'une de ces activités comme l'affirmation de mon prochain dans la foi et la morale chrétiennes. Cette occupation paisible et modeste, faite de mots et de plume, a toujours occupé une part importante de mon temps; et avec ma maladie, elle m'aurait accaparé tout mon temps. Cela ne s'est pas produit comme je le souhaitais, cela ne s'est pas réalisé comme je l'avais imaginé; et je pensais qu'on me donnerait probablement mon congé, tant de personnes ont contribué à l'obtenir ! J'ai obtenu une permission temporaire pour le monastère Babaïevski afin de me reposer et de me soigner. Me voici maintenant. Prisonnier à jamais dans ma cellule, je lutte contre un rhume qui a pénétré profondément dans mes membres et y a produit une détente nerveuse qui me maintient la plupart du temps au lit. Mon avenir est incertain... Et je l'ai fait signe ! J'ai dit au Dieu tout-puissant : «Fais de ta création ce que tu veux. Je crois en ta parole, pas un cheveu de ma tête ne tombera sans ta permission.»

Mon âme ! Nage timidement sur les vagues de la mer de la vie, sans te fier à son calme, sans craindre ses tempêtes. Ne pense pas à demain, ne te fatigue pas avec des suppositions, des rêves, n'y gaspille ni ton temps ni ton énergie. «À chaque jour suffit sa peine» (Mt 6,34), dit ton Dieu. Crois !... Nage, fonce sur les vagues !... La vie terrestre est une illusion. Tu ne verras pas que devant toi se trouve le port de la mort. Là où règne la foi, il n'y a ni tristesse ni peur; là sont le courage et la fermeté, invincibles.» Ce sont les pensées d'un paralytique, des pensées sur un lit de malade, des pensées du désert ! Elles te trouveront dans un havre de paix; peut-être dans ton village, dans le cercle de ta famille, au cours d'une conversation amicale, d'une lecture utile et agréable, ou d'une occupation domestique; elles te rappelleront celui qui partage sincèrement ta vie, en qui tu as implanté de nombreux souvenirs réconfortants, de profondes impressions. Durant sa jeunesse, l'homme s'investit dans l'acquisition des informations nécessaires à l'élargissement possible du cercle de ses actions dans le monde matériel, où il entre en tant qu'acteur. Cela comprend la connaissance de diverses langues, des beaux-arts, des sciences mathématiques, des sciences historiques, de tout, et de la philosophie elle-même. Lorsqu'il commence à s'incliner vers la vieillesse, lorsque le temps approche où l'enveloppe doit tomber, laissant derrière elle le fruit qu'elle recouvre (j'appelle le corps l'enveloppe, et le fruit l'âme), lorsqu'il se prépare à entrer dans le royaume incommensurable de l'éternité, le royaume de l'esprit, alors l'objet de sa recherche n'est plus une substance changeante, vouée à la fin et à la destruction, mais un esprit éternel et infini. Ce qui compte : d'une manière ou d'une autre, le mot résonne, quand tout son doit cesser ! Ce qui compte : telle ou telle mesure, quand l'incommensurable est devant vous ! Ce qui compte : telle ou telle pensée mesquine, quand l'esprit se prépare à abandonner les multiples pensées, à accéder à une vision supérieure aux pensées et au silence produit par le Dieu illimité dans les êtres limités qui l'entourent. L'étude de l'esprit confère à l'homme un caractère constant, correspondant à l'éternité. Son horizon s'élargit, son regard dépasse les limites de la matière et du temps, lui apportant une fermeté surnaturelle. Suivez mon conseil le plus sincère : lisez attentivement toutes les œuvres de saint Jean Chrysostome; elles sont toutes en français; le commentaire sur l'évangéliste Matthieu, sur l'Épître aux Romains, et quelques autres sont également en russe. En attendant que le destin vous ramène au service national, engagez-vous

librement dans l'éducation décisive de votre esprit. Je vous offre cet écrivain religieux qui, par sa pureté, sa clarté et la puissance de son enseignement chrétien extraordinaires, élève le lecteur au-dessus de toutes les choses terrestres; cet aigle spirituel plane au-dessus des nuages et de là montre la terre à son protégé. Je pense que le plus grand acquis pour un homme d'État est de regarder la terre de cette hauteur; sans parler de l'acquisition que cela représente pour un chrétien et un homme, héritier de l'éternité. La précision des concepts religieux et moraux est d'une valeur extraordinaire; Le flou est un grand défaut, qui répond à toutes vos actions par l'instabilité, l'inconstance. Le destin vous a frappés de ses coups. Il a dit : «Celui que j'aime, je le frappe et le punis.» Trempez-vous sous ces coups pour devenir un acier solide; devenez un trésor inestimable pour vos voisins qui vous entourent et vous entoureront. Qui connaît le but de l'homme ? Il est écrit dans les livres scellés de la Providence. Les Cincinnati ont abandonné l'épée pour la charrue, puis ils ont abandonné la charrue pour l'épée... Ceci vous est dit par celui qui a passé toute sa vie dans le chagrin, qui est lui-même tout en blessures, – et qui s'en réjouit, et qui en remercie Dieu. L'étendard de la croix flotte au-dessus de ma lettre : – ma parole se manifeste toujours sous cet étendard ! – Ma parole est à la fois proclamation de paix et déclaration de guerre; – appelle au courage, à la victoire, à la conquête du monde, à la mystérieuse armée d'Israël : les pensées et les sentiments d'un chrétien. Je trouve superflu de vous demander de me conserver dans votre mémoire : vous m'avez prouvé que j'ai un refuge dans votre mémoire et dans votre cœur. J'invoque la bénédiction de Dieu sur vous et sur toute votre maison.

Lettre 186. À propos de l'illusion de soi. Critique de «L'Imitation de Jésus Christ» par F. Kempis

La sainte vérité se communique au cœur par le silence, le calme, la clarté, la paix, une disposition au repentir, à l'approfondissement de soi-même, au désespoir de soi-même, à une espérance consolante en Dieu. Un mensonge, même s'il se déguise en bien, se reconnaît à la confusion, à l'obscurité, à l'incertitude, à la variabilité, à la distraction, à la rêverie qu'il engendre; ou bien il ne fait que tromper le cœur, lui apportant par flatterie le contentement, l'autosatisfaction, une sorte de plaisir confus et trouble. Et ce plaisir du cœur trompé est comme le silence feint qui recouvre la surface d'une mare profonde et sombre – la demeure des monstres. Parmi les autres zéphyrs trompeurs et pernicioeux qui apportent au cœur ce terrible silence, ce plaisir désastreux et fatal, on y est amené par la lecture du célèbre livre de Thomas à Kempis, un moine occidental en proie à une illusion démoniaque : «L'Imitation». Le plaisir séduisant se nourrit de la vanité, née d'une vanité subtile qui aveugle l'esprit et le cœur; elle aime s'exprimer, se permet de dévier de l'obéissance rigoureuse à la sainte Église, plus intelligente qu'elle. Comme toutes les illusions, les ruses du diable, comme le diable lui-même et son enfant, le péché, elle ne supporte pas le parfum mortel et meurtrier que dégagent la repentance et son fruit, l'humilité. Le Sauveur du monde a dit : «Heureux les pauvres en esprit ! Heureux vous qui avez faim maintenant !» et «Malheur à vous qui êtes rassasiés maintenant !» (Mt 5,4-6; Lc 6,25). L'esprit humain est incapable de distinguer le bien du mal; le mal déguisé le trompe facilement, presque toujours. Et cela est tout à fait naturel : l'esprit humain est jeune, et ceux qui le combattent par de mauvaises pensées ont plus de sept mille ans d'expérience dans la lutte, la tromperie et la capture des âmes humaines. Distinguer le bien du mal appartient au cœur, c'est son affaire. Mais encore une fois, il faut du temps, une certaine sagacité dans les commandements de l'Évangile, afin que le cœur acquière le goût subtil pour

distinguer le bon vin du faux. Que le cœur ait pour tâche de distinguer le bien du mal, et que le cœur n'acquière pas soudainement la capacité d'accomplir cette tâche, l'Apôtre l'a confirmé à tous deux : «Mais pour ceux qui sont parfaits, il y a une nourriture solide», a-t-il dit, «qui ont le jugement exercé par un long exercice à discerner le bien et le mal» (Héb 5,14). Par conséquent, jusqu'à ce que le cœur acquière l'habileté de distinguer le bien du mal, les conseils avisés d'un voisin, disciple de l'Église d'Orient, la seule sainte, la seule vraie Église, qui recherche et a trouvé la liberté bénie dans l'obéissance à son Église, sont très utiles. «De l'obéissance», a dit saint Jean Climaque, «naît la véritable humilité; de l'humilité, le véritable discernement spirituel, ou raison.» Ainsi, hors d'une obéissance indéfectible à l'Église, il n'y a ni véritable humilité ni véritable raison; il y a un vaste domaine, un royaume obscur de mensonges et de l'illusion qu'ils engendrent. Le bien se distingue du mal par de nombreux signes, que l'on apprend à mesure que l'on progresse spirituellement. Au début de ma lettre, j'ai nommé les signes les plus proches de votre état spirituel. Et ils sont très suffisants ! Petit à petit, apprenez à distinguer le bien du mal déguisé grâce à eux. Que le Christ soit avec vous !

Lettre 187. Combat spirituel.

Soyez courageux, combattez avec courage, constance et obstination. Ne cédez pas la victoire à l'ennemi par paresse. Après la défaite, ne vous découragez pas; reprenez l'épée et au combat ! Les blessures reçues au combat sont le but de la repentance. Voilà la règle du combat spirituel invisible.

Le Seigneur permet le combat à celui qui veut la réussite spirituelle. La tentation spirituelle écrase, apprivoise l'homme, comme un cheval – une course à la longe. Le vainqueur est admis au festin de grâce. Et il entre, partage et savoure le festin de son Seigneur, tel un guerrier à un festin avec un roi, un guerrier qui a prouvé sa dévotion au roi par sa constance, son courage, ses blessures mêmes et sa victoire.

Le Christ est avec vous. Qu'il vous fortifie.

Lettre 188. «Soyez comme des enfants.»

J'ai appris avec plaisir que vous aviez visité le monastère de Saint-Serge le jour de sa fête. Tu es venu dans ma chambre avec d'autres personnes qui étaient disposées à m'accueillir au nom du Christ ! Accepte ma plus sincère gratitude ! Et j'étais là avec mon cœur. Que puis-je te dire ? Le Sauveur du monde a ordonné à ceux qui veulent entrer dans le royaume des cieux d'être comme des enfants, simples, bons, sans curiosité, croyants, apprenants, se repentant rapidement de leurs péchés. Suis ce conseil du Seigneur : avec le temps, tu ressentiras un renouveau béni, un renforcement de ton âme. Cela se fera progressivement, imperceptiblement... Soudain, tu te verras transformé et tu glorifieras le Dieu tout-puissant, tout-bon. Ne te plains pas de la brièveté de ma lettre, ne la mesure pas au nombre de lignes. Examine ton cœur : s'il est réconforté, satisfait, la mesure est pleine.

Lettre 189. De l'humilité.

Pourquoi dis-tu que tu es indigne de ma faveur, ni même de ma clémence ? Je ne suis rien d'autre qu'un pécheur sans valeur, ayant un besoin urgent de la miséricorde divine, sans laquelle mon destin est l'enfer. Mon Dieu me dit : «On vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez, et on vous jugera avec le jugement dont vous jugez» (Mt 7,2). Ayant besoin de la miséricorde de mon Dieu, en ayant pleinement besoin, j'ai pour mon prochain une miséricorde unique. Écouter ma conscience, lorsqu'elle évalue et estime ma

valeur, je souhaite qu'elle me place au-dessous de tous les criminels. Condamné par ma conscience, je ne peux juger mon prochain, et encore moins condamner qui que ce soit. Il est bon d'être aux pieds de mon prochain par mes pensées : alors l'Évangile du Christ devient accessible à l'homme.

Voilà mes sentiments à votre égard ! Votre lettre m'a touché, et c'est la raison pour laquelle je viens vous répondre à l'étranger; peut-être vous rattrape-je déjà. Vous êtes dans la tristesse parce que la lutte, la lutte parce que la loi du Christ est spirituelle, exige la crucifixion. Vous trouverez une consolation dans le fait que l'humanité n'a jamais abordé la crucifixion sans lutter. La preuve en est le Dieu-Homme lui-même. Il a prié au jardin de Gethsémani : «Que la coupe s'éloigne de lui» (Mt 26,39) et sa sueur est tombée à terre, «comme des gouttes de sang» (Luc 22,44). Si vous voyez que la faiblesse vous domine, sachez que le Seigneur est capable de donner «la force à son peuple» (Ps 68,36), comme le dit saint David. Ces gens sont à Dieu, il donne la force à ceux de son peuple qui lui restent fidèles dans leur volonté, tandis que leur faiblesse entraîne une violation de la fidélité dans les actes. Souvenez-vous que le Christ est venu appeler les pécheurs, et non les justes, à la repentance. Tenez-vous au milieu des pécheurs, prosternez-vous humblement aux pieds du Christ, abandonnez-vous à sa volonté, confiez votre présent et votre avenir à sa volonté. Et il répandra paix et tranquillité dans votre âme, montrant ainsi qu'il est proche de vous et que sa Providence veille sur vous. Un certain saint père a dit : «Heureux l'homme qui a reconnu sa faiblesse, car le juste qui ne l'a pas reconnue court un chemin très dangereux.» Un autre dit : «Si le Christ n'est pas venu pour les justes, alors je rejette ma justice comme un péché qui me sépare du Christ, et dans le fait que je suis pécheur, je trouve ma justice, la justice céleste, qui me donne les moyens de m'approcher du Christ et d'être avec lui.» Je vous écris tout cela pour vous consoler, afin que, conscients de votre dette envers le Christ, vous ne tombiez pas dans le désespoir et la tristesse, mais dans l'humilité, et que vous soyez pleins de bonté grâce à l'espérance en Christ, qui ne vous fera pas honte. Il est tout-puissant.

Lettre 190. Sur la solitude et la contemplation spirituelle.

Je me souviens avec une profonde joie de votre visite à l'Ermitage Saint-Serge en novembre dernier. Là, dans le temple de Dieu, pendant les prières et les hymnes de l'office divin, vous avez célébré la Journée de votre ange, remercié Dieu pour le passé, prié pour l'avenir – remercié votre ange Gardien pour sa protection passée, lui demandant de vous préserver pour la vie terrestre à venir, jusqu'à la fin de cette vie et jusqu'à l'entrée dans la béatitude éternelle – devant la face de Dieu. Après la divine liturgie, vous êtes venu dans mes cellules; là, nous avons été consolés par l'amour mutuel pour le Seigneur, par la conversation sur Lui. Consolation sur terre ! – de voir un homme qui craint Dieu, qui Lui sacrifie sa vie et ses dons. Malheureusement, la plupart des gens agissent différemment : ils sacrifient les dons de Dieu à Satan. Je remercie le Seigneur miséricordieux de m'avoir permis de me reposer dans la solitude, loin des commérages de la capitale. Les sentiments qui habitent l'homme solitaire ne me sont plus étrangers. C'est pourquoi le désert de solitude m'a si bien attiré hors du bruyant désert de Saint-Serge. La solitude fortifie l'âme, lui insuffle un courage, un mépris du monde, impossibles à ressentir au contact du monde. Lorsque l'âme piétine la corruption, en y renonçant, alors tout ce qui est corruptible, sans exception, devient corruptible, et la contemplation spirituelle s'abat sur le cœur, incapable de se satisfaire de quoi que ce soit. Elle fait de l'habitant d'une cellule silencieuse un habitant, pourrait-on dire, du paradis; elle l'introduit dans un monde nouveau, devant lequel celui-ci paraît bien étroit,

insignifiant. Dans le silence du silence, l'âme flotte comme dans un espace immense, contemplant le passé, le présent, la terre, le ciel, le temps, l'éternité. Ainsi, par temps clair, l'aigle s'avance à une hauteur inaccessible, dans un abîme d'azur transparent. Plus l'espace occupé par le paysage est vaste, plus le spectacle est grandiose. Belles sont les beautés qu'un homme peut exprimer, décrire avec des mots, mais incomparablement plus grandes sont celles qui dépassent les mots, qui ravissent le cœur et privent l'esprit de toute capacité d'action. On dit : en Suisse, d'une hauteur rocheuse extraordinaire, le paysage le plus pittoresque et le plus enchanteur apparaît aux yeux; certains voyageurs, ayant gravi cette hauteur terrible, furent si frappés par la magnificence du spectacle que, stupéfaits, ils ne purent se tenir debout, tombèrent et se brisèrent. C'est précisément ainsi qu'agit la contemplation spirituelle ! Quiconque la voit soudainement, de stupeur, plongera dans cet abîme et mourra pour le monde ! – Les voyageurs mentionnés ci-dessus ne sont pas revenus à la vie : des croix de bois noires, posées sur les cendres de ces fils de Bretagne, se dressent au pied de la falaise suisse; je dirais : celui qui a été tué par une vision spirituelle pour le monde ne reviendra pas à la vie pour le monde. Hélas ! Je dirais injustement; et donc je ne peux pas le dire ! Hélas ! L'homme revit même pour la mort ! Salomon est revenu à la vie pour la mort ! Judas est revenu à la vie pour elle ! Beaucoup sont revenus à la vie pour elle ! Hélas ! Que nous sommes faibles, que nous sommes inconstants ! Je regarde notre faiblesse, je la regarde avec des larmes ! Mes yeux cherchent la joie, la consolation – et soudain ils se tournent vers le désert, vers la solitude ! Là, là, c'est le plus sûr ! C'est là, mon âme, que je lutte ! Cours ! Si tes jambes ne suffisent pas pour le courant rapide, prends des ailes ! Fonce ! Vole ! Sauve-toi des mâchoires de la bête : paix ! Sois comme la femme bénie qui courut et s'envola dans le désert – la femme que Jean, spectateur des mystères spirituels, a vue. Les jambes sont la sagesse dans le Seigneur; les ailes sont la foi : celui qui les a reçues du Christ les agite, ailes puissantes, et est porté à travers les buissons, les eaux, les steppes, les montagnes. Demandons-lui la foi; les apôtres nous ont montré l'exemple; ils ont dit et prié : «Seigneur, donne-nous la foi» (Luc 17,5). Que le Seigneur nous accorde de voler sur les ailes de la foi à travers la mer de la vie et de voler vers le havre béni : le ciel.

Lettre 191. Sur la solitude. – L'Éternité.

Pour moi ?!! Je n'ai besoin de rien ! – Ce dont j'ai besoin, ce dont mon âme misérable a besoin, c'est ce que j'ai demandé : j'ai demandé à être libéré dans la solitude.

Et je vais vous donner un bref aperçu de la solitude. C'est une mort paisible et silencieuse avant la mort, qui est le lot inévitable de tout être humain, cruel pour les pécheurs, pour les esclaves du monde. Dans la solitude, les impressions de l'esprit humain, inscrites en lui par les objets du monde, s'estompent peu à peu – et l'esprit perd peu à peu sa communication avec le monde. Il regarde le monde comme s'il était d'un pays d'outre-tombe, comme s'il était de l'autre monde. Pour vous expliquer cela, pensez à la Chine – puis regardez-vous, voyez – quel est le lien de votre esprit et de votre cœur avec ce pays. Vous ne verrez dans votre âme que des concepts obscurs, issus d'une seule histoire – des concepts étrangers à la vie que leur procure le regard sur les objets, la communication avec eux, une profonde sympathie pour tout. Vous verrez que votre cœur pour ce pays est aussi mort que pour un pays qui n'existe pas ou qui n'existe que dans les fables. Ainsi apparaît le monde à un ermite, à l'habitant d'un désert lointain et profond. Tous ceux qui vivent dans le monde ne lui apparaissent pas comme des résidents permanents, mais seulement comme

des voyageurs. Et en effet ! Nous vivons : nous voyageons. Certains marchent modestement, d'autres galopent à cheval, d'autres encore se précipitent sur des chars rapides; la fin est la même pour tous... Mais l'habitant de la solitude regarde le monde avec ces regards aussi peu que l'habitant de Saint-Petersbourg pense, se soucie de la Chine. Il est plus, essentiellement, uniquement préoccupé par le monde vers lequel il ira : ce monde est l'éternité. Ses portes s'ouvrirent grandes devant les yeux émerveillés de l'âme, et les yeux de l'âme se précipitèrent avidement dans ces espaces infinis, s'y noyèrent, contemplèrent ce spectacle nouvellement ouvert, jusqu'alors inconnu, totalement inconnu, rivés à lui, incapables de s'en détacher... L'éternité ! ... Tous les temps qui nous ont précédés ont coulé là; dans cet abîme, tous les millions d'êtres humains, se remplaçant tour à tour sur la surface de la terre, ont disparu; devant lui, sous ses yeux, le monde est né, l'humanité s'est multipliée, des tribus, des peuples, des royaumes se sont formés; sous ses yeux, de nombreux royaumes florissants se sont déjà transformés en déserts, beaucoup en ont été recouverts; sous ses yeux, des déserts déserts, des forêts denses, des marécages infranchissables sont devenus les demeures florissantes de la société humaine, nombreuse, instruite, bruyante... L'Éternité regardait tout cela, le regarde avec indifférence et une froide sévérité. Rien ne la rassasie et rien ne la rassasiera. Tout en elle doit disparaître : tout est son sacrifice; elle regarde tout, comme le chaud soleil du printemps la fragile et faible neige du printemps... Et l'ermite regarde l'éternité, la contemplant en silence, dans le calme de sa solitude. Instruit par ce spectacle, il reconnaît, appelle tout temporaire, comme la sainte Écriture nous apprend à l'appeler, vanité. Il est convaincu que la destinée de l'homme n'est pas la terre, mais le ciel. Et le ciel nous a révélé, dans l'Évangile, à quoi devraient ressembler les habitants du ciel. Son véritable serviteur consulte à chaque heure cette loi du Dieu très-haut; il se demande si son esprit et son cœur ont dévié, s'ils n'obéissent pas à une autre volonté, une volonté obscure, mauvaise, corruptible... Avec une telle vie, le Ciel descend sur terre, et avec lui, dans cette vallée de ténèbres, de chagrins et de larmes, la consolation, la félicité céleste.

Lettre 192. Mise en garde contre l'auto-illusion. - Sur le repentir d'un laïc.

14 novembre 1847

J'ai bien reçu votre lettre, et mon cœur pécheur a été sommé d'y répondre immédiatement. Rien d'extraordinaire ne vous est arrivé. Personne ne peut humilier un guide autant que ceux qu'il guide ! C'est un destin commun. Ne soyez donc ni surpris ni gêné par ce qui s'est passé. Cela signifie que vous êtes spirituellement bien loti ! Et votre lettre actuelle, si peignée, comme la tête d'un paysan après les bains, est si douce !

J'avais peur de votre dernière lettre ! Si intelligente, si réfléchie, si noble, si magnifique ! – Comme si tout un corps de gardes défilait sur le pré de Tsaritsyne ! – Je n'ai pas osé répondre. Peu importe comment je la lis, il est terrifié et ne répond pas. Stepan m'a forcé, forcé, comme un laboureur force une harie maigre à tirer une charrue dans un champ, répétait-il sans cesse, me laissant sans répit : «Pourquoi ne réponds-tu pas, N. !» – Non, comment ne pas le faire ! Pas de réponse ! Même les râleurs, apparemment, ont leur propre caractère. Je ne voulais pas non plus vous écrire à ce sujet... mais j'ai déjà commencé à écrire, donc il n'y a rien à faire, alors j'écrirai en même temps. Le repentir que vous avez pu évoquer, comme vous l'avez décrit dans votre dernière lettre, n'était qu'un rêve illusoire. Vous avez réfléchi, réfléchi, écouté suffisamment, et vous étiez intelligent, mais pas humble; c'est dans votre petite

tête que le rêve a surgi, un château magique y a été construit. Et je suis la cause de tous les ennuis : je vous ai lu quelque chose au-dessus de vos forces et vous ai ainsi embrouillé. «C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez» (Mt 7,16), – dit le Seigneur. Quel était le fruit de cet état, que l'âme s'est composé, dont elle s'est flattée ? Ce fruit était de la pompe, seulement vide, dans tous les sens du terme, de la pompe vide, qui vous a fait sortir de votre état ordinaire ! Vous avez écrit à un grand ancien. Lui, vivant au ciel, n'a pas compris que vous parliez d'un imbécile, vous a répondu au sujet d'Ivan, vous a confirmé dans votre repentir rêveur, croyant qu'une vision de repentance était à l'œuvre en vous, comme en lui – cette vision qui est la grâce merveilleuse de Dieu, accordée aux moines qui ont déjà réussi dans le silence. Les chrétiens vivant au milieu du monde ne devraient pas toucher aux nobles œuvres monastiques, surtout celles du silence. Et le Seigneur a commandé : «Ne versez pas de vin nouveau dans de vieilles outres» (Mt 9,17). Le vin nouveau brise les vieilles outres, se répand et détruit les outres; les œuvres monastiques, lorsqu'elles sont reprises par des laïcs, disparaissent elles-mêmes et entraînent la destruction spirituelle de leurs auteurs. Des rumeurs sont parvenues jusqu'à nos contrées reculées et tranquilles, venues de la bruyante et lumineuse Pétersbourg, selon lesquelles une dame très intelligente et noble aurait écrit une lettre magnifiquement éloquente à un moine au sujet du nombre incalculable de ses péchés qu'elle avait constatés en elle-même. Le moine, apparemment non académicien, lui aurait répondu : «Ma mère ! On ne peut pas voir ses péchés avec autant de finesse avec son nez.»... Je prends une rumeur pour une rumeur; que cela ait eu lieu ou non, je n'ose en discuter; et si une telle grossièreté est tolérée à Pétersbourg, capitale des Lumières et de l'éducation, je l'ignore. Et si l'on me demandait quel conseil un moine donnerait à une dame de la capitale, je répondrais avec une franchise provinciale : «Ce conseil est grossier, mais vrai, et cette dame devrait le graver sur son mur et s'y tenir fermement.» Le repentir, digne d'un chrétien pieux vivant au milieu du monde, consiste à faire face à sa conscience chaque soir. Et c'est suffisant ! Si un chrétien s'efforce de vivre selon les commandements et de s'examiner quotidiennement, il acquerra peu à peu la contrition de l'esprit, qui est encore loin de la repentance – une vision. Seule la folie, une folie orgueilleuse vous est venue (pardonnez les expressions vulgaires : elles sont justes !) ! Je le sais, j'y suis constamment moi-même : c'est pourquoi je vous mets en garde. Ne donnez pas trop de conseils, mais refusez-les humblement. Si on vous y force, dites quelque chose avec légèreté, en laissant Dieu agir. Vous êtes très saint : un homme juste pour la crucifixion ! Et vous ne savez pas crucifier : vous ne faites que tourmenter en vain. Vous voulez tout accepter avec raison et par vous-même, mais c'est nécessaire – avec foi et en Dieu.

Babayki.

Lettre 193. À propos des conseillers. – Mise en garde contre le découragement.

Calmez-vous ! La vie terrestre d'un chrétien est mêlée de consolations et de tentations. Ainsi l'a voulu la Providence divine ! Les consolations soutiennent sur le chemin de Dieu, et les tentations rendent sage.

La compagnie et la conversation avec des personnes pieuses sont d'un grand bénéfice. Mais pour être conseillé, guidé, il ne suffit pas d'être pieux; il faut une expérience spirituelle et, surtout, une onction spirituelle. Tel est l'enseignement des Écritures et des pères sur ce sujet. Un conseiller pieux mais inexpérimenté risque davantage de semer la confusion que d'apporter du bien. Non seulement parmi les laïcs, mais aussi parmi les moines, il est extrêmement difficile de trouver un conseiller capable, pour ainsi dire, de mesurer et de peser

l'âme qui le consulte, et de la puiser dans ses richesses, pour lui prodiguer des conseils. De nos jours, les conseillers et les dirigeants donnent davantage de conseils en s'appuyant sur eux-mêmes et sur des livres. Et les conseils des premiers sont particulièrement utiles et efficaces; ils sont proches de l'âme qui cherche refuge sous le couvert des conseils, les siens; elle les ressent. Saint Isaac a dit : «Rien n'est plus utile à chacun que ses propres conseils.» Or, les conseils étrangers, bien que constitués en apparence de paroles bonnes et raisonnables, n'apportent que tourment et confusion à l'âme. Elle en ressent l'incongruité, se sent étrangère. «Ceux-là», dit l'Écriture, «sont ceux qui parlent comme des épées, mais la langue des sages guérit» (Pr 12,18). Ayez davantage recours à la lecture des saints pères; laissez-les vous guider, vous rappeler la vertu, vous instruire sur le chemin de Dieu. Ce mode de vie est de notre temps : il nous a été prescrit, transmis par les Saints Pères des siècles suivants. Se plaignant du manque flagrant d'enseignants et de conseillers éclairés par Dieu, ils recommandent au zélote de la piété de se laisser guider dans sa vie par les écrits patristiques. «Le conseil des saints, c'est l'intelligence» (Prov 9,10). Essayez de ne pas vous laisser emporter par la distraction. Si vous vous laissez emporter par elle – à cause de la faiblesse qui nous caractérise tous – ne cédez pas au découragement. L'indécision n'est pas propre à l'homme sur terre, ni à celui qui habite le désert le plus profond et la solitude. L'inconstance et la passion sont indéniables en chacun, même chez l'ermite le plus strict. Surtout pour celui qui vit au cœur du monde, au milieu de toutes les tentations, il est impossible de ne pas se laisser emporter. Ne désirez pas l'impossible de vous-même, n'exigez pas de votre âme ce qu'elle ne peut donner. Guérissez vos passions par la repentance et compensez le manque de travail par la contrition de l'esprit. Que Dieu vous bénisse !

Lettre 194. Réflexions d'avant le nouvel an. – Se voir soi-même. – Instructions d'abba Dorothée.

27 décembre 1847

Le temps file à toute vitesse vers 1847, et bientôt, il franchira cette limite, et l'année que nous vivons sera inscrite parmi les années passées, irrémédiablement. Parmi ses innombrables événements, certains resteront gravés sur les tablettes de l'histoire comme un souvenir pour l'humanité à long terme, d'autres resteront gravés dans les mémoires pendant un siècle, un demi-siècle, d'autres encore moins longtemps; la plupart sombreront dans l'abîme de l'oubli, s'y noieront, seront ensevelis, disparaîtront.

L'année 47 est passée si vite, et l'année 48 passera bientôt aussi; de nombreuses années s'écouleront bientôt, se dévorant les unes les autres, se remplaçant les unes les autres. Et nous volerons inaperçus à travers l'espace de la vie sur les ailes du temps, inaperçus nous volerons jusqu'aux portes de l'éternité !... J'essaie – il me semble que le temps est devenu plus pressé ! Il se presse, il se précipite !... Arrêtez ! Regardons en nous-mêmes et apprenons davantage sur la volonté de Dieu, préparons-nous à l'éternité, comme à l'éternité ! – L'inexorable n'écoute pas ! Il ne daigne pas le supplier – pas même un regard ! Il fuit !... Hommes ! Dieu vous a ordonné : «Veillez !» – Dieu vous a parlé du temps : «Les jours sont mauvais» (Ép 5,16). Avant d'entrer dans l'arène de la 48e année, je vous adresse le plus sincère et le plus sincère désir de toutes les bénédictions possibles, apportées par la foi en Christ, que Dieu vous a inspiré à rechercher. Acquérez-les, acquérez-les par tous les actes de piété ! Et la vérité doit être à la base de toutes les actions; ainsi une pierre angulaire solide est posée aux fondations d'un édifice ! La sainte Vérité, donnée

et révélée par Dieu aux hommes, est préservée dans les saintes Écritures. L'édification des vertus, sans ce fondement, est totalement instable et indécente. Je suis ravi que vous aimiez tant Moscou, notamment pour les sanctuaires dont cette ancienne cité chrétienne est riche. Mais même dans un lieu aussi beau, il faut veiller sur son cœur, à la lumière que diffusent les Saintes Écritures et les écrits des Saints Pères, et en aucun cas à notre propre lumière, abîmée par la chute, contaminée par l'illusion ou par toute autre fausse lumière. Vous écrivez : «Vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon âme. Il me semble qu'une personne, si elle veut témoigner de son âme et en pénétrer les mouvements en toute bonne conscience, peut se connaître elle-même mieux que quiconque.» Je suis d'accord avec le premier point : à cause de mon état de péché et de l'aveuglement de mon esprit qui en découle, je ne me vois pas, et encore moins les autres. C'est pourquoi j'essaie d'approfondir – et d'approfondir encore – l'enseignement de la sainte Écriture, en l'acceptant au sens où les saints pères l'expliquent, au sens où l'accepte la sainte Église, et non au sens où le donnent les démons et leurs disciples. Or, les démons interprètent l'Écriture pour la destruction et la tromperie de ceux qui les écoutent ! Peut-être qu'à la lumière, à la vraie lumière que diffusent l'Évangile et la Sainte Église, je me verrai un peu, je verrai mes ténèbres, je verrai mon aveuglement ! «Mon cœur s'égare, et l'iniquité m'a submergé, mon âme est saisie d'effroi», dit le saint prophète Isaïe, qui s'est vu lui-même (Is 21,4). La vision de soi se révèle dans la pauvreté d'esprit, non dans l'autosatisfaction et l'arrogance. La seconde partie de vos paroles, citée plus haut, m'a effrayée ! Il y a quelque chose de dangereux en elles ! Je ne m'arrêterai pas à vous rapporter les paroles du vénérable Dorothee, qui me viennent à l'esprit : «L'ennemi hait la voix de l'affirmation, car il désire toujours notre perte. Voyez, pourquoi aime-t-il ceux qui se reprennent en main ? Car ils aident le diable, se calomniant eux-mêmes. Je ne connais pas d'autre chute pour un moine que celle de croire en son propre cœur. Certains disent : «Voici comment on tombe», ou «Voici comment on tombe». Mais comme je l'ai dit, je ne connais pas d'autre chute pour quiconque que celle-ci. Avez-vous vu quelqu'un tomber ? Voyez s'il vous a suivi. Rien n'est plus grave, rien n'est plus destructeur», etc. Souhaitez-vous connaître l'article complet ? Lisez-le dans le livre d'abba Dorothee, sous le titre «Ne pas se remettre en question».

Que le Seigneur vous protège de tous les filets invisibles du maître du monde et vous sauve pour la gloire de son saint Nom.

Babayki

Lettre 185. Consolation dans les adversités de la vie.

Votre dernière visite à l'Ermitage Saint-Serge est restée gravée dans ma mémoire. Je vous y ai vu lorsque la gloire terrestre, si changeante et inconstante, vous souriait. Maintenant, vous me semblez bien plus majestueux; vous m'avez profondément marqué. Je respecte toutes les vertus; mais aucune ne m'inspire autant de respect que la patience magnanime face à l'inconstance du bonheur terrestre. Sur le champ de bataille, un homme est souvent un héros parce que son sang bouillonne; dans les bouleversements de la vie, on ne peut être un héros que par la grandeur de son âme. Un homme vaillant, ayant quitté l'arène des exploits militaires, reforge son épée de damas en charrue ou en bois, une épée qui représente une menace pour les ennemis de la patrie, et tout véritable citoyen, avec l'histoire et la postérité derrière lui, regardera cette charrue avec respect; elle rejoindra le nombre et le rang des monuments magnifiques. Le mépris et l'indignation attirent les insignes qui ornent la poitrine de quelque scélérat : chaque insigne y est un monument à l'intrigue, à la bassesse, à l'oisiveté. Dites-moi, qu'importe que Grichka Otrepiev ait porté la

couronne de Monomaque ? Quelle est sa gloire ? La gloire d'un scélérat audacieux, éhonté et sans scrupules, qui ne recule devant aucune iniquité – gloire inséparable des malédictions. Que Dieu vous préserve tous de cette gloire. Et combien d'imposteurs !...

Après vous avoir dit au revoir, je suis tombé encore plus malade. Voyant que je n'avais plus la force ni de lutter contre une maladie qui s'aggravait de manière disproportionnée, ni de lutter contre les circonstances, j'ai voulu quitter Pétersbourg et mes positions bruyantes pour toujours. Tout le monde ne peut pas être feuilles, fleurs, fruits de l'arbre de l'État; quelqu'un doit, comme les racines, lui donner vie et force par des activités inconnues, discrètes, essentiellement utiles, essentiellement nécessaires. Je reconnais l'une de ces activités comme l'affirmation de mon prochain dans la foi et la morale chrétiennes. Cette occupation paisible et modeste, faite de mots et de plume, a toujours occupé une part importante de mon temps; et avec ma maladie, elle m'aurait accaparé tout mon temps. Cela ne s'est pas produit comme je le souhaitais, cela ne s'est pas réalisé comme je l'avais imaginé; et je pensais qu'on me donnerait probablement mon congé, tant de personnes ont contribué à l'obtenir ! J'ai obtenu une permission temporaire pour le monastère Babaïevski afin de me reposer et de me soigner. Me voici maintenant. Prisonnier à jamais dans ma cellule, je lutte contre un rhume qui a pénétré profondément dans mes membres et y a produit une détente nerveuse qui me maintient la plupart du temps au lit. Mon avenir est incertain... Et je l'ai fait signe ! J'ai dit au Dieu Tout-Puissant : «Fais de ta création ce que tu veux. Je crois en ta parole ! Pas un cheveu de ma tête ne tombera sans ta permission.» Mon âme ! Nage timidement sur les vagues de la mer de la vie, sans te fier à son calme, sans craindre ses tempêtes. Ne pense pas au lendemain, ne te fatigue pas avec des suppositions, des rêves, n'y gaspille ni ton temps ni ton énergie. «À chaque jour suffit sa méchanceté» (Matthieu 6:34), dit ton Dieu. Crois !... Nage, fonce sur les vagues !... La vie terrestre est une tromperie. Tu ne verras pas que devant toi se trouve le port de la tombe. Là où règne la foi, il n'y a ni tristesse ni peur; là sont le courage et la fermeté, invincibles.

Voici les pensées d'un paralytique, celles d'un malade, celles du désert ! Elles te trouveront dans un havre de paix; peut-être dans ton village, dans le cercle familial, au cours d'une conversation amicale, d'une lecture utile et agréable, ou lors des tâches ménagères, elles te rappelleront celui qui partage sincèrement ta vie, en qui tu as gravé de nombreux souvenirs réconfortants, de profondes impressions.

Durant sa jeunesse, un homme s'occupe d'acquérir les informations nécessaires à l'expansion possible du cercle des actions dans le monde matériel, où il entre en tant qu'acteur. En font partie : la connaissance de diverses langues, des beaux-arts, des mathématiques, des sciences historiques, de tout, et de la philosophie elle-même. Mais lorsqu'un homme commence à pencher vers la vieillesse, lorsque le temps approche où l'enveloppe doit tomber, laissant derrière elle le fruit qu'elle recouvre (j'appelle le corps l'enveloppe et l'âme le fruit), lorsqu'il se prépare à entrer dans le royaume incommensurable de l'éternité, le royaume de l'esprit, alors l'objet de son investigation n'est plus la substance changeante, vouée à la fin et à la destruction, mais l'esprit éternel et infini. Qu'importe : d'une manière ou d'une autre, le mot résonne, quand tout son doit cesser ! Qu'importe : telle ou telle mesure, quand l'incommensurable est devant nous ! Qu'importe : telle ou telle pensée mesquine, lorsque l'esprit se prépare à laisser derrière lui de nombreuses pensées, à accéder à une vision supérieure aux pensées, et au silence produit par le Dieu illimité dans les êtres limités qui l'entourent. L'étude de l'esprit confère à l'homme un caractère

constant, correspondant à l'éternité. Son horizon s'élargit, son regard dépasse les limites de la matière et du temps, lui apportant une fermeté surnaturelle. Suivez mon conseil sincère : lisez attentivement toutes les œuvres de saint Jean Chrysostome; elles sont toutes en français; le commentaire sur l'évangéliste Matthieu, sur l'Épître aux Romains, et quelques autres sont également en russe. En attendant que le destin vous ramène au service national, engagez-vous librement dans l'éducation décisive de votre esprit. Je vous offre cet écrivain d'église qui, avec une pureté, une clarté et une puissance d'enseignement chrétien extraordinaires, élève le lecteur au-dessus de toutes les choses terrestres; cet aigle spirituel s'élève à une hauteur transcendante et de là montre la terre à son protégé. Je pense que le plus grand acquis pour un homme d'État est de contempler la terre de cette hauteur; sans parler de l'immense acquis que cela représente pour un chrétien et un homme, héritier de l'éternité. La précision des concepts religieux et moraux est d'une valeur extraordinaire; le flou est un grand défaut, qui se traduit dans toutes les actions par l'instabilité. Le destin vous a frappé de ses coups. Il a dit : «Celui que j'aime, je le frappe et le punis.» Trempez-vous sous ces coups dans un acier solide; devenez un trésor inestimable pour vos voisins qui vous entourent et vous entoureront. Qui connaît le destin de l'homme ? Il est écrit dans les livres scellés de la Providence. Les Cincinnati ont abandonné l'épée pour la charrue, puis ils ont abandonné la charrue pour l'épée... Ceci vous est dit par quelqu'un qui a passé toute sa vie dans la douleur, qui est lui-même tout en blessures, et qui s'en réjouit, et qui en remercie Dieu. L'étendard de la croix flotte au-dessus de ma lettre : ma parole est toujours portée sous cet étendard ! Ma parole est à la fois proclamation de paix et déclaration de guerre; elle appelle au courage, à la victoire, à la conquête du monde, à la mystérieuse armée d'Israël : pensées et sentiments d'un chrétien. Je trouve inutile de vous demander de me conserver dans votre mémoire : vous m'avez prouvé que j'ai un abri dans votre mémoire et dans votre cœur. J'invoque la bénédiction de Dieu sur vous et sur toute votre maison.

Lettre 186. De l'auto-illusion. Critique de «L'Imitation du Christ» de F. à Kempis

La sainte vérité se communique au cœur par le silence, le calme, la clarté, la paix, une disposition au repentir, à l'égoïsme, au désespoir de soi-même, à une espérance consolante en Dieu. Un mensonge, même déguisé en bien, se reconnaît à la confusion, à l'obscurité, à l'incertitude, à la variabilité, à la distraction, à la rêverie qu'il engendre; ou bien il ne fait que tromper le cœur, lui apportant de manière flatteuse le contentement, l'autosatisfaction, une sorte de plaisir trouble et confus. Et ce plaisir du cœur trompé est comme le silence feint qui recouvre la surface d'une mare profonde et sombre – le repaire des monstres. Parmi les autres zéphyrus trompeurs et pernicious qui apportent au cœur ce terrible silence, ce plaisir désastreux et fatal, on y est amené par la lecture du célèbre livre de Thomas à Kempis, un moine occidental en proie à une illusion démoniaque : «L'Imitation». Le plaisir séduisant se nourrit de la vanité, née d'une vanité subtile qui aveugle l'esprit et le cœur; elle aime s'exprimer, se permet de dévier de l'obéissance rigoureuse à la Sainte Église, plus intelligente qu'elle. Comme toutes les illusions, les ruses du diable, comme le diable lui-même et son enfant, le péché, elle ne supporte pas le parfum mortel et meurtrier que dégagent la repentance et son fruit, l'humilité. Le Sauveur du monde a dit : «Heureux les pauvres en esprit ! Heureux vous qui avez faim maintenant !» et «Malheur à vous qui êtes rassasiés maintenant !» (Mt 5, 4, 6; Lc 6, 25). L'esprit humain est incapable de distinguer le bien du mal; le mal déguisé le trompe facilement, presque toujours. Et cela est tout à fait naturel : l'esprit humain est jeune, et ceux qui le combattent par de mauvaises pensées

ont plus de sept mille ans d'expérience dans la lutte, la tromperie et la capture des âmes humaines. Distinguer le bien du mal appartient au cœur, c'est son affaire. Mais encore une fois, il faut du temps, une certaine sagacité dans les commandements de l'Évangile, afin que le cœur acquière le goût subtil pour distinguer le bon vin du faux. Que le cœur ait pour tâche de distinguer le bien du mal, et que le cœur n'acquière pas soudainement la capacité d'accomplir cette tâche, l'Apôtre l'a confirmé à tous deux : «Mais pour ceux qui sont parfaits, il y a une nourriture solide», a-t-il dit, «qui ont le jugement exercé par un long exercice à discerner le bien et le mal» (Hébreux 5, 14). Par conséquent, jusqu'à ce que le cœur acquière l'habileté de distinguer le bien du mal, les conseils avisés d'un voisin, disciple de l'Église d'Orient, la seule sainte, la seule vraie Église, qui recherche et a trouvé la liberté bénie dans l'obéissance à son Église, sont très utiles. «De l'obéissance», a dit saint Jean Climaque, «naît la véritable humilité; de l'humilité, le véritable discernement spirituel, ou raison.» Ainsi, hors d'une obéissance indéfectible à l'Église, il n'y a ni véritable humilité ni véritable raison; il y a un vaste domaine, un royaume obscur de mensonges et de l'illusion qu'ils engendrent. Le bien se distingue du mal par de nombreux signes, que l'on apprend à mesure que l'on progresse spirituellement. Au début de ma lettre, j'ai nommé les signes les plus proches de votre état spirituel. Et ils sont très suffisants ! Petit à petit, apprenez à distinguer le bien du mal déguisé grâce à eux. Que le Christ soit avec vous !

Lettre 187. Combat spirituel

Soyez courageux, combattez avec courage, constance et obstination. Ne cédez pas la victoire à l'ennemi par paresse. Après la défaite, ne vous découragez pas; reprenez l'épée et au combat ! Les blessures reçues au combat sont le but de la repentance. Voilà la règle du combat spirituel invisible.

Le Seigneur permet le combat à celui qui veut la réussite spirituelle. La tentation spirituelle écrase, apprivoise l'homme, comme un cheval – une course à la longe. Le vainqueur est admis au festin de grâce. Et il entre, partage et savoure le festin de son Seigneur, tel un guerrier à un festin avec un roi, un guerrier qui a prouvé sa dévotion au roi par sa constance, son courage, ses blessures mêmes et sa victoire.

Le Christ est avec vous. Qu'il vous fortifie.

Lettre 188. «Soyez comme des enfants».

J'ai appris avec plaisir que vous aviez visité le monastère de Saint-Serge le jour de sa fête. Vous êtes également venu dans ma chambre avec d'autres personnes qui étaient disposées à m'accueillir au nom du Christ ! Recevez ma plus sincère gratitude ! Et j'étais ici avec mon cœur. Que puis-je vous dire ? Le Sauveur du monde a ordonné à ceux qui veulent entrer dans le Royaume des Cieux d'être comme des enfants, simples, bons, sans curiosité, croyants, apprenants, se repentant rapidement de leurs méfaits. Suivez ce conseil du Seigneur : avec le temps, vous ressentirez un renouveau béni, un renforcement de votre âme. Cela se produira progressivement, imperceptiblement... Soudain, vous vous verrez transformé et glorifierez le Dieu Tout-Puissant, Tout-Bon. Ne vous plaignez pas de la brièveté de ma lettre, ne la mesurez pas au nombre de lignes. Examinez votre cœur : s'il est réconforté, satisfait, la mesure est pleine.

Lettre 189. De l'humilité.

Pourquoi dites-vous que vous êtes indigne de ma faveur et même de ma clémence ? Je ne suis rien d'autre qu'un pécheur sans valeur, ayant un besoin urgent de la miséricorde divine, sans laquelle mon destin est l'enfer. Mon Dieu

me dit : «On vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez, et on vous jugera avec le jugement dont vous jugez» (Matthieu 7:2). Ayant besoin de la miséricorde de mon Dieu, en ayant pleinement besoin, j'ai pour mon prochain une miséricorde unique. Écouter ma conscience, lorsqu'elle évalue et estime ma valeur, je souhaite qu'elle me place au-dessous de tous les criminels. Condamné par ma conscience, je ne peux juger mon prochain, et encore moins condamner qui que ce soit. Il est bon d'être aux pieds de mon prochain par mes pensées : alors l'Évangile du Christ devient accessible à l'homme.

Voilà mes sentiments à votre égard ! Votre lettre m'a touché, et c'est la raison pour laquelle je viens vous répondre à l'étranger; peut-être vous rattrape-t-je déjà. Vous êtes dans la tristesse parce que la lutte, la lutte parce que la loi du Christ est spirituelle, exige la crucifixion. Vous trouverez une consolation dans le fait que l'humanité n'a jamais abordé la crucifixion sans lutter. La preuve en est le Dieu-Homme lui-même. Il a prié au jardin de Gethsémani : «Que la coupe s'éloigne de lui» (Matthieu 26:39) et sa sueur est tombée à terre, «comme des gouttes de sang» (Luc 22:44). Si vous voyez que la faiblesse vous domine, sachez que le Seigneur est capable de donner «la force à son peuple» (Psaume 68:36), comme le dit saint David. Ces gens sont à Dieu, il donne la force à ceux de son peuple qui lui restent fidèles dans leur volonté, tandis que leur faiblesse entraîne une violation de la fidélité dans les actes. Souvenez-vous que le Christ est venu appeler les pécheurs, et non les justes, à la repentance. Tenez-vous au milieu des pécheurs, prosternez-vous humblement aux pieds du Christ, abandonnez-vous à sa volonté, confiez votre présent et votre avenir à sa volonté. Et il répandra paix et tranquillité dans votre âme, montrant ainsi qu'il est proche de vous et que sa Providence veille sur vous. Un certain Saint-Père a dit : «Heureux l'homme qui a reconnu sa faiblesse, car le juste qui ne l'a pas reconnue court un chemin très dangereux.» Un autre dit : «Si le Christ n'est pas venu pour les justes, alors je rejette ma justice comme un péché qui me sépare du Christ, et dans le fait que je suis pécheur, je trouve ma justice, la justice céleste, qui me donne les moyens de m'approcher du Christ et d'être avec lui.» Je vous écris tout cela pour vous consoler, afin que, conscients de votre dette envers le Christ, vous ne tombiez pas dans le désespoir et la tristesse, mais dans l'humilité, et que vous soyez pleins de bonté grâce à l'espérance en Christ, qui ne vous fera pas honte. Il est tout-puissant.

Lettre 190. Sur la solitude et la contemplation spirituelle.

Je me souviens avec une profonde joie de votre visite à l'Ermitage Saint-Serge en novembre dernier. Là, dans le temple de Dieu, pendant les prières et les hymnes de l'Office divin, vous avez célébré la Journée de votre Ange, remercié Dieu pour le passé, prié pour l'avenir – remercié votre Ange Gardien pour sa protection passée, lui demandant de vous préserver pour la vie terrestre à venir, jusqu'à la fin de cette vie et jusqu'à l'entrée dans la béatitude éternelle – devant la face de Dieu. Après la Divine Liturgie, vous êtes venu dans mes cellules; là, nous avons été consolés par l'amour mutuel pour le Seigneur, par la conversation sur Lui. Consolation sur terre ! – de voir un homme qui craint Dieu, qui Lui sacrifie sa vie et ses dons. Malheureusement, la plupart des gens agissent différemment : ils sacrifient les dons de Dieu à Satan. Je remercie le Seigneur miséricordieux de m'avoir permis de me reposer dans la solitude, loin des commérages de la capitale. Les sentiments qui habitent l'homme solitaire ne me sont plus étrangers. C'est pourquoi le désert de solitude m'a si bien attiré hors du bruyant désert de Saint-Serge. La solitude fortifie l'âme, lui insuffle un courage, un mépris du monde, impossibles à ressentir au contact du monde. Lorsque l'âme piétine la corruption, en y renonçant, alors tout ce qui est

corruptible, sans exception, devient corruptible, et la contemplation spirituelle s'abat sur le cœur, incapable de se satisfaire de quoi que ce soit. Elle fait de l'habitant d'une cellule silencieuse un habitant, pourrait-on dire, du paradis; elle l'introduit dans un monde nouveau, devant lequel celui-ci paraît bien étroit, insignifiant. Dans le silence du silence, l'âme flotte comme dans un espace immense, contemplant le passé, le présent, la terre, le ciel, le temps, l'éternité. Ainsi, par temps clair, l'aigle s'avance à une hauteur inaccessible, dans un abîme d'azur transparent. Plus l'espace occupé par le paysage est vaste, plus le spectacle est grandiose. Belles sont les beautés qu'un homme peut exprimer, décrire avec des mots, mais incomparablement plus grandes sont celles qui dépassent les mots, qui ravissent le cœur et privent l'esprit de toute capacité d'action. On dit : en Suisse, d'une hauteur rocheuse extraordinaire, le paysage le plus pittoresque et le plus enchanteur apparaît aux yeux; certains voyageurs, ayant gravi cette hauteur terrible, furent si frappés par la magnificence du spectacle que, stupéfaits, ils ne purent se tenir debout, tombèrent et se brisèrent. C'est précisément ainsi qu'agit la contemplation spirituelle ! Quiconque la voit soudainement, de stupeur, plongera dans cet abîme et mourra pour le monde ! – Les voyageurs mentionnés ci-dessus ne sont pas revenus à la vie : des croix de bois noires, posées sur les cendres de ces fils de Bretagne, se dressent au pied de la falaise suisse; je dirais : celui qui a été tué par une vision spirituelle pour le monde ne reviendra pas à la vie pour le monde. Hélas ! Je dirais injustement; et donc je ne peux pas le dire ! Hélas ! L'homme revit même pour la mort ! Salomon est revenu à la vie pour la mort ! Judas est revenu à la vie pour elle ! Beaucoup sont revenus à la vie pour elle ! Hélas ! Que nous sommes faibles, que nous sommes inconstants ! Je regarde notre faiblesse, je la regarde avec des larmes ! Mes yeux cherchent la joie, la consolation – et soudain ils se tournent vers le désert, vers la solitude ! Là, là, c'est le plus sûr ! C'est là, mon âme, que je lutte ! Cours ! Si tes jambes ne suffisent pas pour le courant rapide, prends des ailes ! Fonce ! Vole ! Sauve-toi des mâchoires de la bête : paix ! Sois comme la femme bénie qui courut et s'envola dans le désert – la femme que Jean, spectateur des mystères spirituels, a vue. Les jambes sont la sagesse dans le Seigneur; les ailes sont la foi : celui qui les a reçues du Christ les agite, ailes puissantes, et est porté à travers les buissons, les eaux, les steppes, les montagnes. Demandons-lui la foi; les Apôtres nous ont montré l'exemple; ils ont dit et prié : «Seigneur, donne-nous la foi» (Luc 17:5). Que le Seigneur nous accorde de voler sur les ailes de la foi à travers la mer de la vie et de voler vers le havre béni : le Ciel.

Lettre 191. Sur la Solitude. – L'Éternité.

Pour moi ?!! Je n'ai besoin de rien ! – Ce dont j'ai besoin, ce dont mon âme misérable a besoin, c'est ce que j'ai demandé : j'ai demandé à être libéré dans la solitude.

Et je vais vous donner un bref aperçu de la solitude. C'est une mort paisible et silencieuse avant la mort, qui est le lot inévitable de tout être humain, cruel pour les pécheurs, pour les esclaves du monde. Dans la solitude, les impressions de l'esprit humain, inscrites en lui par les objets du monde, s'estompent peu à peu – et l'esprit perd peu à peu sa communication avec le monde. Il regarde le monde comme s'il était d'un pays d'outre-tombe, comme s'il était de l'autre monde. Pour vous expliquer cela, pensez à la Chine – puis regardez-vous, voyez – quel est le lien de votre esprit et de votre cœur avec ce pays. Vous ne verrez dans votre âme que des concepts obscurs, issus d'une seule histoire – des concepts étrangers à la vie que leur procure le regard sur les objets, la communication avec eux, une profonde sympathie pour tout. Vous

verrez que votre cœur pour ce pays est aussi mort que pour un pays qui n'existe pas ou qui n'existe que dans les fables. Ainsi apparaît le monde à un ermite, à l'habitant d'un désert lointain et profond. Tous ceux qui vivent dans le monde ne lui apparaissent pas comme des résidents permanents, mais seulement comme des voyageurs. Et en effet ! Nous vivons : nous voyageons. Certains marchent modestement, d'autres galopent à cheval, d'autres encore se précipitent sur des chars rapides; la fin est la même pour tous... Mais l'habitant de la solitude regarde le monde avec ces regards aussi peu que l'habitant de Saint-Pétersbourg pense, se soucie de la Chine. Il est plus, essentiellement, uniquement préoccupé par le monde vers lequel il ira : ce monde est l'éternité. Ses portes s'ouvrirent grandes devant les yeux émerveillés de l'âme, et les yeux de l'âme se précipitèrent avidement dans ces espaces infinis, s'y noyèrent, contemplèrent ce spectacle nouvellement ouvert, jusqu'alors inconnu, totalement inconnu, rivés à lui, incapables de s'en détacher... L'éternité ! .. Tous les temps qui nous ont précédés ont coulé là; dans cet abîme, tous les millions d'êtres humains, se remplaçant tour à tour sur la surface de la terre, ont disparu; devant lui, sous ses yeux, le monde est né, l'humanité s'est multipliée, des tribus, des peuples, des royaumes se sont formés; sous ses yeux, de nombreux royaumes florissants se sont déjà transformés en déserts, beaucoup en ont été recouverts; sous ses yeux, des déserts déserts, des forêts denses, des marécages infranchissables sont devenus les demeures florissantes de la société humaine, nombreuse, instruite, bruyante... L'Éternité regardait tout cela, le regarde avec indifférence et une froide sévérité. Rien ne la rassasie et rien ne la rassasiera. Tout en elle doit disparaître : tout est son sacrifice; elle regarde tout, comme le chaud soleil du printemps la fragile et faible neige du printemps... Et l'ermite regarde l'éternité, la contemplant en silence, dans le calme de sa solitude. Instruit par ce spectacle, il reconnaît, appelle tout temporaire, comme la Sainte Écriture nous apprend à l'appeler, vanité; Il est convaincu que la destinée de l'homme n'est pas la terre, mais le Ciel. Et le Ciel nous a révélé, dans l'Évangile, à quoi devraient ressembler les habitants du ciel. Son véritable serviteur consulte à chaque heure cette loi du Dieu Très-Haut; il se demande si son esprit et son cœur ont dévié, s'ils n'obéissent pas à une autre volonté, une volonté obscure, mauvaise, corruptible... Avec une telle vie, le Ciel descend sur terre, et avec lui, dans cette vallée de ténèbres, de chagrins et de larmes, la consolation, la félicité céleste.

Lettre 192. Mise en garde contre l'auto-illusion. - Sur le repentir d'un laïc.

14 novembre 1847

J'ai bien reçu votre lettre, et mon cœur pécheur a été sommé d'y répondre immédiatement. Rien d'extraordinaire ne vous est arrivé. Personne ne peut humilier un guide autant que ceux qu'il guide ! C'est un destin commun. Ne soyez donc ni surpris ni gêné par ce qui s'est passé. Cela signifie que vous êtes spirituellement bien loti ! Et votre lettre actuelle, si peignée, comme la tête d'un paysan après les bains, est si douce !

J'avais peur de votre dernière lettre ! Si intelligente, si réfléchie, si noble, si magnifique ! – Comme si tout un corps de gardes défilait sur le pré de Tsaritsyne ! – Je n'ai pas osé répondre. Peu importe comment je la lis, il est terrifié et ne répond pas. Stepan m'a forcé, forcé, comme un laboureur force une harie maigre à tirer une charrue dans un champ, répétait-il sans cesse, me laissant sans répit : « Pourquoi ne réponds-tu pas, N. ! » – Non, comment ne pas le faire ! Pas de réponse ! Même les râleurs, apparemment, ont leur propre caractère. Je ne voulais pas non plus vous écrire à ce sujet... mais j'ai déjà

commencé à écrire, donc il n'y a rien à faire, alors j'écrirai en même temps. Le repentir que vous avez pu évoquer, comme vous l'avez décrit dans votre dernière lettre, n'était qu'un rêve illusoire. Vous avez réfléchi, réfléchi, écouté suffisamment, et vous étiez intelligent, mais pas humble; c'est dans votre petite tête que le rêve a surgi, un château magique y a été construit. Et je suis la cause de tous les ennuis : je vous ai lu quelque chose au-dessus de vos forces et vous ai ainsi embrouillé. «C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez» (Matthieu 7:16), – dit le Seigneur. Quel était le fruit de cet état, que l'âme s'est composé, dont elle s'est flattée ? Ce fruit était de la pompe, seulement vide, dans tous les sens du terme, de la pompe vide, qui vous a fait sortir de votre état ordinaire ! Vous avez écrit à un grand ancien; Lui, vivant au ciel, n'a pas compris que vous parliez d'un imbécile, vous a répondu au sujet d'Ivan, vous a confirmé dans votre repentir rêveur, croyant qu'une vision de repentance était à l'œuvre en vous, comme en lui – cette vision qui est la grâce merveilleuse de Dieu, accordée aux moines qui ont déjà réussi dans le silence. Les chrétiens vivant au milieu du monde ne devraient pas toucher aux nobles œuvres monastiques, surtout celles du silence. Et le Seigneur a commandé : «Ne versez pas de vin nouveau dans de vieilles outres» (Mt 9, 17). Le vin nouveau brise les vieilles outres, se répand et détruit les outres; les œuvres monastiques, lorsqu'elles sont reprises par des laïcs, disparaissent elles-mêmes et entraînent la destruction spirituelle de leurs auteurs. Des rumeurs sont parvenues jusqu'à nos contrées reculées et tranquilles, venues de la bruyante et lumineuse Pétersbourg, selon lesquelles une dame très intelligente et noble aurait écrit une lettre magnifiquement éloquente à un moine au sujet du nombre incalculable de ses péchés qu'elle avait constatés en elle-même. Le moine, apparemment non académicien, lui aurait répondu : «Ma mère ! On ne peut pas voir ses péchés avec autant de finesse avec son nez.»... Je prends une rumeur pour une rumeur; que cela ait eu lieu ou non, je n'ose en discuter; et si une telle grossièreté est tolérée à Pétersbourg, capitale des Lumières et de l'éducation, je l'ignore. Et si l'on me demandait quel conseil un moine donnerait à une dame de la capitale, je répondrais avec une franchise provinciale : «Ce conseil est grossier, mais vrai, et cette dame devrait le graver sur son mur et s'y tenir fermement.» Le repentir, digne d'un chrétien pieux vivant au milieu du monde, consiste à faire face à sa conscience chaque soir. Et c'est suffisant ! Si un chrétien s'efforce de vivre selon les commandements et de s'examiner quotidiennement, il acquerra peu à peu la contrition de l'esprit, qui est encore loin de la repentance – une vision. Seule la folie, une folie orgueilleuse vous est venue (pardonnez les expressions vulgaires : elles sont justes !) ! Je le sais, j'y suis moi-même constamment : c'est pourquoi je vous mets en garde. Ne donnez pas trop de conseils, mais refusez-les humblement. Si on vous y force, dites quelque chose avec légèreté, en laissant Dieu agir. Vous êtes très saint : un homme tout juste crucifié ! Et vous ne savez pas crucifier : vous ne faites que torturer en vain. Vous voulez tout accepter avec raison et par vous-même, mais c'est nécessaire – avec foi et par Dieu.

Babayki.

Lettre 193. Sur les conseillers. – Mise en garde contre le découragement.

Calmez-vous ! La vie terrestre d'un chrétien est mêlée de consolations et de tentations. C'est ainsi que la Providence divine l'a arrangé ! Les consolations soutiennent sur le chemin de Dieu, et les tentations rendent sage.

La compagnie et la conversation avec des personnes pieuses sont d'un grand bénéfice. Mais pour être conseillé, guidé, il ne suffit pas d'être pieux; il faut avoir une expérience spirituelle, et surtout, une onction spirituelle. Tel est

l'enseignement des Écritures et des Pères sur ce sujet. Un conseiller pieux mais inexpérimenté risque davantage de semer la confusion que d'apporter du bien. Non seulement parmi les laïcs, mais aussi parmi les moines, il est extrêmement difficile de trouver un conseiller capable, pour ainsi dire, de mesurer et de peser l'âme qui le consulte, et de la puiser dans ses richesses, pour lui prodiguer des conseils. De nos jours, les conseillers et les responsables donnent davantage de conseils d'eux-mêmes et d'après un livre. Mais les conseils des premiers sont particulièrement utiles et efficaces; Elle est proche de l'âme qui cherche refuge sous le couvert de ses propres conseils; elle les ressent. Saint Isaac disait : «Rien n'est plus utile à chacun que ses propres conseils.» Et les conseils étrangers, bien que constitués en apparence de paroles bonnes et raisonnables, n'apportent que tourment et confusion à l'âme. Elle en ressent l'incongruité, se sent étrangère. «Ceux-ci», dit l'Écriture, «sont ceux qui parlent comme des épées; mais la langue des sages guérit» (Pr 12,18). Ayez davantage recours à la lecture des Saints Pères; laissez-les vous guider, vous rappeler la vertu, vous instruire sur le chemin de Dieu. Ce mode de vie est d'actualité : il a été prescrit, transmis par les Saints Pères des siècles suivants. Se plaignant du manque flagrant d'enseignants et de conseillers éclairés par Dieu, ils recommandent au zélote de la piété de se laisser guider dans sa vie par les écrits patristiques. «Le conseil des saints, c'est l'intelligence» (Pr 9,10). Essayez de ne pas vous laisser emporter par la distraction. Si vous vous laissez emporter par elle – à cause de la faiblesse qui nous caractérise tous – ne cédez pas au découragement. L'indécision n'est pas propre à l'homme sur terre, ni à celui qui vit dans le désert le plus profond et la solitude. L'inconstance et la passion sont indéniables en chacun, même chez le plus strict ermite. Surtout pour celui qui vit au cœur du monde, au milieu de toutes les tentations, il est impossible de ne pas se laisser emporter. Ne désirez pas l'impossible, n'exigez pas de votre âme ce qu'elle ne peut donner. Guérissez vos passions par le repentir et compensez votre manque de travail par la contrition de l'esprit. Que Dieu vous bénisse !

Lettre 194. Réflexions d'avant le Nouvel An. - Se voir soi-même. - Instructions d'Abba Dorothee.

27 décembre 1847

Le temps file à toute vitesse vers 1847, et bientôt, il franchira cette limite, et l'année que nous vivons sera inscrite parmi les années passées, irrémédiablement. Parmi ses innombrables événements, certains resteront gravés sur les tablettes de l'histoire comme un souvenir pour l'humanité à long terme, d'autres resteront gravés dans les mémoires pendant un siècle, un demi-siècle, d'autres encore moins longtemps; la plupart sombreront dans l'abîme de l'oubli, s'y noieront, seront ensevelis, disparaîtront.

L'année 47 est passée si vite, et l'année 48 passera bientôt aussi; de nombreuses années s'écouleront bientôt, se dévorant les unes les autres, se remplaçant les unes les autres. Et nous volerons inaperçus à travers l'espace de la vie sur les ailes du temps, inaperçus nous volerons jusqu'aux portes de l'éternité !... J'essaie – il me semble que le temps est devenu plus pressé ! Il se presse, il se précipite !... Arrêtez ! Regardons en nous-mêmes et apprenons davantage sur la volonté de Dieu, préparons-nous à l'éternité, comme à l'éternité ! – L'inexorable n'écoute pas ! Il ne daigne pas le supplier – pas même un regard ! Il fuit !... Hommes ! Dieu vous a ordonné : «Veillez !» – Dieu vous a parlé du temps : «Les jours sont mauvais» (Ép 5,16). Avant d'entrer dans l'arène de la 48e année, je vous adresse le plus sincère et le plus sincère désir de toutes les bénédictions possibles, apportées par la foi en Christ, que Dieu

vous a inspiré à rechercher. Acquérez-les, acquérez-les par tous les actes de piété ! Et la vérité doit être à la base de toutes les actions; ainsi une pierre angulaire solide est posée aux fondations d'un édifice ! La sainte Vérité, donnée et révélée par Dieu aux hommes, est préservée dans les Saintes Écritures. L'édification des vertus, sans ce fondement, est totalement instable et indécente. Je suis ravi que vous aimiez tant Moscou, notamment pour les sanctuaires dont cette ancienne cité chrétienne est riche. Mais même dans un lieu aussi beau, il faut veiller sur son cœur, à la lumière que diffusent les Saintes Écritures et les écrits des saints pères, et en aucun cas à notre propre lumière, abîmée par la chute, contaminée par l'illusion ou par toute autre fausse lumière. Vous écrivez : «Vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon âme. Il me semble qu'une personne, si elle veut témoigner de son âme et en pénétrer les mouvements en toute bonne conscience, peut se connaître elle-même mieux que quiconque.» Je suis d'accord avec le premier point : à cause de mon état de péché et de l'aveuglement de mon esprit qui en découle, je ne me vois pas, et encore moins les autres. C'est pourquoi j'essaie d'approfondir – et d'approfondir encore – l'enseignement de la sainte Écriture, en l'acceptant au sens où les Saints Pères l'expliquent, au sens où l'accepte la sainte Église, et non au sens où le donnent les démons et leurs disciples. Or, les démons interprètent l'Écriture pour la destruction et la tromperie de ceux qui les écoutent ! Peut-être qu'à la lumière, à la vraie lumière que diffusent l'Évangile et la Sainte Église, je me verrai un peu, je verrai mes ténèbres, je verrai mon aveuglement ! «Mon cœur s'égare, et l'iniquité m'a submergé, mon âme est saisie d'effroi», dit le saint prophète Isaïe, qui s'est vu lui-même (Is 21,4). La vision de soi se révèle dans la pauvreté d'esprit, non dans l'autosatisfaction et l'arrogance. La seconde partie de vos paroles, citée plus haut, m'a effrayée ! Il y a là quelque chose de dangereux ! Je ne m'arrêterai pas à vous écrire les paroles du Vénérable Dorothee, qui me viennent à l'esprit : «L'ennemi hait la voix de l'affirmation, car il veut toujours notre perte. Voyez, pourquoi aime-t-il ceux qui se ressaisis ? Parce qu'ils aident le diable, se diffamant eux-mêmes. Je ne connais pas d'autre chute pour un moine que celle de la foi en son propre cœur. Certains disent : «Voilà comment on tombe, ou bien cela.» Mais comme je l'ai dit, je ne connais pas d'autre chute pour quelqu'un, si ce n'est celle-ci. Avez-vous vu quelqu'un tomber ? Voyez qu'il vous a suivi. Rien n'est plus grave, rien n'est plus destructeur.» Et ainsi de suite. Souhaitez-vous connaître l'article complet ? Lisez-le dans le livre d'Abba Dorothee, sous le titre «Ne pas se racheter». Que le Seigneur vous protège de tous les filets invisibles du maître du monde, et qu'Il vous sauve pour la gloire de son saint Nom.

Babayki

Lettre 195. Consolation pour la mort d'un jeune homme. – Vie terrestre – Préparation à la vie éternelle.

Je partage de tout cœur la douleur qui vous a frappé ! Que Dieu miséricordieux lui-même vous console ! Puissiez-vous être consolés par la pensée qu'un jeune homme innocent, pur comme un ange, qui n'avait pas encore eu le temps d'être souillé par les impuretés terrestres, s'est envolé vers un havre de paix, le ciel. Là, rien ni personne ne viendra ternir son bien-être ! L'éternité, fluide et paisible, immuable et intacte, s'est transformée en un jour pour les héritiers de l'éternité bénie. Là règne une joie immuable, une fête éternelle, une fête préparée de toute éternité et pour toujours par le Roi des rois – Dieu. C'est là que le jeune homme s'est précipité, appelé par le grand Fondateur de la fête, le Créateur des hommes. Qui peut résister à l'appel tout-puissant du Tout-Puissant ? Dès qu'une créature entend l'ordre de son Créateur,

elle l'exécute servilement. Avec les yeux de la foi, regardons ce cher jeune homme, cheminant à travers les airs vers le ciel ! Avec les yeux de la foi, regardons ce jeune homme pur, s'installant au ciel et oubliant tout ce qui est terrestre dans sa joie ! Accompagnons-le d'une prière fervente et de larmes ferventes ! Souvenons-nous de sa prière et de ses larmes ! La terre est une terre de pleurs; le ciel est une terre de joie. La joie céleste naît des graines semées sur terre. Ces graines sont : la prière et les larmes. Acceptez mes larmes comme participantes aux vôtres, et vous partagerez la consolation spirituelle que je vous adresse dans ces lignes. Nous sommes tous des voyageurs de passage sur terre ! Nous sommes tous confrontés à un départ d'ici-bas ! Et l'heure est inconnue où Dieu nous rappellera à notre auberge. Utilisons notre vie terrestre pour nous préparer à l'éternité; préparons-nous à une éternité bénie. Notre destinée éternelle est entre nos mains : car Dieu récompense chacun selon ses actes. Vous avez confiance dans l'amour et la dévotion que vous avez implantés dans le cœur de votre pèlerin indigne.

Lettre 196. Sur la miséricorde.

Veillez accepter mes plus sincères félicitations pour la nouvelle année et pour le jour de votre Ange qui approche. Que le Seigneur bénisse toute votre vie et révèle à votre cœur sa sainte volonté, bonne et parfaite. Réussissez, réussissez vos œuvres de miséricorde ! La vie ici-bas est comme un champ, semé de céréales et de légumes variés, planté de nombreux arbres et arbustes fruitiers variés; les gens sont comme des ouvriers; l'un est capable de cultiver la vigne, un autre les légumes, un autre de semer les céréales, un autre de cultiver la terre, un autre encore d'arracher des épines. Que chacun œuvre dans le domaine des vertus auquel il est capable, auquel il est appelé par Dieu, qui révèle sa vocation à la création rationnelle avec les capacités spirituelles, avec les moyens qu'il a accordés à cette création. Magnifique est le domaine, le champ de la miséricorde matérielle; celui qui œuvre à la fois travaille et jouit. «Celui qui a pitié des pauvres», nous enseigne l'Écriture avec réconfort, «donne à Dieu en retour, et il sera payé selon ce qu'il a donné» (Prov. 19:17). Prospérez dans votre champ : semez l'aumône, récoltez la consolation, purifiez votre blé de l'ivraie, préparez un sacrifice pur, afin que le Roi des rois, le regardant de son œil scrutateur et omniscient, reconnaisse tout comme digne du grenier céleste. «Forgez de l'argent pur», enseigne le sage de Dieu, «et tout sera purifié; exterminatez le méchant de devant le Roi, et son trône sera établi avec justice» (Pro 25,4-5). Le trône du Dieu Roi est l'âme humaine; et les méchants, dont il est ici ordonné de tuer – pensées et sentiments vaniteux, complaisance, hostilité et vol, tentant de priver l'homme de la récompense céleste par la flatterie, rêvant d'une récompense terrestre et humaine. Eux, ces ennemis invisibles, ces calomniateurs de notre salut, sont démasqués devant le Tsar – par la loi révélée de Dieu, l'Évangile – et un véritable serviteur du Tsar peut tuer les méchants, éclairé et encouragé par le visage radieux du Roi céleste. Je n'hésiterai pas à vous évoquer aujourd'hui un agréable souvenir de feu K. T. Son souvenir est resté gravé dans mon cœur. Et souvent, avec ce souvenir, je réfléchissais tristement au sort de son âme. Lors de mon voyage actuel, je rencontre au monastère de Borodino une vieille femme aveugle, atteinte d'un rhume sévère, qui y vit avec ses deux filles. L'abbesse, me présentant à elles, me dit en privé : «Elles vivent aux frais de K. T., qui leur a versé une pension annuelle.» Vous ne pouvez imaginer le réconfort que ces paroles ont inondé mon âme ! J'ai l'espoir que K. partage le sort des justes au ciel ! Je connais certaines de ses bonnes actions; je l'ignorais; l'avoir appris m'a semblé un bien précieux ! Le saint prophète Daniel a dit un jour au roi babylonien Nebucadnetsar, menacé d'un

châtiment divin : «Ô roi, que mon conseil te soit agréable ! Expier tes péchés par l'aumône, et tes iniquités par la libéralité des pauvres; Dieu ne tardera pas à te pardonner tes péchés.» (Dan. 4:24) Je crois que feu K. a racheté son âme ! Je crois que Dieu est miséricordieux envers elle.

Lettre 197. Instructions sur la lecture. - Une vertu inexpérimentée n'est pas une vertu.

2 janvier 1848,

Veillez accepter mes plus sincères félicitations pour les fêtes de fin d'année et la nouvelle année. Que le Seigneur vous accorde de passer cette année et les années suivantes à plaire à Dieu, à penser à l'éternité et à accomplir des actes pour l'éternité. Les ombres de la terre s'estompent déjà ! Il est temps de cesser de les poursuivre, comme un garçon poursuit un papillon aux ailes d'or, courant à travers une prairie fleurie ! Il est temps de réfléchir, de réfléchir profondément à l'essentiel, à l'éternel ! Et celui qui se préoccupe véritablement de l'éternité s'exerce constamment à la lecture du Nouveau Testament et des écrits des Saints Pères, qui nous enseignent à bien comprendre l'Évangile du Christ. Ayant ainsi connu la volonté de Dieu, bonne et parfaite, il corrige sa façon de penser, ses mouvements spirituels en fonction d'elle, et guérit ses erreurs et ses passions par la repentance. Un chrétien vivant au milieu du monde ne devrait pas lire les Saints Pères qui ont écrit pour les moines. Quel est l'intérêt de lire ces vertus qui ne peuvent être accomplies par les actes eux-mêmes ? Il ne peut y avoir aucun avantage, mais il peut y avoir un danger, consistant en ce que l'on se laisse aller à la rêverie d'un état spirituel qui ne nous convient pas du tout. Cette rêverie peut tantôt flatter l'imagination de hautes vertus, tantôt engendrer le découragement et le désespoir face à l'impossibilité de les accomplir; elle nous détourne constamment des bonnes actions qui nous sont directement bénéfiques, rendant ainsi notre vie vide et stérile. Un chrétien dont le destin est de passer et de finir sa vie au milieu du monde devrait lire les Saints Pères qui ont écrit pour tous les chrétiens. Tels sont les auteurs dont les œuvres ont été écrites en russe, ou traduites dans cette langue : saint Jean Chrysostome, saint Dimitri de Rostov, saint Tikhon de Voronej, Nicéphore d'Astrakhan, Georges le Reclus. Un vaste champ de lecture ! Un champ spirituel abondant, où les brebis rationnelles du Christ peuvent être nourries à satiété et à satiété ! Je me réjouis et partage votre joie, constatant, d'après votre dernière lettre, que la santé de votre fils s'améliore. Le Seigneur frappe et punit celui qu'il aime, qu'il accueille, puis le délivre de la douleur. Il est impossible de s'approcher de Dieu sans tentation. La vertu inexpérimentée, disaient les Saints Pères, n'est pas une vertu ! Si vous voyez quelqu'un, loué par les orthodoxes, comme vertueux, qui vit sans tentations et réussit dans les affaires du monde, sachez que sa vertu, son orthodoxie, ne sont pas acceptées par Dieu. Dieu voit en lui une impureté qui lui est odieuse ! Il méprise l'impureté humaine et la guérit par divers moyens; il se détourne de quiconque y voit une impureté démoniaque. Aimant vous et votre fils, vous rapprochant de Lui, il vous a permis de souffrir. Vous en serez convaincu par le fait qu'après la douleur, tant pour Lui que pour vous, «le chemin de Dieu est devenu plus clair, plus proche». Je le constate moi-même : auparavant, je vous parlais beaucoup plus superficiellement, plus facilement; mais maintenant, quelque chose me pousse à parler plus profondément, à vous offrir une nourriture spirituelle plus forte, qui vous donnerait plus de force et de dynamisme. Et vous, voyant la miséricorde de Dieu envers vous, efforcez-vous de l'accepter et de la préserver comme il se doit.

Quiconque vous implore de recevoir la bénédiction de Dieu est indigne, etc.
Babayki

Lettre 198. À l'occasion du décès de la vieille femme. – Instructions pour parler de religion

Je vous félicite, ainsi que toute votre famille qui aime Dieu, pour les fêtes de fin d'année qui approchent. Je vous souhaite de véritables bénédictions, la recherche que le Seigneur a inspirée dans vos cœurs. «Heureux ceux que tu as choisis et accueillis, ô Seigneur !»

Gloire à Dieu, qui a accordé une fin heureuse à votre vieille femme ! Qu'il vous accorde à tous une sortie sûre de cette vie pleine de malheurs, qu'il nous accueille dans les demeures éternelles lumineuses et joyeuses préparées pour ses véritables serviteurs. Et d'ici là, nous devons endurer divers malheurs, de causes diverses, et surtout du péché qui nous habite, des dommages que la chute nous a causés. Comparés à ces derniers, les autres malheurs sont insignifiants.

Dans votre lettre, vous avez écrit des calomnies contre moi. Vous êtes bons, Pétersbourgeois. Vous essayez déjà d'atteindre même un habitant d'un désert sans nom par des calomnies ! Vous écrivez : «Je suis très heureux qu'on m'ait ordonné de ne parler à personne de religion, etc.» Faux ! Voici ce qui vous a été écrit, mot pour mot. «Ne vous laissez pas emporter par les "conseils", mais refusez-les humblement. Et si vous y êtes contraint, dites-le avec légèreté, en laissant Dieu faire, etc.» Parler de religion et donner des conseils, il y a une grande différence : comprenez-le ! Et je ne vous ai pas interdit la seconde option, je vous ai seulement dit de le faire avec crainte de Dieu, avec une extrême prudence et modération. Ne pas imposer de fardeau à votre prochain n'est pas une catastrophe; en imposer trop, et votre prochain peut facilement être irrémédiablement endommagé, le rendant incapable de quoi que ce soit pour le restant de ses jours. Je vous le dis avec des larmes de cœur, après avoir vu et éprouvé de nombreuses expériences amères ! Et Dieu vous garde de vous conseiller, en ces temps difficiles, de cacher à votre prochain ce petit, mais immense trésor du monde entier : la connaissance de Dieu, que vous avez reçue non sans efforts et souffrances, par la grâce particulière de Dieu. De nos jours, les connaissances sont très hétérogènes; seule la vérité a survécu. Le proverbe russe est magnifique : «Sous-salé à table, mais trop salé au dos.» Alors, ne sois pas fâchée, mon âme, si, dans ma dernière lettre, tu as reçu plusieurs coups de bâton – le mot. C'était pour avoir trop salé !

Je vous embrasse tous, je vous serre dans mes bras, je vous serre contre mon cœur. Le Christ est avec vous !
Que Dieu vous bénisse !

Lettre 199. Sur la sainte Trinité. – Sur les douleurs.

La sainte Église, dans ses hymnes emplies de grâce et inspirées par Dieu, appelle le Saint Esprit le Consolateur, appelle le Fils de Dieu le Consolateur; le Consolateur est aussi le Père, qui engendre le Fils et, incompréhensiblement, émet le Saint Esprit. Le Consolateur est l'Esprit; le Consolateur est le Fils; le Consolateur est le Père. Si les rayons sont lumière et feu, alors le soleil, d'où ils jaillissent, est lumière et feu.

Sainte Trinité, – Dieu, – gloire à toi ! Gloire à toi, ô Dieu, qui nous as donné l'existence, qui nous a donné le salut, qui nous a donné, assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, la connaissance de la vérité et la consolation découlant du souffle de Ton Saint Esprit sur nous, coopérant avec Ta Sainte

Vérité, qui est Ta Parole. Ceux qui ont connu et accepté la Sainte Vérité sont passés sous l'influence et la direction du Saint Esprit, et font partie du Seigneur, son lot. À la tête des autres connaissances et impressions, non dirigées par la Vérité, se trouve Satan. Et ses anges suivront Satan; ils sont son lot; leur lot est avec lui. Qu'ils mangent de la terre tous les jours de leur vie et qu'ils marchent sur leurs poitrines. Tel est le décret qui leur est imposé par le Juge de tous, Dieu. Leur part est un esprit charnel; leur vêtement est la décrépitude d'Adam. La Sainte Vérité, la Parole de Dieu, dit : «C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu» (Actes 14:22). Les douleurs sont particulièrement le lot de notre époque, à laquelle n'ont pas été accordés l'exploit du martyr ou celui du monachisme. Notre lot, chrétiens des derniers temps, est le lot des douleurs, apparemment insignifiantes, insignifiantes. Dieu a une balance ! Devant Lui, sur sa balance, chaque chagrin est insignifiant, chaque douleur est sans importance, aussi grande soit-elle : car l'ombre de sa puissance et de sa grâce peut transformer la plus grande douleur en un immense plaisir. Ainsi, même une petite douleur a toute la valeur devant Lui, tout autant qu'une grande douleur. Tout dépend de sa grâce, et Il accepte gracieusement chaque douleur de l'homme, acceptée avec gratitude, humilité et louange.

Ce qui vous est arrivé fait de la maladie un sacrifice involontaire par gratitude, et que Dieu l'accepte comme un encensoir rempli du plus parfumé des encens spirituels. L'encens est gratitude.

Lettre 200. Sur le deuil des morts. – Dieu punit avec miséricorde.

Il plaît aux destins inconnus qu'en ce début d'année 1848, je vous écrive moins un mot de salut qu'un mot de consolation. Dieu vous appelle à sa connaissance et, par cette connaissance, à la félicité éternelle ! Maintenant, il vous appelle plus clairement, plus fort, plus résolument. Au début, l'appel de Dieu s'est révélé mystérieusement dans l'attirance incompréhensible de votre âme pour les serviteurs de Dieu, pour l'écoute de la Parole de Dieu. Et le serviteur de la Parole vous a adressé une parole étrangère à la flatterie, étrangère à la complaisance ! – Or, cet appel a été marqué par le départ soudain de la terre d'un membre de votre famille : votre fils est passé du temps à l'éternité, est devenu le précurseur des autres membres de la famille. L'éternité s'est emparée de tous les hommes; – elle attend chacun en son vaste sein !

Je ne vous dis pas «Ne pleurez pas» ! Non ! Je ne dis pas cela ! Laissez libre cours à vos larmes, versez-les abondamment, jusqu'à ce que votre cœur les boive à satiété, et que la foi sainte, la soumission humble à la Providence, le courageux renoncement à soi-même ne s'éteignent pas. Les pleurs, fondus dans l'espérance en Dieu, sont utiles : ils consolent l'âme, adoucissent le cœur, l'ouvrent à toutes les impressions saintes et spirituelles. La tristesse, sans espérance, est étrangère aux bons fruits – elle a un fruit néfaste et meurtrier ! De là naissent le découragement, le désespoir, la mort physique et la mort spirituelle ! Non ! Vous ne tomberez pas dans cette tristesse : vous êtes invisiblement tenu par la puissante main droite de Dieu ! Elle vous a conduits aux jours de lamentations, afin qu'en ces jours-là, vous vous immergiez plus profondément en vous-mêmes, vous vous laviez par les saintes ablutions – des larmes, afin que de nombreux soupirs naissent en votre poitrine, que vous vous précipitiez vers le ciel, que vous fassiez le chemin du ciel pour votre âme. Le châtiment de Dieu vous est tombé dessus, un châtiment mêlé de miséricorde, le châtiment dont Dieu punit ceux qu'il veut rapprocher de lui, et non celui dont il punit et écrase ses ennemis. Le châtiment mêlé de miséricorde vous est tombé dessus ! Voyez comme, du milieu des ténèbres, de la douleur qui vous est adressée, la miséricorde de Dieu brille avec éclat, bienfaisante ! La mort est un

tribut inévitable pour les mortels : chacun doit le payer; à qui de votre famille Dieu l'a-t-il envoyée ? Au jeune homme le plus doux et le plus irréprochable ! Pour lui, la mort est une migration vers la vraie félicité ! Le jeune ange est maintenant au ciel : là, dans sa demeure bénie, il attirera vos regards, et ces regards, purifiés par les larmes, commenceront à regarder avec espoir, à regarder avec joie, à contempler souvent le ciel pur et saint. J'implore la bénédiction et la consolation de Dieu.

Lettre 201. «Le Signe du Christ.» - Consolation dans la douleur.

Jamais mon âme n'a été aussi pleine de compassion pour vous qu'en ce moment... Je vous regarde avec pitié, vous, le voyageur qui a fait naufrage dans la mer de la vie, jeté par une vague impétueuse sur le rivage... Sur ce rivage se trouve un paisible monastère de moines – un havre de paix contre les tempêtes de la mer de la vie... Je m'approche de vous... Je vois : ce voyageur, balayé par une vague froide – ma vieille connaissance ! – et ma première pensée, mon premier sentiment : abriter, réchauffer un étranger, consoler un ami et, si j'ai un moyen de secours entre les mains, le lui remettre entre les mains, le mettre à ses pieds !... De tels sentiments ont germé dans mon âme à la lecture de votre lettre !... Ne me reprochez pas de ne pas avoir mis un titre profane dans le titre de mes lignes, en le remplaçant par le «signe du Christ». Que l'étendard du Christ flotte sur ma parole... Et vous vous teniez sous cet étendard ! Le chef des croisés dit : «Mon joug est doux et mon fardeau léger» (Matthieu 11:30). Vous étiez appelés depuis longtemps sous cet étendard ! Maintenant, vous avez été projetés sous son ombre par la force, par une vague furieuse. Dieu regardait cette vague !

Bénie soit votre action : vous n'avez dévié ni à droite ni à gauche; à l'heure de votre douleur, vous vous êtes précipités dans son temple, dans le saint monastère. Et Dieu vous a accueillis... L'homme n'est pas sur terre pour jouer ! Pas pour jouer... Il est important que Dieu ait créé l'homme à son image et à sa ressemblance ! Il est important que le Fils de Dieu ait racheté l'homme déchu par son propre sang !... Nous devons donner un prix à ces bienfaits de Dieu ! Nous devons donner un prix au Sang très saint du Dieu-Homme !... Non ! Ils ne sont pas dignement valorisés par ceux qui accordent une attention superficielle et passagère à la foi, et épuisent toute leur attention à jouer avec ce qui est vain, temporaire et périssable. Et ceux qui ont consacré leur vie entière à Dieu n'ont rien fait, n'ont rien apporté de digne en comparaison des bénédictions divines ! Un seul est digne de se tenir devant Dieu : l'esprit empli de contrition et d'humilité. C'est là, la seule dignité humaine, reconnue par Dieu lui-même comme digne. Et notre esprit peut se retrouver dans une telle disposition lorsqu'il se détourne de tout jeu. Je ne vous conseille pas de quitter ce cercle extérieur où la Providence divine vous a placés. Vos liens sont sacrés. Ils portent un sceau sacré, imposé par la bénédiction de Dieu, appelé par le sacrement de l'Eglise et les prières qui l'accompagnent. Que votre solitude soit votre âme, insensible au monde; que votre sainte demeure soit votre âme, qu'elle soit la demeure de toutes les vertus évangéliques. Que le jeu soit remplacé par l'essentiel, et les ombres par la vérité. Il n'y a pas d'autre moyen d'approcher Dieu que par les épines de la douleur. Celui qui est admis à Dieu a accès au trésor de toutes les bénédictions, temporelles et éternelles. Dieu permet que la douleur s'abatte sur ceux qu'il veut rapprocher de lui. La vague qui vous précipite au pays de la croix vous est envoyée par Dieu, qui vous aime et vous choisit, comme la tempête et la baleine furent envoyées sur le prophète Jonas. Si le Seigneur miséricordieux me ramène au monastère côtier de Saint-Serge, j'espère vous y revoir, vous y voir, vous fortifier et vous consoler par la

consolation et la force du Seigneur. Il y a longtemps, votre âme a choisi mon âme comme havre de sincérité, et même maintenant, elle ne quitte pas ce havre, à moitié brisée par les vagues, repoussée au loin par les tempêtes incessantes et incessantes... Et que s'accomplisse en nous la parole du Dieu incarné, qui a dit : «Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux» (Mt 18, 20).

Lettre 202. Il n'y a pas de péchés impardonnables. - Sur le repentir. - Sur le désespoir. - Péchés mortels. - Péchés immortels. - Passions. - Péchés en paroles et en pensées. - Confession.

1847

La sainte Église orthodoxe reconnaît qu'il n'est aucun péché humain que le Sang du Seigneur Dieu notre Sauveur Jésus Christ ne puisse laver. Peu importe le nombre de fois qu'un péché humain se répète, le Sang de l'Homme-Dieu peut le laver. Les péchés du monde entier ne signifient rien devant le Sang très saint du Seigneur incarné, versé pour nous. «Il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui; par ses meurtrissures nous sommes guéris» (Is 53,5). Seul celui qui rejette la guérison et le salut accordés à lui et à tous les hommes demeure non guéri. La miséricorde divine a été déversée sur nous avec une telle abondance que le péché le plus grave, mille fois répété par l'homme, peut être effacé par sa repentance. La repentance, c'est la foi, la repentance, c'est la reconnaissance de la rédemption et du Rédempteur ! La repentance, c'est l'assimilation des mérites du Rédempteur par la foi en lui ! La repentance, c'est l'abnégation ! La repentance, c'est la reconnaissance de la chute et de la destruction qui ont frappé l'humanité tout entière ! La repentance, c'est le renoncement à toute vertu humaine ! La repentance place tout son espoir dans le Rédempteur ! Seuls les mérites du Rédempteur ont toute leur valeur, une valeur incommensurable ! Sans prix, sans le moindre prix, de la vertu humaine ! Ils empruntent leur valeur à la foi en le Rédempteur, alors qu'ils – expression de cette foi – sont l'accomplissement de la volonté du Rédempteur ! La repentance compense la déficience des vertus humaines, s'approprie à l'homme les vertus du Rédempteur ! Dieu nous a donné la repentance pour nous aider dans notre faiblesse. Ah, combien notre faiblesse est multiple et grande ! D'autres détestent leur péché, mais sont si habitués au péché, si impuissants à le combattre, qu'ils ne cessent de retomber dans ce péché odieux et vil, emportés par la violence de l'habitude dominante. Le refuge du malheureux esclave du péché est la repentance. Peu importe le nombre de fois où il est soumis à des désastres moraux, il peut y accéder et y réparer le bateau brisé de son âme. L'histoire de l'Église a conservé la conversation suivante entre un moine souffrant du péché et l'un des plus grands saints de Dieu, abondant en dons spirituels, et qui lui a valu le nom de Grand : Un frère demanda au moine Sisoès le Grand : «Père ! Que dois-je faire ? Je suis tombé.» L'ancien répondit : «Relève-toi.» Le frère lui dit : «Je me suis relevé, et je suis retombé.» L'ancien répondit : «Relève-toi.» Le frère demanda : «Combien de temps encore vais-je me relever et retomber ?» Sisoès le Grand répondit : «Jusqu'à ce que tu sois enlevé de cette vie.» – Vous trouverez cette histoire dans le livre «Récits mémorables sur l'ascétisme des saints et bienheureux pères»; elle est également incluse dans le Chetyi-Minei, dans la vie du vénérable Sisoès le Grand, le 6 juillet. Il faut supposer que le saint de Dieu a donné une telle réponse à un homme qui avait une fâcheuse habitude de pécher, une habitude apparemment insurmontable. Certains sont tombés dans ce malheur. Le mot «tomber» indique que le péché du frère était grave,

mortel. Cependant, nous devons savoir que Dieu a accordé la repentance uniquement pour soulager notre faiblesse, et non pour nous permettre de pécher. Ce don de Dieu ne doit pas être utilisé à mauvais escient; il doit être manié avec beaucoup de respect, de sagesse et de prudence. «Quiconque, dans l'espoir de se repentir, récidive», disait saint Isaac de Syrie, «se comporte avec tromperie envers Dieu, et il subira une mort inattendue» (Parole 90). Il faut se garder avec toute la diligence de tomber dans tous les péchés, grands et petits, comme s'il s'agissait d'une manifestation d'inimitié envers Dieu.

Le péché le plus grave est le désespoir. Ce péché avilit le Sang très saint de notre Seigneur Jésus-Christ, nie sa toute-puissance, renie le salut qu'il a accordé, et démontre que l'arrogance et l'orgueil régnaient auparavant dans l'âme, que la foi et l'humilité lui étaient étrangères. Plus que tout autre péché, il faut se garder du désespoir, comme d'un poison mortel, comme d'une bête féroce. Je le répète : le désespoir est le pire des péchés. Le désespoir mature s'exprime généralement par le suicide ou des actes similaires. Le suicide est le péché le plus grave ! Celui qui l'a commis s'est privé de repentance et de tout espoir de salut. La Sainte Église ne célèbre aucune commémoration pour lui, ne lui rend pas hommage par un service funèbre et le prive d'inhumation dans un cimetière chrétien. Après le suicide, viennent en gravité les péchés mortels, tels que le meurtre, l'adultère, l'hérésie et d'autres semblables. Ces péchés, bien que moins pernicioseux que le suicide et le désespoir qui y conduit, bien que leur auteur ait la possibilité de se repentir et d'obtenir le salut, sont qualifiés de mortels. Celui qui y demeure est considéré comme mort dans son âme; celui qui y demeure n'est pas autorisé, selon les règles de la Sainte Église, à participer aux Saints Mystères du Christ ni aux offices divins. Si la mort l'atteint sans repentir pour ces péchés, sa destruction éternelle est certaine. Le repentir d'une personne qui demeure en état de péché mortel ne peut être reconnu comme véritable que lorsqu'elle abandonne son péché mortel. Ce n'est qu'alors qu'elle peut s'unir au Christ par la communion aux Saints Mystères ! C'est pourquoi, après le péché principal – le désespoir et le suicide – il faut se garder particulièrement des péchés mortels, avec la ferme intention de ne pas y tomber. Si, par malheur, on tombe dans un péché mortel, il faut l'abandonner immédiatement, se guérir par le repentir et se protéger par tous les moyens afin de ne pas y retomber. Si, par une malheureuse coïncidence, on retombe dans le péché mortel, il ne faut pas céder au désespoir; il faut recourir à nouveau au remède divin de l'âme, le repentir, qui conserve toute sa puissance et son efficacité jusqu'à la fin de notre vie. Il existe des péchés qui ne sont pas mortels : certains sont plus graves, d'autres plus légers. Il faut d'abord se sevrer des péchés graves, puis des péchés légers. Par exemple, le péché immortel est la gourmandise; le péché immortel est aussi la gourmandise. La gourmandise est plus grossière et entraîne des conséquences plus néfastes que les gourmandises; il est donc nécessaire de se sevrer d'abord de la suralimentation, puis de la volupté. Cependant, même les péchés immortels, tels que la gourmandise, la délicatesse, le luxe, les bavardages, le ridicule et autres, ayant pris racine et s'étant emparés d'une personne, peuvent se rapprocher de très près des péchés mortels. Un péché qui s'est emparé d'une personne est appelé passion. La passion est sujette à un tourment éternel, disent les Pères (Saint Nil Sorsky. Parole 1). Il ne faut donc en aucun cas négliger les péchés immortels; il faut surtout veiller à ce qu'un péché ne s'aggrave pas et qu'une passion pour lui ne devienne pas une habitude. Pour se purifier de ces péchés et pour une meilleure observation de soi, la Sainte Église a prescrit à chaque chrétien orthodoxe de recourir au saint sacrement de la confession au moins quatre fois par an (et dans les cas extrêmes, certainement une fois). La sainte confession

apporte deux bienfaits : elle apporte le pardon divin des péchés commis et elle protège contre une nouvelle rechute. «L'âme, dit saint Jean Climaque, qui a l'habitude de confesser ses péchés, est retenue d'y retomber par le souvenir de la confession, comme par un frein. Mais les péchés non confessés se répètent facilement, comme commis dans les ténèbres» (Échelle. Parole 4). Il y a des péchés commis par la parole. Ils ne doivent pas être considérés comme insignifiants ! D'une parole humoristique à une parole criminelle, le chemin est le plus court ! «Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné» (Mt 12, 37), a dit le Sauveur. La langue a commis de grands crimes : elle a renié Dieu, blasphémé, fait de faux serments, calomnié son prochain. Le reniement du Christ et le blasphème sont considérés comme parmi les péchés mortels les plus graves.

Il y a des péchés commis par la pensée, par les sentiments du cœur, par les mouvements du corps. Aucun n'est mineur, tous sont inimitié contre Dieu ! Mais lorsque la pensée et le cœur se complaisent dans le péché et aiment le réaliser, pour ainsi dire, en rêve, paré, décoré et prolongé, un tel péché secret de l'âme est proche d'un péché commis par l'action elle-même. Il faut éviter avec la plus grande diligence tous les péchés en général. Pour les péchés dans lesquels on tombe par faiblesse, par ses actes, ses paroles, ses pensées et ses sentiments, il faut se repentir quotidiennement devant Dieu – ce qui est préférable après avoir accompli la règle, en se couchant. De plus, il doit purifier sa conscience quatre fois par an par le saint sacrement de la confession. S'il lui arrive de commettre un péché mortel, il ne doit pas hésiter à le confesser à son père spirituel. Que le Seigneur vous préserve de la grande calamité spirituelle – le péché mortel –, qu'il vous donne la force de vous abstenir d'autres péchés, grands et petits. Amen.

Monastère N.-Babaevsky

Lettre 203. Sur l'impossibilité de sauver les infidèles et les hérétiques.

Un spectacle digne de larmes amères : des chrétiens qui ignorent ce qu'est le christianisme ! Et ce spectacle s'impose désormais presque constamment à nos yeux; ils sont rarement consolés par le contraire, comme par une vision réconfortante ! Rarement, parmi la foule nombreuse qui se dit chrétienne, s'arrêtent-ils à un chrétien, de nom comme d'acte.

La question que vous avez posée est maintenant posée d'affilée. «Pourquoi les païens, les musulmans et les soi-disant hérétiques ne peuvent-ils pas être sauvés ?», écrivez-vous ? Il y a parmi eux de très bonnes personnes. Les détruire serait contraire à la miséricorde divine ! ... Oui ! C'est même contraire au bon sens ! – Et les hérétiques sont les mêmes chrétiens. «Se considérer comme sauvé, et les membres d'autres religions comme perdus, est une folie et un orgueil extrême !» Je vais essayer de vous répondre en quelques mots, afin que la verbosité ne nuise en rien à la clarté de la présentation. – Chrétiens ! Vous parlez du salut, mais vous ignorez ce qu'est le salut, pourquoi les gens en ont besoin et, finalement, ne connaissant pas le Christ, le seul moyen de notre salut ! – Voici le véritable enseignement sur ce sujet, l'enseignement de la Sainte Église universelle : le salut consiste dans le retour à la communion avec Dieu. Cette communion a été perdue par l'humanité entière par la chute des ancêtres. L'humanité entière est une classe d'êtres perdus. La destruction est le lot de tous, des vertueux comme des méchants. Nous sommes conçus dans l'anarchie, nous naissons dans le péché. «Je descendrai vers mon fils en enfer, en me lamentant.» (Genèse 37:35), dit le saint patriarche Jacob à propos de lui-même et de son saint fils Joseph, chaste et beau ! Non seulement les pécheurs, mais aussi les justes de l'Ancien Testament descendirent aux

enfers à la fin de leur séjour terrestre. Telle est la puissance des bonnes actions humaines. Tel est le prix des vertus de notre nature déchue ! Afin de restaurer la communion de l'homme avec Dieu, autrement dit, pour le salut, la rédemption était nécessaire. La rédemption du genre humain fut accomplie non par un ange, ni par un archange, ni par aucun autre être supérieur, limité et créé, mais par le Dieu infini lui-même. Les châtiments – le lot du genre humain – sont remplacés par son châtiment; le manque de mérite humain est remplacé par son infinie dignité. Toutes les faibles bonnes actions humaines descendues aux enfers sont remplacées par une seule et puissante bonne action : la foi en notre Seigneur Jésus-Christ. Les Juifs demandèrent au Seigneur : «Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu ?» Le Seigneur leur répondit : «L'œuvre de Dieu, c'est que «Vous croyez en celui qu'il a envoyé» (Jean 6:28-29). Une seule bonne œuvre est nécessaire pour le salut : la foi; mais la foi est une œuvre. Par la foi, par la foi seule, nous pouvons entrer en communion avec Dieu par les sacrements qui lui sont accordés. C'est donc en vain, et à tort, que vous pensez et affirmez que les hommes de bien parmi les païens et les musulmans seront sauvés, c'est-à-dire qu'ils entreront en communion avec Dieu ! C'est en vain que vous considérez la pensée contraire comme une nouveauté, comme une erreur rampante ! Non ! Tel est l'enseignement constant de la véritable Église, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. L'Église a toujours reconnu qu'il n'existe qu'un seul moyen de salut : le Rédempteur ! Elle a reconnu que les plus grandes vertus de la nature déchue descendent en enfer. Si les justes de la véritable Église, les lampes d'où brillait le Saint Esprit, les prophètes et les faiseurs de miracles, qui croyaient au Rédempteur à venir, qui par leur mort anticipaient sa venue, sont descendus en enfer, alors comment voulez-vous que les païens et les musulmans, parce qu'ils semblent bienveillants ? Pour vous qui n'avez pas connu et cru au Rédempteur, recevoir le salut, qui est accordé par un seul, un seul, je vous le répète, signifie la foi au Rédempteur ? Chrétiens ! Connaissiez le Christ ! Comprenez que vous ne le connaissez pas, que vous l'avez renié, reconnaissant le salut possible sans lui pour quelques bonnes œuvres ! Quiconque reconnaît la possibilité du salut sans la foi en Christ le nie et, peut-être sans le savoir, tombe dans le grave péché de blasphème.

«Nous pensons donc», dit le saint apôtre Paul, «que l'homme doit être justifié par la foi, sans les œuvres de la loi» (Rom 3,28). «Or, la justice de Dieu s'exerce par la foi chrétienne en tous ceux qui croient, car il n'y a point de distinction. Car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu, et ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus Christ» (Rom 3,22-24). Vous objecterez : le saint apôtre Jacques exige certes de bonnes œuvres; il enseigne que «la foi sans les œuvres est morte» (Jac 2,20). Considérez ce qu'exige le saint apôtre Jacques. Vous verrez qu'il exige, comme tous les auteurs divinement inspirés des Saintes Écritures, les œuvres de la foi, et non les bonnes œuvres de notre nature déchue ! Il exige une foi vivante, confirmée par les œuvres de l'homme nouveau, et non les bonnes œuvres de la nature déchue, qui sont contraires à la foi. Il cite l'acte du patriarche Abraham, acte d'où est née la foi du juste : cet acte consista à sacrifier son fils unique à Dieu. Sacrifier son fils n'est pas du tout une bonne action selon la nature humaine : c'est une bonne action, en tant qu'accomplissement du commandement de Dieu, en tant qu'acte de foi. Examinez attentivement le Nouveau Testament et, en général, l'ensemble des Saintes Écritures : vous constaterez qu'il exige l'accomplissement des commandements de Dieu, que cet accomplissement est appelé «œuvres», que de cet accomplissement la foi en Dieu devient vivante, active; sans eux, elle est morte, comme privée de tout mouvement. Et, au contraire, vous constaterez

que les bonnes actions de la nature déchue, issues des sentiments, du sang, des impulsions et des tendres sensations du cœur, sont interdites, rejetées ! Et ce sont précisément ces bonnes actions que vous aimez chez les païens et les musulmans ! Pour eux, même en rejetant le Christ, vous voulez leur donner le salut. Votre jugement du bon sens est étrange ! De quoi, de quel droit le trouvez-vous, le reconnaissez-vous en vous-même ? Si vous êtes chrétien, vous devez avoir une conception chrétienne de ce sujet, et non une autre, obstinée ou saisie Dieu sait où ! L'Évangile nous enseigne que par la chute nous avons acquis une fausse raison, que la raison de notre nature déchue, quelle que soit sa dignité naturelle, aussi raffinée soit-elle par les connaissances du monde, conserve la dignité que lui a conférée la chute, demeure une fausse raison. Il est nécessaire de la rejeter, de s'abandonner à la direction de la foi : sous cette direction, en temps voulu, après d'importants actes de piété, Dieu accorde à son fidèle serviteur la compréhension de la Vérité, ou compréhension spirituelle. Cette compréhension peut et doit être reconnue comme saine : c'est la foi éclairée, si excellemment décrite par le saint apôtre Paul au chapitre 11 de son Épître aux Hébreux. Le fondement de la raison spirituelle est Dieu. Sur ce roc solide elle repose, et donc ne vacille pas, ne tombe pas. Nous, chrétiens, reconnaissons la saine intelligence que vous qualifiez de si malade, si obscurcie et perdue, que sa guérison ne peut se faire qu'en retranchant toute la connaissance qui la compose, avec l'épée de la foi, et en la rejetant. Si nous le reconnaissons comme sain d'esprit, sur une base inconnue, fragile, incertaine, en constante évolution, alors, en tant que personne saine d'esprit, il rejettera certainement le Christ. L'expérience l'a prouvé. – Que vous dit votre esprit sain ? Qu'il est contraire à votre esprit sain de reconnaître la destruction des bonnes personnes qui ne croient pas au Christ ! – De plus ! une telle destruction des vertueux est contraire à la miséricorde d'un Être tout-bon que Dieu. – Vous avez sûrement eu une révélation d'en haut à ce sujet, sur ce qui est et ce qui n'est pas contraire à la miséricorde de Dieu ? – Non ! mais l'esprit sain le démontre. – Ah ! Votre esprit sain ! Mais, avec votre esprit sain, d'où vous vient l'idée qu'il vous est possible de comprendre, avec votre esprit humain limité, ce qui est ou n'est pas contraire à la miséricorde de Dieu ? Permettez-moi d'exprimer votre pensée : l'Évangile, autrement dit l'enseignement du Christ, autrement dit la Sainte Écriture, autrement dit la Sainte Église universelle, nous a révélé tout ce que l'homme peut savoir sur la miséricorde de Dieu, dépassant toute raison, toute compréhension humaine, inaccessibles à ces derniers. Vaine est l'hésitation de l'esprit humain lorsqu'il cherche à définir le Dieu infini !

Lorsqu'il cherche à expliquer l'inexplicable, à le subordonner à ses propres considérations... qui ? Dieu ! Une telle entreprise est satanique !... Celui qui se dit chrétien et ignore l'enseignement du Christ ! Si vous n'avez pas appris de cet enseignement béni et céleste l'incompréhensibilité de Dieu, allez à l'école, écoutez : qu'apprennent les enfants ! Les professeurs de mathématiques et de théorie de l'infini leur expliquent que, en tant que quantité indéfinie, elle n'est pas soumise aux lois auxquelles sont soumises les quantités définies – les nombres –, que ses résultats peuvent être totalement opposés à ceux des nombres. Mais vous voulez définir les lois de l'action de la miséricorde divine, vous dites : ceci est en accord avec elle, ceci est contraire ! – Cela est en accord ou en désaccord avec votre bon sens, avec vos concepts et vos sensations ! – Cela signifie-t-il que Dieu est obligé de comprendre et de ressentir comme vous comprenez et ressentez ? Et c'est ce que vous exigez de Dieu ! Quelle entreprise insensée et orgueilleuse ! – n'accusez pas le jugement de l'Église de manque de bon sens et d'humilité : c'est là votre défaut ! Elle, la Sainte Église, ne suit inébranlablement que l'enseignement de Dieu sur les actions de Dieu révélées

par Dieu lui-même ! Ses véritables enfants la suivent avec obéissance, éclairés par la foi, piétinant la raison vantarde qui s'élève contre Dieu ! Nous croyons que nous ne pouvons connaître Dieu que ce qu'il a daigné nous révéler ! S'il existait un autre chemin vers la connaissance de Dieu, un chemin que nous aurions pu tracer par nos propres efforts, – la révélation ne nous aurait pas été accordée. Elle nous a été donnée parce que nous en avons besoin. – Mais notre propre introspection et les errances de notre esprit humain sont vaines et mensongères. Vous dites : «Les hérétiques sont comme les chrétiens.» D'où tirez-vous cela ? Quelqu'un, se disant chrétien et ignorant tout du Christ, pourrait-il, dans son extrême ignorance, se reconnaître comme chrétien au même titre que les hérétiques, sans distinguer la sainte foi chrétienne de l'enfant d'un serment – une hérésie blasphématoire ! Les vrais chrétiens raisonnent différemment à ce sujet ! De nombreux saints ont reçu la couronne du martyr, préférant les tortures les plus sévères et les plus longues, la prison, l'exil, plutôt que d'accepter de partager avec les hérétiques leur enseignement blasphématoire. L'Église œcuménique a toujours reconnu l'hérésie comme un péché mortel, a toujours reconnu qu'une personne infectée par la terrible maladie de l'hérésie est morte dans son âme, étrangère à la grâce et au salut, en communion avec le diable et sa destruction. L'hérésie est un péché de l'esprit. L'hérésie est davantage un péché diabolique qu'un péché humain; elle est la fille du diable, son invention, l'impiété, proche de l'idolâtrie. Les Pères appellent généralement l'idolâtrie «impiété», et l'hérésie «impiété». Par l'idolâtrie, le diable s'approprie l'honneur divin des aveugles, et par l'hérésie, il les rend complices de son péché principal : le blasphème. Quiconque lit attentivement les Actes des Conciles sera facilement convaincu que le caractère des hérétiques est totalement satanique. Il constatera leur terrible hypocrisie, leur orgueil incommensurable, leur comportement fondé sur des mensonges constants, leur avidité envers diverses passions viles, et constatera que, dès qu'ils en ont l'occasion, ils commettent les crimes et les atrocités les plus atroces. Leur haine irréconciliable envers les enfants de la véritable Église et leur soif de sang sont particulièrement remarquables ! L'hérésie est associée à l'endurcissement du cœur, à un terrible obscurcissement et à des dommages de l'esprit; elle persiste obstinément dans l'âme infectée; il est difficile de guérir de cette maladie ! Toute hérésie comporte un blasphème contre le Saint Esprit : elle blasphème soit contre le dogme du Saint Esprit, soit contre son action, mais elle blasphème assurément contre lui. L'essence de toute hérésie est le blasphème : Saint Flavien, patriarche de Constantinople, qui a scellé de son sang la confession de la vraie foi, a prononcé la décision du concile local de Constantinople concernant l'hérésiarque Eutychius en ces termes : «Eutychius, jusqu'alors prêtre, archimandrite, a été pleinement convaincu, tant par ses actions passées que par ses explications actuelles, des erreurs de Valentin et d'Apollinaire, dans son enquête obstinée sur leur blasphème, d'autant plus qu'il n'a même pas tenu compte de nos conseils et instructions d'accepter la saine doctrine. C'est pourquoi, pleurant et soupirant sur sa destruction finale, nous déclarons au nom de notre Seigneur Jésus-Christ qu'il est tombé dans le blasphème, qu'il est privé de tout rang sacerdotal, de notre communion et de la direction de son monastère, faisant savoir à quiconque désormais s'entretiendra avec lui ou le visitera qu'il sera lui-même sujet à l'excommunication.» Cette définition illustre l'opinion générale de l'Église œcuménique sur les hérétiques; Cette définition est reconnue par toute l'Église et confirmée par le concile œcuménique de Chalcédoine. L'hérésie d'Eutychès résidait dans le fait qu'il n'avait pas confessé en Christ, après l'Incarnation, deux natures, comme le confesse l'Église; il avait admis une seule nature divine. «Vous direz seulement !» La réponse d'un certain homme, revêtu du pouvoir de

ce monde, à saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, au sujet de l'hérésie arienne est amusante par son manque de connaissance véritable et amèrement pitoyable par sa nature et ses conséquences. Cet homme conseille au patriarche de maintenir la paix, de ne pas déclencher de querelle, si contraire à l'esprit du christianisme, à cause de certains mots; il écrit qu'il ne trouve rien de répréhensible dans l'enseignement d'Arius; une certaine différence dans les tournures de phrase ! Ces tournures de phrase, note l'historien Fleury, «où il n'y a rien de répréhensible», nient la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ; rien de plus ! Elles renversent donc toute la foi chrétienne ! Remarquable : toutes les hérésies anciennes, sous des formes diverses et variées, poursuivaient un seul but : rejeter la divinité du Verbe et déformer le dogme de l'incarnation. Les plus récentes s'acharnent à rejeter l'action du Saint Esprit : avec un blasphème terrible, elles rejettent la Divine Liturgie, tous les sacrements, tout, là où l'Église universelle a toujours reconnu l'action du Saint Esprit. Elles appellent cela des institutions humaines – plus osé : superstition, erreur ! Bien sûr, dans l'hérésie, on ne voit ni vol ni brigandage ! C'est peut-être la seule raison pour laquelle vous ne la considérez pas comme un péché ? Ici, le Fils de Dieu est rejeté, ici le Saint Esprit est rejeté et blasphémé – rien de plus ! Celui qui a accepté et défend un enseignement blasphématoire, qui profère des blasphèmes, qui ne vole pas, qui ne commet pas de vols, et qui accomplit même les bonnes œuvres d'une nature déchue – est un homme merveilleux ! Comment Dieu peut-il lui refuser le salut ? La raison de votre dernier désarroi, comme de tous les autres, réside dans une profonde ignorance du christianisme ! Ne pensez pas qu'une telle ignorance soit un défaut insignifiant ! Non ! Ses conséquences peuvent être désastreuses, surtout aujourd'hui, alors que d'innombrables petits livres aux titres chrétiens et aux enseignements sataniques circulent dans la société. Ignorant le véritable enseignement chrétien, vous pouvez simplement accepter une pensée fautive et blasphématoire comme vraie, l'assimiler à vous-même et, avec elle, assimiler la perdition éternelle. Le blasphémateur ne sera pas sauvé ! Et ces désarrois que vous décrivez dans votre lettre sont déjà de terribles calomnies contre votre salut. Leur essence est le renoncement au Christ ! – Ne jouez pas avec votre salut, ne jouez pas ! Sinon, vous pleurerez éternellement. – Engagez-vous dans la lecture du Nouveau Testament et des saints pères de l'Église orthodoxe (pas Thérèse, ni François ni autres fous occidentaux, que leur Église hérétique fait passer pour des saints). Étudiez auprès des saints pères de l'Église orthodoxe comment comprendre correctement l'Écriture, quel genre de vie, quelles pensées et quels sentiments conviennent au chrétien. À partir de l'Écriture et d'une foi vivante, étudiez le Christ et le christianisme. Avant l'heure terrible où vous devrez comparaître devant Dieu pour être jugés, acquérez les justifications que Dieu donne gratuitement à tous – par le christianisme.

Lettre 204. Consolation pour la mort d'un fils.

4 février 1848

Quelle nouvelle inattendue le courrier m'a apportée aujourd'hui ! Constantin Fiodorovitch, dans la fleur de l'âge, celui qui avait tant promis à sa patrie, à ses parents et à sa famille, une valeur inestimable pour tous ceux qui l'ont connu, a soudainement quitté l'arène de la vie terrestre – et ses cendres sont déjà recouvertes de terre ! – et repose dans le désert de Saint-Serge ! Là, il reposera longtemps ! La trompette de la résurrection universelle des hommes le réveillera et le ranimera ! Et son âme ! Puisse-t-elle trouver la paix dans les demeures bénies, calmes et lumineuses du ciel ! Puissent sa propre piété et celle de ses parents lui y ouvrir la voie ! Puissent les prières de la Sainte Église, celles

de son père, celles de sa mère, celles de son épouse orpheline et l'orphelinat de ses enfants, presque infirmes et incompréhensibles, lui ouvrir la voie ! Une douleur intense et inhabituelle vous a frappé, mais elle est à la mesure de la force de votre âme ! Revêtez l'armure complète de la foi vivante, qui insuffle en votre cœur fermeté, courage, humilité et soumission aux décrets de Dieu. Transmettez la force de l'âme à Daria Mikhaïlovna, fragile physiquement, mais non défaillante dans sa confiance en Dieu : c'est une mère !... Vous devez remplacer celui qui est décédé dans sa famille, et reprendre les devoirs d'un père soucieux de l'éducation de ses enfants. Une croix inattendue et lourde est tombée sur vos épaules ! Mais il est envoyé par Dieu... Il est venu inaperçu, il s'est approché, – soudain, de tout son poids, il s'est posé sur vos épaules, – et bénies soient ces épaules qui ont été jugées dignes de sentir sur elles la croix du Seigneur ! Bénie soit l'âme qui, avec magnanimité, accepte et porte la croix du Seigneur. La croix est signe de l'élection de Dieu, le sceau du Christ. De ce sceau, le Christ scelle les siens ! Ce signe est représenté sur les anges bien-aimés du Dieu Tout-Puissant ! Si vous voyez quelqu'un, dit le vénérable Marc l'Ascète, mener une vie sans chagrin et dans une prospérité constante, sachez qu'«un jugement impitoyable l'attend après la mort». Tous les saints ont reconnu comme une vérité immuable que celui qui mène une vie sans chagrin est oublié de Dieu. Ne cherchez pas, dit l'un d'eux, la perfection chrétienne dans les vertus humaines : elle n'est pas là; elle est mystérieusement préservée dans la croix du Christ ! Quelles que soient les vertus accomplies par les saints, ils les considéraient comme incomplètes et insuffisantes si elles n'étaient pas couronnées de la croix du Christ, scellées et attestées par le sceau du Christ. Seuls ceux qui auront sur eux les écritures scellées du sceau du Christ passeront le chemin gardé par les chérubins.

La miséricorde de Dieu envers vous s'est manifestée tout au long de votre vie, tant en vous bénissant du bonheur familial qu'en bénissant votre service au tsar et à la patrie. La même miséricorde divine se manifeste également dans la croix qui vous a été envoyée. Le châtiment de Dieu n'est pas un châtiment humain ! La colère de Dieu n'est pas une colère humaine ! Le Seigneur punit, il aime ! Il vous appelle à sa connaissance la plus intime. Une brève rencontre avec les grands de la terre apporte des honneurs temporaires et des richesses imaginaires; une telle connaissance de Dieu apporte des bénédictions éternelles, la vision de sa gloire, la participation à cette gloire. Je vous ai toujours regardé avec les yeux de mon cœur – un sentiment profond, difficile à comprendre, dont l'existence est même imperceptible à ceux qui mènent une vie dissipée. Je pense : Dieu m'a envoyé ce sentiment pour que je puisse apporter au moins une petite contribution, par laquelle je pourrais, au moment du besoin, vous apporter une faible récompense pour votre amour abondant. Je vous regarde d'ici, du désert lointain : je vois la même chose ! La distance n'empêche pas de regarder et de voir avec le cœur. J'ai constamment ressenti en vous, dans votre âme, une sorte de tâche morale qui n'avait pas de solution complète. Elle restait à résoudre ! La volonté de Dieu pour vous est désormais plus claire : il Lui plaît que votre âme produise des fruits spirituels pour le grenier éternel, correspondant aux moyens et aux forces implantés en elle. C'est pour cela qu'il vous a conduit à cet exploit. Il Lui plaît que vous vous rapprochiez de Lui, que vous appreniez à mieux Le connaître. Constantin Fiodorovitch a presque le même âge que moi, un peu plus jeune. Un quart de siècle s'est écoulé depuis notre rencontre; il portait alors l'uniforme de page, et moi celui de cadet. La première pensée qui m'a traversé l'esprit en apprenant sa mort, et qui m'a directement touché, a été : «Et il est allé au monastère.» Vous êtes un juge impartial : n'est-ce pas la même chose d'aller au monastère quelques années

plus tôt ou quelques années plus tard ? Un moine est le même mort, avec une parole vivante ! Sa parole vient d'un autre monde ! De celui où se trouve l'âme du défunt. Moi, mort vivant, j'ai trouvé un nouveau compagnon au monastère de Saint-Serge : votre fils, un mort qui a fermé les lèvres pour toujours. Que Dieu me permette de vous adresser, pour lui et pour moi-même, une parole venue de ce monde, une parole de consolation, une parole de salut !

J'éclate en sanglots, ma main tremblante ne tient plus la plume : le Christ est avec vous ! Qu'il vous fortifie, vous et toute votre famille !

De toute mon âme dévouée à vous, A. I.

Lettre 205. Réponse à celui qui doute de l'existence de l'enfer. – Sur la prétendue raison. – Description d'une de ses mystérieuses visions.

Doutez-vous de l'existence de l'enfer et des tourments éternels ? – Répétez l'objection à la mode aujourd'hui : «Cela ne convient pas à la miséricorde d'un être aussi bon que Dieu.» Ah ! mon ami ! Un être aussi faible et limité que l'homme peut-il juger par lui-même de Dieu, un Être infini, supérieur à toute compréhension et à tout jugement, tirer des conclusions positives sur Dieu en se regardant lui-même ? Abandonnez vos propres jugements et croyez de tout votre cœur tout ce que l'Évangile nous enseigne. Le Sauveur lui-même a dit : «Et ceux-ci iront aux tourments éternels» (Mt 25,46); ailleurs, il a dit : «En enfer, il leva les yeux» (Lc 16,23). Le Sauveur a dit qu'il y a l'enfer, qu'il y a des tourments éternels; – à quoi bon votre objection ! Si vous cédez à cette objection, cela signifie que vous doutez de la véracité des paroles du Sauveur, vous les rejetez. Quiconque rejette ne serait-ce qu'un seul dogme de l'enseignement du Christ renie le Christ. Réfléchissez bien : votre doute n'est pas un péché si léger. Mais si vous l'adoptez et le mettez en pratique, vous tomberez dans le péché mortel. Une parole de foi peut sauver, et une parole d'incrédulité peut détruire l'âme. Le brigand, à l'heure de sa mort, déjà sur la croix, confessa le Christ et s'ouvrit les portes du paradis; les pharisiens, ayant rejeté la Vérité, blasphémèrent le saint Esprit et périrent. «Par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné» (Mt 12,37), annonça le Sauveur. Si vous permettez à votre esprit de s'opposer à l'enseignement du Christ, il en trouvera des milliers et des milliers : il est inépuisable – lorsque nous le laissons se contaminer par l'hostilité envers le Christ. Peu à peu, il rejettera tous les dogmes chrétiens ! Ce n'est pas nouveau : c'est le fruit d'un jugement égoïste et débridé. Combien d'athées et de blasphémateurs sont apparus dans le monde à cause de cela ! Extérieurement, aux yeux des inexpérimentés, ils semblaient être des esprits brillants, ayant brisé leurs chaînes, acquis la liberté, découvert la vérité et l'ayant montrée aux autres. Mais les conséquences ont montré que leur vérité imaginaire est l'erreur la plus terrible, la plus pernicieuse. Les fausses pensées sont lavées par des flots de sang – et la pensée n'est pas purifiée par cette ablution ! Il est terrible de souiller une pensée par un mensonge : le sang humain ne peut laver ces taches tenaces. Pour une telle ablution, l'humanité avait besoin du sang de l'Homme-Dieu. Elle a reçu ce sang, s'y est lavée, et a été purifiée ! Portée par la main de la foi, elle a accédé à la lumière de la vraie connaissance de Dieu et de la connaissance de soi – elle est sortie de là, de l'abîme profond et ténébreux de la raison charnelle, faussement nommée. Cette raison rappelle l'homme à l'abîme – et l'homme répond à cet appel meurtrier ! Qu'y a-t-il de si merveilleux ? L'homme a préservé son caractère : au paradis, empli du parfum et des délices du Divin, il n'a pas cessé de prêter attention aux paroles flatteuses du diable.

Mon ami ! Tu es chrétien, membre de l'Église orthodoxe orientale; reste fidèle au corps spirituel dont tu fais partie, maintiens ton union avec la sainte

Église à laquelle tu appartiens, préserve ta dignité spirituelle comme un trésor inestimable. À cause de ta faiblesse, ne te laisse pas aller à des jugements sur les dogmes : c'est un abîme profond, une mer dangereuse; plus d'un nageur inexpérimenté et sûr de lui s'y est noyé. Seuls ceux dont le gouvernail est l'esprit dans la main droite de l'Esprit peuvent nager en toute sécurité et se laisser porter par les vagues merveilleuses de la théologie, avec l'espoir d'un abondant gain spirituel. Selon le conseil du saint apôtre Paul, rejette toute pensée qui s'élève contre l'esprit du Christ. N'entre pas en dispute, ni ne raisonne avec des doutes et des objections générés par ce qu'on appelle faussement l'esprit; avec l'épée de la foi, coupe la tête de ces serpents dès qu'ils les exhibent ! C'est une chose simple, une chose sûre ! Une affaire digne de celui qui s'est uni une fois pour toutes au Christ. Avant l'union, il y a discussion; après la conclusion, c'est déjà un crime. Que rien, rien, ne vienne violer, n'ébranler votre fidélité ! Ah ! il est plus supportable de ne pas avoir contracté d'union que de l'avoir trahie. Inclinez humblement votre cou sous le bon joug; menez une vie pieuse; allez plus souvent à l'église; lisez le Nouveau Testament et les écrits des saints pères; faites du bien à votre prochain : en temps voulu, l'enseignement divin du Christ, d'où respirent sainteté et vérité, sera assimilé par votre âme. Alors, aucun doute ne s'en approchera. L'enseignement du Christ est surnaturel comme divin : il est accessible à l'esprit humain par la seule foi. C'est une entreprise insensée que d'expliquer le surnaturel par un raisonnement humain, qui est évidemment incapable de sortir du cercle général, ordinaire et naturel. La conséquence d'une entreprise insensée est : incongruité, objections innombrables, rejet de l'anormal, même si cet anormal était divin. La plupart des gens se contredisent dans leurs actions ! Ils prennent soin de leurs yeux pour qu'ils ne se bouchent pas, mais ils négligent complètement leur esprit – cet œil de l'âme – qu'ils encombrant de toutes sortes de bêtises. Le Seigneur a ordonné de protéger l'esprit, car il est le guide de l'homme. Si l'esprit s'écarte du droit chemin, toute la vie d'une personne devient illusion. Pour que l'esprit s'égare du droit chemin, il suffit d'une seule pensée fausse : «Quand ton œil est simple», dit le Sauveur, «tout ton corps sera lumière; mais s'il est mauvais, ton corps est ténèbres.» «Veillez donc, lorsque la lumière qui est en vous est ténèbres» (Luc 11,34-35). Nous n'observons absolument pas ce commandement sacré; nous ne veillons pas à ce que notre lumière, c'est-à-dire notre esprit, ne devienne ténèbres, nous y jetons toutes sortes de choses; elle devient assurément ténèbres et obscurcit tout notre comportement, toute notre vie. Pourquoi des pensées hostiles à Dieu naîtraient-elles dans votre âme ? Des pensées d'incrédulité et de vanité destructrices ? Vous avez sûrement lu beaucoup de livres étrangers vides, entendu beaucoup de jugements infondés sur la religion, dont notre époque est si riche, mais si pauvre en véritable connaissance religieuse. «Rien ne pousse autant au blasphème que la lecture de livres hérétiques», disait Isaac le Syrien. Abandonnez cette lecture désordonnée qui emplit l'esprit de Des concepts confus et déformés, le privant de fermeté, d'indépendance, de vision juste, le conduisant à un état d'hésitation sceptique. Engagez-vous dans une étude approfondie des Saints Pères. Appartenez-vous à cette Église ? Il est de votre devoir de la connaître comme il se doit. Voyez avec quelle fermeté les hétérodoxes d'Occident connaissent leur religion ! Certes, pour eux, la connaissance détaillée de leur foi est moins laborieuse. Le papiste – qui ne croyait qu'au pape comme en Dieu – a tout fait : c'est un papiste parfait ! Il peut être aussi fou qu'il le veut ! Le protestant ne fait que douter de toute la tradition, protester contre l'enseignement du Christ tout en se revendiquant chrétien – a tout fait : c'est un protestant accompli. Ayant atteint une telle perfection, le Romain comme le protestant écrivent des ouvrages en plusieurs

volumes; leurs créations sont chargées sur des bateaux à vapeur, et ils partent en Russie à la recherche de lecteurs. Ne lisez pas ce que ces gens ont écrit sans comprendre ce qu'ils écrivent. Vous en savez si peu, selon la mode actuelle, sur la religion chrétienne, que vous ne pouvez Il est très facile d'adopter une fausse pensée et de la détruire. L'enfer existe, et il y a des tourments éternels; faites-en abstraction par une vie pieuse !

Je considère ma réponse comme terminée. Et ce que je dirai ensuite, c'est un hommage rendu à l'amitié. Non ! Pas un hommage; il faut l'appeler autrement. Ce sont des paroles en l'air, auxquelles mènent pourtant la sincérité et l'amitié. J'ai souvent eu l'occasion d'entendre ce doute, exprimé par vous et appuyé par l'argument même que vous avez avancé, selon lequel l'existence de l'enfer et des tourments éternels est incompatible avec la miséricorde divine. Un jour, après une telle conversation, lorsque le visiteur qui m'avait parlé m'a quitté, je me suis involontairement, sans m'en rendre compte, sombré dans une profonde réflexion. Mon cœur était triste. Pourtant, aucune pensée particulière ne m'occupait. Telle était l'impression que m'avait laissée ce visiteur. Et comment ne pas être triste en entendant un chrétien oser contredire directement le Christ, admettre que les paroles du Dieu-Vérité-Soi étaient un mensonge, une fiction, une superstition ? Comment ne pas être triste en constatant que la miséricorde divine était rejetée – que seule la juste confession des dogmes de la foi chrétienne, donnée par Dieu lui-même, est capable d'accepter et de préserver – et que de vains raisonnements humains sur la miséricorde divine étaient invoqués comme prétexte à un tel rejet ! Soudain, une pensée m'est venue, me proposant un voyage autour du monde. Cette pensée était si lumineuse, produisait en moi une sensation si agréable que je n'y ai pas pensé du tout. J'ai accepté avec confiance. Guidé par elle, je me suis envolé comme en ballon. Je vois tous les pays, rien ne m'arrête sur mon chemin, je fonce au-delà des montagnes couvertes de nuages, je suis transporté rapidement par-dessus les rivières, les lacs, les mers. En un temps record, j'ai scruté l'univers entier – et cela, assis tranquillement dans mon fauteuil. Qu'ai-je vu durant mon voyage ? La souffrance de l'humanité. Oui ! J'ai vu des tourments, tant physiques que moraux; je n'ai rencontré personne qui n'ait souffert. J'ai vu la souffrance dans les palais et sur le trône; Je l'ai vu au milieu d'une abondance irisée. Là où le corps était sain et rassasié, là le cœur était dégoûtant, douloureux – incapable de supporter la maladie féroce, il poussait des gémissements incessants. J'ai vu des prisonniers enterrés à vie dans des cachots étouffants et sombres; j'ai vu ceux qui creusent dans les abîmes de la terre, là où la lumière du soleil n'atteint pas, où, au bruit des chaînes et à coups de marteaux et de haches, on extrait de l'or – un moyen de jouissance pour certains à travers la misère constante de ceux qui l'exploitent. J'ai vu dans les États les plus instruits des familles entières mourir de faim; j'ai vu l'humanité déformée par les erreurs ! J'ai vu l'humanité dégradée à l'image du bétail muet et des bêtes sauvages ! Là, les gens sont capturés comme des animaux; là, ils sont échangés comme des marchandises sans âme, comme du bétail – et sur ce marché, l'homme est une marchandise de peu de valeur : son prix est inférieur à celui du bétail domestique. Là, l'homme vit presque comme un animal muet; et là, il vit comme une bête féroce, trouvant plaisir à verser le sang, dévorant avec une joie folle et frénétique les siens. Ah ! mieux vaudrait ne pas exister que d'exister si furieusement, si terriblement. Telle est l'image de la vie humaine ordinaire sur terre. Il faut aussi se souvenir des catastrophes auxquelles l'humanité est soumise en certains lieux et à certains moments : tremblements de terre, épidémies, conflits civils, l'épée des conquérants, qui verse si abondamment le sang lorsqu'elle est entre les mains de Batu ou de Tamerlan. Et

maintenant – depuis plusieurs milliers d'années maintenant – une génération sur terre a été remplacée par une autre, remplacée uniquement pour la souffrance. Cependant, Dieu, le Créateur et Maître de toutes choses, le Tout-Puissant et le Très-Bon, regarde tout cela. Ce mal terrible, dont souffre l'humanité sur terre, n'empêche pas Dieu de demeurer tout-bon. Peu importe combien de nombres nous ajoutons à l'infini, peu importe combien nous en retranchons, il ne changera pas, il demeure infini ! Mais si nous regardons la terre, sur laquelle tant de générations ont souffert tour à tour, sur laquelle tant de personnes ont péri par une mort plus ou moins cruelle, l'idée de l'enfer et des tourments éternels cesse d'être étrange ! L'espèce humaine est une classe d'êtres déchus. La terre est l'antichambre de l'enfer, avec les premières exécutions des criminels. Le Sauveur en a fait l'antichambre du paradis.

Lettre 206. Concernant les événements politiques en Europe en 1848.

Je vous adresse mes salutations par écrit – en réponse à votre lettre amicale et à vos salutations chrétiennes – avant de vous adresser mes salutations personnelles, que, je l'espère, le Seigneur m'accordera bientôt. Je suis profondément réconforté par le fait que vous ayez passé la Semaine Sainte, selon votre habitude, au monastère Saint-Serge – un refuge terrestre temporaire que Dieu a daigné m'accorder, ainsi qu'à mes frères partageant les mêmes idées – ma famille spirituelle. Que l'ineffable bonté du Seigneur nous accorde, dans les siècles à venir, une demeure éternelle, où vous puissiez également trouver refuge, non pour une visite urgente, mais pour un séjour permanent. J'ai reçu votre lettre en décembre : j'étais alors très faible. L'effet d'un médicament puissant et bienfaisant me gardait la plupart du temps au lit, et ma tête était si engourdie que je devenais incapable de toute activité mentale. C'est pourquoi, devant vous comme devant beaucoup d'autres, j'ai commis un seul et même crime : le silence. En entendant parler des événements qui changent la face de la terre, je n'ai ressenti ni surprise ni intérêt, contrairement à ce que l'on ressent lorsqu'on entend parler de quelque chose de nouveau. C'était comme si j'avais entendu parler de la mort d'un homme qui avait souffert et dépéri il y a longtemps d'une maladie incurable, emporté vivant par cette maladie avant d'être emporté par la mort. C'est ainsi que l'Europe éduquée, ou le monde dit éclairé, m'a toujours semblé. Mon absence de surprise m'a semblé étrange. Alors que je réfléchissais à ma froideur, je me suis soudain souvenu des paroles du Sauveur : «Quand vous entendrez parler de guerres, et d'annonces de guerres, ne craignez point; car cela doit arriver, mais ce ne sera pas à la fin. Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume; il y aura des tremblements de terre en divers lieux, des famines et des séditions : ce ne sera que le commencement des douleurs.» (Mc 13,7-8) Ce qui est particulièrement remarquable ici – et j'ai toujours insisté sur ce mot de l'Évangile – c'est que le dernier signe des douleurs initiales qui doivent précéder la douleur finale, l'Antéchrist, est que l'Écriture présente des rébellions. Le rationalisme et ses décrets ne peuvent s'arrêter dans leur mouvement, car il trouve son fondement dans l'esprit humain en constante évolution. Il faut s'attendre à un développement toujours plus important de la maladie. Elle a commencé à ébranler la paix des nations dès la fin du siècle dernier; plus elle progresse, plus son action devient étendue et destructrice. De l'action mondiale finale de cette maladie doit surgir un homme sans loi, un génie des génies, tout comme de la Révolution française est née sa préfiguration : un génie colossal, Napoléon. – Qu'est-ce qui m'a plus frappé que les circonstances présentes ? J'ai été frappé par les causes de ces circonstances : la recherche générale du matériel, comme s'il était éternel, l'oubli de l'éternel, comme s'il n'existait pas, la

moquerie et l'abus du christianisme, une persécution subtile et féroce contre l'Église, la persécution de sa vie, du Saint Esprit – le remplacement de l'Esprit et de ses préceptes par une fausse raison et des préceptes émanant du maître du monde. La tromperie, la rumeur mondiale, comme dans un pandémonium, la construction omniprésente de chemins de fer – un travail semblable à un pandémonium. Il convient de noter que Dieu, comme le dit l'Écriture, a confondu les langues et divisé les peuples en nations dans ce but, afin de priver les hommes de la possibilité de mener à bien toutes leurs entreprises pécheresses par les efforts communs de toute l'humanité unie : les locomotives rendent cette possibilité aux hommes. Puis, au cours de ce pandémonium, Dieu est descendu, dit l'Écriture, pour observer les affaires humaines, et a mis fin à cette entreprise insensée en confondant les langues; L'heure est proche où Dieu descendra à nouveau pour examiner les affaires des hommes et y mettre fin, non par la confusion des langues, mais en remplaçant le monde, mûr et usé par l'iniquité, par un monde nouveau et irréprochable.

Au cours de mes pérégrinations, j'ai eu l'occasion d'observer en détail la terre d'Israël – l'Église. Que puis-je en dire ? Il faut rappeler les paroles du prophète concernant la terre : «Tombée par l'épée, rassemblée de nombreuses nations sur la terre d'Israël. Elle devint une véritable désolation» (Éz 38,8). C'est ce que dit le prophète inspiré, lorsqu'il vit, dans un passé lointain et pour la dernière fois, le sort de l'Église et du puissant royaume qui s'élevait au nord.

Par l'incompréhensible miséricorde de Dieu, nous avons reçu gratuitement la plus grande bénédiction de Dieu : «la connaissance du Christ, la foi orthodoxe en Christ». L'homme, et en particulier l'âme humaine, est inaccessible au rationalisme impie et à ses conséquences tant qu'il est protégé par la sainte foi. Nous devons veiller et prier selon le commandement du Seigneur afin d'éviter les malheurs visibles et invisibles.

Lettre 207. De la pureté du cœur.

Quand, sur un sentier traversant une vaste plaine, se dresse un arbre ramifié projetant une ombre luxuriante, avec quelle joie les voyageurs s'y précipitent ! L'inspiration et la conversation amicale sous la fraîcheur de son ombre épaisse et large leur sont délectables. Tel abri, telle consolation la sainte croix du Christ offre à ceux qui cheminent sur le chemin de la vie terrestre. L'arbre trois fois béni sur lequel le fruit de la vie a fleuri : le Dieu incarné, vie et dispensateur de vie. À l'ombre de la Croix, je converse agréablement avec vous. Écoutez l'histoire sacrée suivante : «Un frère vint trouver le grand et saint Pimène et se plaignit de voir un mélange de péché dans ses bonnes actions. L'ancien lui raconta la parabole suivante : deux cultivateurs vivaient au même endroit. L'un d'eux sema un peu de grain, bien qu'impur, et l'autre, s'étant laissé aller à la paresse, ne sema rien. À la moisson, le premier ramassa beaucoup de grain, bien qu'impur; le second ne ramassa rien. Lequel des deux cultivateurs aura de la nourriture ? Le frère répondit : celui qui a semé et ramassé un peu de grain, bien qu'impur. L'ancien répondit : semons aussi un peu, bien qu'impur, pour ne pas mourir de faim. Dieu t'a accordé un regard fidèle dans ton cœur, lorsque, l'observant, tu y as vu un mélange de spirituel et de mental. L'histoire ci-dessus peut déjà te consoler suffisamment : tu comprends pourquoi elle est donnée. Pour plus de consolation, tu entendras aussi ce qui suit : seul Dieu peut accorder la sainte pureté de cœur à celui qui croit en Lui et recourt à Lui dans la repentance. Il ne exige de nous, qui commençons à peine notre chemin vers Lui, cette pureté suprême, étrangère à toute souillure. La pureté est précédée par la vision et la conscience de notre propre impureté. Et c'est déjà un don de Dieu, pour lequel nous prions à genoux : «Seigneur, accorde-moi de voir mes

péchés !» Mais celui qui voit son impureté doit la pleurer et demander la guérison au Médecin tout-puissant et tout-bon.

Le saint Esprit est le véritable maître des chrétiens. Ses organes étaient les prophètes, les apôtres et les autres saints de Dieu : il a parlé par leur intermédiaire. Qu'il soit votre guide et qu'il vous «conduise dans toute la vérité» (Jn 16,13). Vous trouverez cette direction bénie en puisant votre instruction dans les seules saintes Écritures et les écrits des saints pères de l'Église d'Orient, la seule véritable.

Lettre 208. Sur le repentir.

«Mon âme s'est égarée au loin !» (Ps 119,6) Que le Seigneur miséricordieux, qui donne tout à ses serviteurs en son temps, m'accorde, à moi, errant, l'abri de la repentance. Qu'il m'accorde ce précieux don ! Et je partagerai les trésors que la repentance apporte avec mes amis dans le Seigneur. Le don de la repentance est le gage de la félicité éternelle. Blanchi par la repentance, puis-je entrer au paradis, où ceux dont les vêtements ne sont pas blanchis par la repentance ne seront pas admis. Puis-je y voir ceux qui m'aiment dans le Seigneur, puis-je tomber avec eux aux pieds du Seigneur, qui ne nous a pas caché le village de la repentance, dans lequel se cache la perle précieuse du salut. Mais le marchand qui veut acheter ce village doit vendre tous ses biens pour acheter le village de la repentance. Puissé-je être ce marchand ! Puissé-je être le possesseur de ce don spirituel pour mon salut et celui de mes voisins ! Mon âme soupire, a soif d'un silence profond et ininterrompu, hors duquel il est impossible de trouver une repentance abondante et complète. Je m'abandonne au Que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi et en nous tous.

Lettre 209. Sur la crainte de Dieu.

Mon cœur, orphelin sur terre, a entendu un écho dans ton âme, s'efforçant de connaître Dieu comme Dieu et de l'adorer comme Dieu. Même s'il s'est humilié pour nous, prenant la forme d'un esclave par amour ineffable pour nous, nous n'avons pas le droit de nous oublier devant lui. Nous devons nous approcher de lui comme des esclaves du Seigneur, comme des créatures du Créateur, «travaillant à notre salut avec crainte et tremblement» (Ph 2,12), selon le testament de l'apôtre. Sa grandeur incommensurable inspire naturellement une crainte respectueuse à tous ceux qui l'approchent, à tous, même à ceux qui lui sont les plus proches. Le saint prophète David a dit : «Dieu est redoutable pour tous ceux qui l'entourent» (Ps 88,8), aux glorieux séraphins et aux chérubins de feu qui, incapables de supporter la vue de la gloire qui surpasse les puissances des créatures, se couvrent le visage d'ailes de feu et, dans une frénésie éternelle et incessante, s'écrient : «Saint, saint, saint est l'Éternel des armées !...» (Is 6,3).

Comment donc un pécheur sombre pourrait-il apparaître devant la face de son grand Dieu ? S'il n'est pas recouvert de la tête aux pieds du vêtement de la repentance. Sans ce vêtement, il est plus naturel et plus juste pour lui, frappé de la tête aux pieds par l'ulcère puant du péché, d'être dans les ténèbres, dans le feu de l'enfer, que devant le Dieu très saint. L'enfer !... voici un lieu digne des pécheurs.

Honorons-nous de l'enfer, afin que Dieu nous honore du ciel.

Lettre 210. Le repentir et la prière guérissent la tristesse.

L'ennui m'arrive pour deux raisons : après avoir commis un acte, une parole ou une pensée pécheurs, et lorsque je ne me repents pas pendant

longtemps, même si j'étais occupé à des activités utiles. L'âme ressent alors un manque, une privation : ce sentiment de manque engendre la tristesse. Cette tristesse est guérie par le repentir et la prière. «Dieu ne méprise pas un cœur brisé et contrit. Je me suis souvenu de Dieu et j'ai été dans la joie.» (Ps 50,19; 76,4).

Examinez-vous. Dans les causes de tristesse mentionnées ci-dessus, ne trouverez-vous pas la raison de votre tristesse ? Utilisez le remède : la prière, mêlée au repentir.

Lettre 211. De la seule chose nécessaire.

«Ne me cache pas tes commandements, car je suis un étranger sur la terre !» (Ps 119,19) – Saint David, roi d'un vaste royaume et possesseur de grandes richesses, pria Dieu en larmes. En effet, c'est «la seule chose nécessaire», comme l'a dit le Seigneur. – «Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas enlevée» (Luc 10,42). Et toutes les autres bénédictions lui seront retirées – à la mort et après la mort.

Lettre 212. Sur la vision de ses péchés.

Je vous offre une histoire sacrée de la plus haute antiquité : «Trois moines, zélés pour une vie vertueuse, se proposèrent les occupations pieuses suivantes : le premier était de réconcilier ceux qui s'étaient disputés. La parole de l'Évangile le guida à cette occupation : «Heureux les artisans de paix» (Mt 5,9). Le deuxième décida de consacrer toute sa vie au service des malades; il fut attiré par cette occupation par les paroles du Seigneur : «J'étais malade et vous m'avez visité» (Mt 25,36). Le troisième se retira dans le silence du désert. Celui qui réconciliait ceux qui étaient en guerre n'eut que très peu de succès. Fatigué, il se rendit auprès du frère qui s'était consacré au service des malades; mais il le trouva également affaibli, incapable de poursuivre son service. Alors tous deux acceptèrent de voir l'ermite. Arrivés à lui, ils lui firent part de leur chagrin et le supplièrent de leur dire ce qu'il avait gagné en lui. Silence. L'ermite, après un court silence, prit de l'eau, la versa dans une coupe et leur dit : «Regardez dans l'eau.» Ils regardèrent, mais ne virent rien, car l'eau était trouble. Peu après, l'ermite leur dit de nouveau : «L'eau s'est tassée; regardez maintenant.» En regardant dans l'eau, ils y virent leurs visages, comme dans un miroir. Il leur dit : «L'homme vivant au milieu ne voit pas ses péchés, troublé par les distractions du monde; mais lorsqu'il parvient au silence, surtout au désert, il commence alors à discerner le péché qui l'habite.» Il faut d'abord discerner son péché, puis le laver par la repentance et acquérir la pureté du cœur, sans laquelle il est impossible d'accomplir une seule vertu avec pureté, intégrité et conscience. Voir ses péchés n'est pas aussi facile qu'il n'y paraît à première vue. Pour acquérir cette vision, il faut beaucoup d'informations préliminaires. Une connaissance approfondie de la loi de Dieu est nécessaire, sans laquelle il est impossible de savoir avec certitude quels actes, paroles, pensées et sentiments relèvent de la vérité, et lesquels relèvent du péché. Le péché prend souvent la forme de la vérité ! Il est nécessaire de connaître en détail les qualités de l'homme afin de savoir quels sont les ulcères de l'esprit, du cœur et du corps. Il est nécessaire de savoir ce qu'est la chute de l'homme. Il est nécessaire de savoir quelles qualités les descendants du nouvel Adam devraient posséder afin de discerner nos défauts. Tant d'informations préliminaires, importantes, sont nécessaires pour obtenir une compréhension détaillée et une vision claire de ses péchés ! Le véritable silence conduit à une telle vision. Il confère à l'âme une disposition semblable à l'eau pure d'un miroir; en elle, on perçoit à la fois son propre état et, proportionnellement à sa réussite, celui de ses voisins. Ma

solitude est troublée par de fréquentes rumeurs intérieures et extérieures; mon eau est généralement trouble ! Il est rare qu'il acquière une telle qualité de miroir, et seulement l'espace d'un instant ! En ce bref instant, un spectacle des plus séduisants se dessine devant mes yeux. Je vois l'infinie miséricorde de Dieu envers moi, je vois une chaîne de bénédictions incessantes. Pourquoi ont-elles été déversées sur moi ? Je suis perplexe. Comment ai-je pu les payer au Bienfaiteur – par des péchés incessants ? Je contemple mes péchés et suis horrifié – comme si je contemplais un abîme terrible et profond, dont le seul regard me donne le vertige. Mais que se passerait-il si je mesurais cet abîme ?... Et je me mets à le mesurer avec tristesse, à le mesurer avec des soupirs et des sanglots !... Je sanglote encore – soudain, la tristesse de mon cœur se transforme en une joie délicieuse : comme si quelqu'un me disait : «Dieu, incompréhensible bienfaiteur, n'est pas satisfait de ses bienfaits; il veut encore te conduire au ciel, te faire participer aux délices éternels.» Je crois ceci : toute bonne action, aussi grande soit-elle, peut être attendue de l'incommensurable bonté de Dieu. Je crois – et tout mon être est plongé dans une joie paisible et délicieuse.

Lettre 213. De la solitude et du silence.

Je passe mon temps dans l'oisiveté, à cause de la méthode de traitement que j'utilise. Elle apporte des bienfaits tangibles, mais elle accapare tout mon temps. Des soucis désagréables pour le corps, qui, malgré tous les soins prodigués, doit certainement retourner à sa poussière, à sa terre, à laquelle il a été emprunté par le Créateur. Je m'introspecte : – Je constate que les maladies et les circonstances me forment à la solitude; mon cœur est froid, insensible aux services extérieurs. Je voudrais rompre tout lien avec la société d'un seul coup ! Et je ne le ferais pas pour moi-même, ni pour les autres, mais pour que mon intention et mon projet soient purs devant Dieu, qui a dit : «Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne d'entrer dans le royaume de Dieu» (Luc 9,62).

Cependant, le jugement de Dieu et celui des hommes sont bien différents : ainsi s'exprimait un grand et vénérable père, particulièrement doué du don de discernement spirituel. J'ignore ce que Dieu m'a réservé; mais, en m'examinant, je me trouve incapable d'exercer une fonction publique, plus apte à la solitude, à laquelle je me suis habitué, passant de nombreuses années à cause de ma maladie presque sans quitter ma cellule. Dans la solitude, on peut librement errer dans les régions du monde spirituel, où ma pensée et mon cœur ont migré de la terre. Je ne peux les y ramener. Et leur migration s'est produite à mon insu. Je n'y avais pas pensé, je n'en savais rien du tout – soudain, je les ai vus migrer. Ils regardent déjà la terre, tels des errants vers une terre étrangère. Ayant pénétré dans la merveilleuse région de l'indestructible, dans la région de la paix et de la lumière bénies et gracieuses, ils se sont détournés du pays des ténèbres, du pays des conflits, des querelles, de la confusion incessante, du pays où tout bien se mêle au mal ! La terre est un pays obscur ! C'est la terre d'exil des criminels qui ont souillé le paradis par le péché, coupables de désobéissance à Dieu, méprisant la communion avec Lui, troquant cette communion contre la communion avec le diable. Sur terre, tout est hostile à l'homme, et lui-même est en lutte constante avec lui-même. La terre est une vallée d'exil, une vallée de souffrance initiale, avec laquelle commence la souffrance éternelle – juste châtiment pour avoir insulté l'infiniment Bon. La terre est notre exil, c'est pourquoi le Rédempteur est venu ici : il a racheté un péché incommensurable au prix incommensurable : son sang. La terre est notre exil : c'est pourquoi le Rédempteur conduit de la terre au ciel ceux qui ont

accepté sa rédemption. Le Ciel est la véritable patrie de l'homme : le chemin vers elle doit se faire en soi-même. Il faut voir en soi les maîtres du monde; il faut leur rendre ce qui leur appartient, ce que l'homme leur a emprunté. Nous leur avons emprunté le poison du péché, le péché sous toutes ses formes mesquines et diverses. Ayant séparé de nous tout ce qui est étranger à notre nature, nous resterons avec nous-mêmes, avec notre propre nature immaculée. Cette purification s'accomplit en nous par la Parole de Dieu, nous révélant à la fois les qualités du nouvel Adam et les blessures de l'ancien. Le saint Esprit, tout bon, voyant notre blancheur, descendra en nous, nous couvrira de sa paix et de sa lumière, nous transformera, nous scellera, nous intégrera à la tribu bénie des élus, à la descendance du second homme, qui est le Seigneur venu du ciel. Scellés par l'Esprit, nous n'aurons plus peur des sombres et mauvais dirigeants du monde. Nous traverserons leurs hordes obscures et denses pour atteindre la lumière de la vérité, et nous trouverons en son sein un avant-goût de la félicité future. Quiconque a accompli ce chemin terrestre intérieurement, s'est libéré de la captivité du péché et a reçu les fiançailles de l'Esprit, son âme, après sa séparation d'avec le corps, traversera sans entrave et sans difficulté les épreuves des bourreaux de l'air. Tout cela, et bien plus encore, inexplicable par des mots terrestres, l'homme l'apprend en silence : le saint Esprit se tient auprès du silencieux avec justesse, est présent à ses côtés, proclame les mystères du royaume de Dieu, si bien que le silencieux est lui-même abondamment nourri de connaissance et de sensations spirituelles, et en nourrit ses frères affamés et assoiffés. L'enseignement de l'Esprit est un enseignement vivant : il rayonne de lumière, il respire la vie. L'enseignement humain, issu de la nature humaine déchue, de la connaissance inhérente à cet état de chute, est obscur, mort, il diffuse une fausse lumière, flatte l'oreille et les sentiments du cœur, entretient et multiplie les ténèbres chez ceux qui l'écoutent, renforce la domination de la mort. Un miracle merveilleux s'accomplit dans l'enseignement de l'Esprit : lorsque l'Esprit-enseignant, celui qui prononce la parole de Dieu et celui qui l'écoute, partagent entre eux l'enseignement de vie. Toute la gloire appartient au mystérieux Maître; celui qui prononce la parole sent qu'il ne prononce pas sa propre parole, mais la parole de Dieu; l'auditeur sent qu'il entend la parole de Dieu; toute son attention est attirée par la puissance spirituelle qui le vivifie; son cœur reste insensible à la parole humaine, dont la parole de Dieu est revêtue. Dans le temple de l'âme, l'idole «Je» est renversée, chassée; Dans ce temple, purifié des souillures de la désolation, le parfum du saint Esprit se répand, les prophéties du saint Esprit se font entendre.

Quelle sensation, selon vous, enveloppe celui qui prononce les paroles de l'Esprit, qui ressent l'action de l'Esprit en lui-même ? – La sensation qu'éprouve une créature devant son Créateur. Alors, l'homme ressent clairement, voit qu'il n'est rien.

Ce n'est ni par un livre, ni par une personne, ni par des capacités naturelles, que l'on devient disciple, auditeur et organe de l'Esprit ! – par la foi au Christ, par la renaissance du Christ en soi, en transférant en soi les propriétés du Christ, révélées aux hommes dans les paroles sacrées de l'Évangile. Là où est le Christ, là est son Esprit, là est son Intelligence – son Père incompréhensible.

Lettre 214. Sur le renoncement à soi-même.

Quelle aisance, quel bien-être, quelle pureté bénie dans l'âme, quand on ne retient pas en soi les sentiments d'affection de son prochain, mais qu'on sert seulement de guide vers le ciel saint et pur ! Lorsqu'il dit à Dieu au sujet de ses bien-aimés : «Dieu ! Ils sont ta propriété, tes créations ! Ce qui est à toi t'appartient, et moi, que suis-je ? Un voyageur passager sur terre, apparaissant

et disparaissant soudainement.» Celui qui purifie ainsi son amour de l'amour-propre et des passions trouve en lui l'amour pur, l'amour en Dieu. Pour acquérir cet amour, le renoncement à soi-même nous est commandé; tel est le sens des paroles du Seigneur : «Quiconque perd sa vie à cause de moi la retrouvera» (Mt 16,25). Dans ces paroles, le commandement est combiné à la promesse.

Au contraire, celui qui cherche à trouver son âme dans un monde rempli de tromperies, c'est-à-dire qui veut assouvir ses désirs impurs, la perdra. Dans le renoncement à soi se trouve le salut.

Soumettez votre esprit au Christ. Lorsque l'esprit est soumis au Christ, alors nous ne nous justifierons ni nous-mêmes ni notre cœur. Lorsque le cœur est à court d'excuses, il entre dans un état d'humilité et de tendresse. «Dieu ne méprise pas un cœur brisé et contrit» (Ps 50,19); et les excuses sont une mort terrible et pécheresse.

C'est ainsi que saint David priait et nous enseigne à prier :

«Ne tourne pas ton cœur vers des paroles mauvaises, ne te déclare pas coupable de péchés» (Ps 140,4). «Ne te déclare pas coupable de péchés» signifie se trouver des excuses, justifier ses péchés. Les pensées et les paroles qui illustrent cette justification sont appelées «paroles mauvaises». Le pécheur cherche astucieusement à se tromper lui-même et les autres ! Il cherche astucieusement à paraître juste devant lui-même et devant les autres ! Parfois, la nécessité même, le bien de notre prochain, qui pourrait être tenté par notre péché, nous oblige à nous justifier devant les autres, à leur cacher notre péché. Se justifier devant soi-même, tromper, étouffer sa conscience, est toujours illégal, toujours désastreux; les «paroles trompeuses» assimilées font de nous des pharisiens endurcis, capables de tout crime. La justification des péchés, qui ne nécessite ni inventions ni verbosité, justification toujours acceptée par Dieu, est la repentance. Tout péché fuit la repentance; aucun péché ne résiste à la repentance toute-puissante. La repentance est une vertu évangélique, un don inestimable de Dieu, acquis pour nous au prix du sang du Fils de Dieu – ce prix qui rachète chacun de nos péchés. Décidez d'abord, au moins mentalement, de renoncer à vous-même pour l'amour du Christ, de priver votre esprit de l'autocratie destructrice et insensée, de le soumettre aux commandements du Christ, de le soumettre à l'Évangile. Le début du renoncement à soi-même se trouve dans l'esprit : en vous soumettant au Christ, vous aboutirez progressivement à cette soumission bénie, tant du cœur que du corps.

Le renoncement à soi-même est terrible au premier abord, à première vue superficielle. Mais dès qu'on s'y décide, on ressent dans son âme une légèreté et une liberté extraordinaires : légèreté, liberté, témoins de la vérité.

Lettre 215. Raisonnement sur l'éternité. - «Miroir de l'Évangile.»

Je me sens comme séparé de tout ! Ma pensée implore constamment Dieu de me tracer un chemin vers Lui, un chemin de repentance. Les portes de l'éternité se sont ouvertes devant moi. Je contemple cette distance infinie, cet espace sans limites, ces dimensions incommensurables. Le temps s'est raccourci devant moi; il file incomparablement plus vite, pour s'écouler, tel un ruisseau dans la mer, vers l'éternité. Je contemple l'éternité, le temporaire – inintéressant, mesquin, vain, insignifiant. J'aime la solitude : d'elle, on peut regarder de plus près l'éternité, discerner ce qui y est nécessaire, préparer ce besoin à l'avance, avant que l'âme ne quitte le corps. Je suis absorbé par l'Évangile. Mon regard est frappé par les traits de l'image de Dieu et les nuances de sa ressemblance, dépeintes dans l'Évangile ! «Soyez semblables à moi» (Mt 11,29), dit Dieu aux hommes. Afin qu'ils puissent facilement saisir cette merveilleuse ressemblance, Dieu s'est fait homme. Quelle beauté indicible dans

le nouvel Adam, notre Seigneur Jésus Christ ! Quelle laideur, quel désordre en moi ! Que de taches sur moi ! C'est ainsi que je me vois lorsque je me regarde dans le miroir de l'Évangile. Je dois m'occuper à la fois du visage de mon âme et de ses vêtements; je dois m'assurer qu'en entrant dans l'éternité, je ne trouve aucune ressemblance avec les ennemis de Dieu, avec les démons des ténèbres; j'ai besoin que le Fils de Dieu me reconnaisse comme semblable à Lui, tout comme tous les habitants bienheureux du ciel lui sont semblables. La ressemblance de l'homme à Dieu, reconnue par Dieu, apportera à l'homme une éternité bénie; La perte de cette ressemblance entraîne l'expulsion de la face de Dieu vers un enfer ténébreux, vers son abîme de feu, vers la souffrance éternelle.

Lettre 216. La paix du Christ.

«La paix du Christ, qui surpasse toute intelligence» (Ph 4,7), unissant l'homme déchiré par le péché, la paix du Christ, emplissant tout notre être d'une puissance incompréhensible et d'une douceur céleste, commence à descendre dans l'âme lorsqu'elle est purifiée des passions par l'observance des commandements du Christ et par des œuvres pieuses. Pour préserver la paix du Christ en soi, la goûter abondamment, être transformé par elle de l'homme ancien en l'homme nouveau, la solitude est nécessaire. Un trésor jeté à la croisée des chemins doit certainement être pillé et volé.

Puissante est la paix qui jaillit de l'action du saint Esprit. Qui peut résister à son attrait ? Les passions fuient sa présence; par son action, l'esprit et le cœur migrent vers le ciel. L'homme est réconcilié avec tout en Dieu. Il commence, pour ainsi dire, à flotter dans l'immensité du monde spirituel et apprend que «le commandement de Dieu est très vaste» (Ps 119,96). La paix du Christ a fait des martyrs et des saints : elle libère le chrétien de l'emprise de la chair et du sang, arrache l'âme et le corps au péché, détruit l'influence violente des démons, introduit en lui les qualités du Christ : douceur, humilité et bonté. L'âme, ayant ressenti ces qualités, commence à goûter une paix merveilleuse – gage et commencement de la paix éternelle des justes dans les demeures de la béatitude éternelle.

Lettre 217. Feu divin. Exaltation humaine.

«Notre Dieu est un feu» (Ps 50,3), enseigne l'Écriture, mais l'action de ce feu s'éteint progressivement et finit par éteindre complètement le feu du péché, le feu de la chair et de l'âme. Le feu divin est pur, subtil, brillant; il transmet la vérité à l'esprit, un calme merveilleux au cœur, une merveilleuse fraîcheur envers tout ce qui est terrestre, une abondance de douceur, d'humilité et de bonté.

Ne vous y trompez pas ! Ne considérez pas l'exaltation humaine comme l'action du feu divin. Nombreux sont ceux qui se sont trompés et sont tombés dans une pernicieuse illusion. De cet état d'excitation sont nées d'innombrables erreurs qui ont rempli la terre de faux enseignements. Derrière ces sombres nuages, le soleil de la vérité est caché au monde. «C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez» (Mt 7,16), a dit le Sauveur à propos des faux enseignements et des faux docteurs. Là où règne la chaleur, il n'y a pas de vérité, rien de bon, rien d'utile ne peut en sortir : c'est là que le sang bouillonne, c'est là que l'esprit, faussement appelé, fume et construit des châteaux en Espagne. La douceur et l'humilité, dont l'action s'accompagne d'une subtile froideur, mais qui se manifeste ensuite par d'innombrables fruits bons, témoignent du bien véritable, véritable et divin.

Lettre 218. Sur l'enseignement des pères de l'Église d'Orient et le véritable chemin du salut.

L'enseignement des saints pères de l'Église d'Orient est vrai : c'est l'enseignement du saint Esprit. Je vous en prie, retenez cet enseignement ! Il vous guidera vers l'éternité bienheureuse.

Une lampe a été allumée dans la sainte Église du Christ – le rayonnement du saint Esprit : ne dirigez pas votre regard vers d'autres lampes qui brillent sur des chemins différents. Un seul chemin de sainte vérité mène au salut; tous les autres chemins mènent à la perdition. Beaucoup peinent, beaucoup souffrent, beaucoup luttent, seuls ceux qui «luttent selon la loi» seront sauvés (II Tim 2,5). Véritable combat légitime en Jésus Christ et dans le saint Esprit, dans l'enceinte de l'Église d'Orient.

Lettre 219. Sur la véracité et la concordance de l'enseignement des pères de l'Église d'Orient avec la sainte Écriture et sur la fausse direction des ascètes de l'Église d'Occident et de leurs œuvres.

Je lis actuellement un livre que je possède en slavon, en russe et dans d'autres langues, contenant un «recueil de paroles des saints habitants du désert d'Égypte». Ces paroles sont des perles inestimables ! Un plongeur descend dans les profondeurs de la mer pour trouver une perle précieuse : et les saints pères se retiraient dans les déserts profonds, y creusant profondément en eux-mêmes, y trouvant diverses perles spirituelles inestimables : l'humilité imitant le Christ, la simplicité et la douceur enfantines, l'impassibilité angélique, le discernement et la sagesse spirituelle; en un mot, ils trouvèrent l'Évangile.

Aujourd'hui, j'ai lu cette parole du Grand Sisoès, que j'ai toujours particulièrement appréciée et qui m'est toujours restée particulièrement chère. Un moine lui dit : «Je me souviens constamment de Dieu.» Le vénérable Sisoès lui répondit : «Ce n'est pas grand; ce sera grand quand tu te considèreras pire que toute la création.»

Une noble occupation est le souvenir constant de Dieu ! Mais cette hauteur est très dangereuse si l'échelle qui y mène n'est pas fondée sur le roc solide de l'humilité.

Voyez comme l'Écriture s'accorde avec les Pères ! L'Écriture dit : «Tu n'agrées pas les holocaustes. Le sacrifice à Dieu, c'est un esprit brisé. Un cœur brisé et humilié, Dieu ne le méprise pas.» (Ps 50,18-19). Les sacrifices humains et les holocaustes eux-mêmes doivent être fondés sur un sentiment de pauvreté spirituelle, sur un sentiment de repentance. Sans cela, ils sont rejetés par Dieu.

J'aime aussi beaucoup la parole du grand Pimène : «Si nous nous blâmons toujours et en tout», a-t-il dit, «alors nous trouverons la paix partout.» Un autre père a dit : «Nous avons abandonné le léger fardeau de nous blâmer nous-mêmes pour prendre le lourd fardeau de blâmer les autres.» De telles paroles valent des livres entiers ! Il semble que personne n'ait approfondi l'Évangile aussi profondément que les saints habitants du désert; ils s'efforçaient de mettre l'Évangile en pratique par leur vie même, leur trait caractéristique était la plus profonde humilité; la chute de l'homme était un sujet constant de leur réflexion, leur occupation constante était de pleurer leurs péchés.

Les ascètes de l'Église d'Occident, ses auteurs sur l'ascétisme, ont suivi une orientation différente depuis la séparation de cette Église d'avec l'Église d'Orient et sa chute dans les ténèbres destructrices de l'hérésie. Le vénérable Benoît XVI et le saint pape Grégoire le Dialogue s'accordent toujours avec les maîtres ascétiques d'Orient; mais Bernard s'en distingue déjà par un trait marquant; les derniers s'en sont encore plus écartés. Ils sont immédiatement attirés et entraînent leurs lecteurs vers des sommets inaccessibles aux

débutants; ils deviennent arrogants et prétentieux. Une rêverie enflammée, souvent frénétique, remplace en eux toute spiritualité dont ils n'ont aucune idée. Cette rêverie est pour eux une grâce. «Vous les reconnaîtrez à leurs fruits» (Mt 7,16), a dit le Sauveur. Chacun sait par quels crimes, par quels flots de sang, par quels comportements, résolument antichrétiens, les fanatiques occidentaux ont exprimé leur façon de penser et leurs sentiments les plus abjects. Les saints pères de l'Église d'Orient ne conduisent pas leur lecteur dans les bras de l'amour, ni vers les hauteurs des visions, mais l'incitent à examiner son péché, sa chute, à confesser le Rédempteur, à pleurer sur lui-même devant la miséricorde du Créateur. Ils nous apprennent d'abord à réfréner les désirs impurs de notre corps, à le rendre léger, capable d'activité spirituelle; puis ils se tournent vers l'esprit, corrigent sa façon de penser, sa raison, le purifiant des pensées que nous avons adoptées depuis notre chute, pour les remplacer par des pensées sur la nature renouvelée de l'homme, si vivement dépeinte dans l'Évangile. En corrigeant l'esprit, les saints pères prennent soin de corriger le cœur, de changer ses habitudes et ses sentiments. Il est plus difficile de purifier le cœur que l'esprit : l'esprit, convaincu de la vérité d'une pensée nouvelle, rejette facilement l'ancienne, en assimile facilement une nouvelle; mais remplacer une compétence par une autre, une propriété par une autre, un sentiment par un autre, par un sentiment opposé, est un travail intense, prolongé, une lutte incroyable. Les Pères expriment ainsi la férocité de ce combat : «Donnez votre sang et recevez votre esprit.» Cela signifie qu'il est nécessaire de mortifier tous les désirs pécheurs de la chair et du sang, tous les mouvements de l'esprit et du cœur qui dépendent de la chair et du sang. Il est nécessaire de soumettre le corps, l'esprit et le cœur à l'influence de l'esprit. Le sang et les nerfs sont mis en mouvement par de nombreuses passions : la colère, l'amour de l'argent, la luxure et la vanité. Ces deux dernières enflamment profondément le sang des ascètes qui luttent illégalement, les transformant en fanatiques frénétiques. La vanité aspire prématurément à des états spirituels, dont l'homme n'est pas encore capable en raison de son impureté, et, faute d'atteindre la vérité, il s'invente des rêves. Mais la luxure, joignant son action à celle de la vanité, produit dans le cœur des consolations, des plaisirs et des ivresses trompeurs et séduisants. Un tel état est un état d'illusion. Tous ceux qui luttent illégalement sont dans cet état. Elle se développe plus ou moins en eux, selon l'intensité de leurs exploits. De nombreux ouvrages d'auteurs occidentaux sont issus de cet état. C'est vers eux que le monde aveugle et orgueilleux, se reconnaissant éclairé au plus haut point et n'ayant donc pas besoin d'adhérer inébranlablement aux traditions de l'Église d'Orient, se tourne avidement; c'est vers eux qu'ils prêchent, notamment en tant que saints et êtres spirituels, dignes de se tenir aux côtés des saintes Écritures.

Chez les saints pères de l'Église d'Orient, on ne perçoit pas l'ardeur du sang. Ils ne tombent jamais dans l'enthousiasme qui, né du sang, cherchait souvent à le faire couler en Occident. Leurs écrits respirent un véritable renoncement à soi-même, le parfum du saint Esprit, qui apaise les passions. Les fils de ce monde fuient ce parfum, comme les guêpes fuient l'encens qui fume. «Le monde aime les siens» (Jn 15,19), dit le Seigneur. Les écrits des auteurs occidentaux, nés de l'illusion, trouvent de nombreux lecteurs, sont traduits en russe à plusieurs reprises, font l'objet de louanges retentissantes; ce qui est empreint d'un poison mortel est approuvé et confirmé. Les écrits des Saints Pères sont oubliés ! Le fait qu'ils aient été reconnus depuis longtemps par la sainte Église comme le seul guide correct de la vie ascétique n'est absolument pas respecté. Leurs écrits sont critiqués, on y trouve des incohérences, des contradictions avec les saintes Écritures. La raison de tout cela est que les saints

pères, instruits par le saint Esprit, ont rejeté la sagesse du monde pour acquérir celle de l'Esprit. En vain sont les tentatives de ceux qui, contrairement à l'enseignement de l'Apôtre et à celui de l'Église, tentent d'accéder à la sagesse de l'Esprit par la sagesse du monde. Et «les sages trébuchent dans leurs propres ruses» (I Cor 3,19), ils ont trébuché; ils ont fait une terrible chute. Ils voulaient expliquer le spirituel avec l'esprit obscur de l'âme – et ce spirituel, dans les écrits des saints Pères, leur semblait étrange, en contradiction avec l'Écriture sainte. «Discerner les choses spirituelles avec les spirituelles», disait le saint apôtre Paul. «L'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu; car il est folie et ne peut les comprendre, parce qu'il est estimé spirituellement» (I Cor 2,13-14). Les derniers mots de la traduction russe du Nouveau Testament se lisent comme suit : «parce que ces choses (les choses spirituelles) doivent être jugées spirituellement.»

Lettre 220. Sur la sagesse spirituelle et charnelle.

Vous me demandez quel est mon avis sur les sciences humaines ? – Après la chute, les hommes ont commencé à cultiver la terre, ont commencé à avoir besoin de vêtements et d'autres nombreux besoins qui accompagnent notre errance terrestre; en un mot, ils ont commencé à avoir besoin de développement matériel, dont le désir est le trait distinctif de notre époque.

Les sciences sont le fruit de notre chute : l'acquisition et la conservation des impressions et des connaissances accumulées par l'homme au cours de sa vie d'esprit déchu. L'apprentissage est la lampe du vieil homme, la lampe par laquelle «les ténèbres des ténèbres sont réservées à jamais» (Jude 1,13). Le Rédempteur a rendu aux hommes cette lampe que le Créateur leur avait donnée à leur création, et qu'ils avaient perdue lors de leur chute. Cette lumière est le saint Esprit, l'Esprit de Vérité, qui enseigne toute vérité, sonde les profondeurs de Dieu, révèle et explique les mystères, et accorde la connaissance matérielle lorsqu'elle est nécessaire au bien spirituel de l'homme. L'apôtre lègue à l'érudit qui désire acquérir la sagesse spirituelle : «Si quelqu'un parmi vous se croit sage en ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage.» (I Cor 3,18) Exactement ! L'érudition n'est pas la sagesse elle-même, mais seulement l'opinion de la sagesse. La connaissance de la Vérité, révélée aux hommes par le Seigneur et accessible uniquement par la foi, inaccessible à l'esprit déchu de l'homme, est remplacée dans l'érudition par des conjectures et des suppositions. La sagesse de ce monde, où de nombreux païens et athées occupent une place honorable, s'oppose directement, dès ses origines, à la sagesse spirituelle et divine. Il est impossible d'être adepte des deux à la fois; il faut absolument y renoncer. L'homme déchu est un mensonge, c'est-à-dire une façon de penser, un ensemble de faux concepts et de fausses connaissances, n'ayant que l'apparence de la raison, mais qui, en substance, est une incertitude, un délire, une frénésie de l'esprit, frappé par la blessure mortelle du péché et de la chute. Cette maladie de l'esprit se révèle particulièrement pleinement dans les sciences philosophiques.

Lettre 221. Sur la lecture d'ouvrages spirituels adaptés à votre situation.

Essayez de lire les livres des saints pères qui correspondent à votre mode de vie, afin non seulement d'admirer et de prendre plaisir à lire les écrits patristiques, mais aussi de pouvoir les appliquer à votre situation. Un chrétien vivant au cœur du monde doit lire les œuvres des grands saints qui ont écrit pour le peuple, enseignant les vertus chrétiennes profanes adaptées à ceux qui passent leur vie dans les occupations matérielles. Autre lecture pour les moines cénobitiques : ils doivent lire les saints pères qui ont rédigé des instructions pour ce genre de vie. Et une autre lecture encore pour les solitaires et les ermites !

L'étude de vertus qui ne correspondent pas à leur mode de vie rend la vie vaine. Et la vie s'épuise en vain, et les vertus se perdent : l'âme ne peut les conserver longtemps, elle doit bientôt les abandonner, car elles dépassent ses forces. Un tel exercice de vertus exaltées, dépassant ses forces et ses capacités, endommage souvent l'âme de manière irréparable, la bouleverse durablement, parfois toute une vie, et la rend incapable d'actes de piété. Le Seigneur a ordonné que le «vin nouveau», c'est-à-dire les vertus et les actes exaltés, «soit versé dans des outres neuves» (Luc 5,38), c'est-à-dire donné aux ascètes déjà mûris par des actes de piété, renouvelés et illuminés par la grâce. Il a interdit de verser du vin nouveau dans de vieilles outres, ou de raccommoder un vieux vêtement avec une pièce neuve. Ne croyez pas qu'un acte exalté, pour lequel votre âme n'est pas encore mûre, vous sera utile ! Non ! Il vous bouleversera davantage : vous devrez l'abandonner, et le découragement, le désespoir, les ténèbres et l'amertume apparaîtront en votre âme. Dans une telle disposition, vous vous permettrez de plus grandes violations de la loi de Dieu que vous n'en avez commises auparavant. «Personne ne rattache une pièce neuve à un vieux vêtement, car cela ne fait qu'agrandir la déchirure.» (Mt 9,16; Mc 2,22; Luc 5,38). Pour les moines en général et pour les chrétiens vivant au cœur du monde, la lecture la plus utile est le Nouveau Testament, et en particulier l'Évangile. Mais il faut le lire avec humilité, sans se laisser influencer par ses propres interprétations, mais en se laissant guider par l'interprétation de l'Église.

Lettre 222. Les filets de l'ennemi. - Le chemin de la vie.

Demeurez dans le havre de la vérité. L'ennemi du salut humain tente de détourner nos pensées du havre de la vérité par divers fantômes de vérité. Il connaît la puissance de ce filet. Ce filet semble insignifiant à l'œil inexpérimenté; l'esprit y est attiré par la curiosité, un nom pompeux et saint, qui cache généralement la destruction. Ainsi, un rossignol crédule, un oiseau particulièrement curieux, est attiré par la nourriture dispersée sous le filet et tombe à jamais dans une captivité ennuyeuse. Une pensée fausse est destructrice : elle introduit les ténèbres dans l'âme; l'illusion la rend captive du maître de ce monde. «La vérité vous libérera» (Jn 8,32), dit le Sauveur, manifestement, car le mensonge prive de liberté et soumet le prince de ce monde. Je souhaite que vous soyez libre, que la vision de votre âme soit pure et lumineuse, que votre esprit soit imprégné de la lumière de la vérité et répande une lumière bénie sur toute votre vie, sur toutes vos actions. «Si votre œil est sain», dit le Seigneur, «tout votre corps aussi sera éclairé» (Mt 6,22). Vous devez veiller sur votre esprit ! Il doit constamment demeurer dans la vérité. Je vous le souhaite de tout cœur ! Je vous le souhaite avec tristesse ! Car il est triste, car en ces temps, rares sont ceux qui restent fidèles à la vérité, qui ont plié leur esprit et leur cœur sous son bon joug et son léger fardeau, qui se sont soumis en toute simplicité et obéissance au Christ et à sa sainte Église. «Soyez sauvés», dit le saint apôtre Pierre, «de cette génération perverse» (Ac 2,40) ! Éloignez-vous du large chemin que presque tout le monde emprunte ! Choisissez pour vous-mêmes les souffrances que la Providence de Dieu vous envoie ! Aimez les chemins étroits par lesquels la Providence toute-sage, la Providence de Dieu qui vous sauve, a ouvert la voie à votre errance terrestre ! Et rendez agréables et doux vos peines, vos difficultés et le chemin épineux de la vie terrestre. Comment y parvenir ? En vous abandonnant à la volonté de Dieu, en louant la Providence divine, en reconnaissant cette volonté et cette Providence dans tout ce qui vous arrive, en remerciant Dieu pour tout ce qui vous est arrivé, tant dans vos peines que dans vos joies. Il est temps de commencer une vie véritablement chrétienne, associée à la crucifixion de tous vos sentiments, désirs et pensées

sur la croix des commandements et des enseignements du Christ. Bientôt, bientôt, la vie terrestre s'écoulera ! Une récompense éternelle est déjà préparée pour chacun, pour sa courte vie, pour ses actes, ses pensées et ses sentiments.

Lettre 223. Amour de Dieu et des hommes.

Le vénérable abba Dorothée, parlant de l'amour du prochain, compare les ascètes du Christ à des lignes s'étendant de la circonférence d'un cercle à son centre. Pour plus de clarté, voici un dessin ! Plus les lignes se rapprochent du centre, plus elles se rapprochent les unes des autres. Et les ascètes du Christ, plus ils se rapprochent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres dans l'amour véritable. Tout chemin de l'esprit et du cœur, lorsque son but est Dieu, est sans fin. «La crainte de Dieu est pure, elle demeure à jamais» (Ps 9,10); le progrès dans la sagesse de Dieu est sans fin ! Le progrès dans l'amour du prochain, lorsqu'il est en Dieu, est sans fin. La vie terrestre ne suffit pas à achever ce chemin spirituel ! Il est impossible d'être suffisamment rassasié d'amour pour son prochain en Dieu ! Au contraire, on peut rapidement achever le chemin, on peut rapidement être rassasié et sursaturé d'amour pour son prochain, lorsque l'objet de l'amour n'est que l'homme. Le feu de l'amour a besoin de beaucoup de nourriture pour être constant et croître. Quand Dieu l'alimente, il s'intensifie sans cesse, sans limite; mais si l'homme est laissé à lui-même, la nourriture du feu se raréfie rapidement, le feu s'affaiblit, puis s'éteint. L'amour doit être nourri par le Dieu infini; les qualités humaines limitées, même les plus belles, ne lui suffisent pas.

Lettre 224. La grandeur de l'Évangile. – Peinture spirituelle. – Véritable repentir.

Le cœur ne peut jouir d'une paix bénie que s'il demeure dans les commandements de l'Évangile, s'il y demeure avec abnégation. Mais lorsqu'une autre vérité s'y mêle, il perd sa paix.

L'Évangile est un livre grand et sacré ! Il dépeint un homme nouveau, semblable à Dieu; et les qualités que cet homme nouveau doit posséder sont révélées par les commandements du Christ. En eux, le Christ a révélé ses qualités, sa façon de penser et d'agir. En regardant l'Évangile, en nous regardant dans ce miroir, nous pouvons peu à peu reconnaître nos défauts, chasser de nous les conceptions et les qualités de notre vieillesse et les remplacer par les pensées et les qualités de l'Évangile du Christ. Telle est la tâche, la leçon qu'un chrétien doit accomplir, accomplir durant sa vie terrestre. Il est nécessaire de peindre le portrait du Christ dans l'âme, de lui donner une ressemblance avec son prototype. Les portraits dénués de ressemblance seront rejetés lors de cette exposition générale, où chacun sera mis à l'épreuve pour savoir dans quelle mesure il a préservé et renouvelé en lui-même l'image et la ressemblance du Créateur et de son Dieu. Les images dont tous les traits et toutes les couleurs sont si déformés que toute ressemblance, toute ressemblance, entendront : «Je ne vous connais pas !» (Mt 25,12). Elles ne seront pas reconnues ! Le Seigneur les rejettera ! Commençons la peinture spirituelle ! Prêtons attention à l'image abandonnée, sale, griffée et poussiéreuse de Dieu, dessinée sur nous et confiée par Dieu ! Le peintre est le Christ; son pinceau est le saint Esprit. Préparons notre âme à cette peinture afin qu'elle soit, telle une toile neuve et propre, capable d'accepter tout : les traits les plus subtils, les couleurs et les nuances les plus délicates.

Pour cette préparation, nous devons nous purifier par le repentir, nous laver par les larmes. Et pour éveiller en nous un sentiment de repentance, de tristesse et de larmes, nous devons certainement, tout en nous abstenant de toute passion, lire souvent l'Évangile, comparer notre vie à ses commandements

les plus saints, nous efforcer de les accomplir, malgré les aspirations et les impulsions d'une volonté pécheresse. Un saint père a dit : «En accomplissant les commandements du Christ, on découvre sa propre faiblesse.» Exactement : c'est alors que nous nous rendons compte de notre faiblesse, de la souffrance que nous a causée la chute, lorsque nous commençons à nous efforcer d'accomplir les commandements de l'Évangile. De la vue de notre faiblesse, de notre souffrance, naissent naturellement les pleurs.

Pleurer est un profond sentiment de repentance ! Pleurer est «un esprit brisé et humble» (Ps 50,19), si cher à Dieu. Lorsque le Seigneur voit une âme se purifier par la repentance, il commence alors, petit à petit, selon sa pureté, à renouveler en elle, par le saint Esprit, les traits de son image, les nuances et les couleurs de sa ressemblance. Tout d'abord, il l'imprime de douceur et d'humilité. «Apprenez de moi», dit-il, «car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes» (Mt 11,29). Ce n'est qu'alors que l'on trouve la paix sacrée, lorsque l'esprit et le cœur sont plongés dans l'humilité du Christ et dans sa douceur, apprises par l'Évangile. Ces deux vertus remettent en ordre les traits de l'image, perturbés par la confusion qui coexiste constamment avec toute personne soumise aux passions. Le signe de l'ordre est la paix sacrée. Ensuite, selon les traits corrigés, des couleurs saintes sont placées, réconfortant le regard spirituel : bonté, miséricorde, pureté d'esprit, de cœur et de corps, foi vivante, rejet de toute vanité, apprentissage de la foi à suivre pleinement le Christ, patience, dépassement des peines passagères, amour de la douleur, participation aux souffrances du Christ – amour de Dieu et du prochain, s'efforçant d'accomplir tous les devoirs de l'homme envers son Créateur et envers les créatures semblables à lui, qui doivent être une en leur Créateur. Renoncer à soi-même et suivre l'Évangile !

Lettre 225. Douleurs du Seigneur pour notre correction.

L'homme est comme l'herbe, et combien faut-il pour le faucher ? Une minute peut détruire définitivement sa santé et précipiter son corps dans la tombe ou sur le lit d'une maladie douloureuse et prolongée. L'Évangile nous enseigne qu'aucune douleur ne peut nous atteindre sans la volonté de Dieu; il nous apprend à remercier Dieu pour toutes les douleurs qui nous viennent à son insu. Du lit de la maladie, offrez des actions de grâces à Dieu, comme Job, couvert de croûtes puantes, les a tirées d'un amas de pus. L'action de grâces atténue la gravité de la maladie. Elle apporte une consolation spirituelle aux malades ! Un cœur instruit et ravi par l'action de grâces est renouvelé par la puissance d'une foi vivante. Soudain, illuminé par la lumière de la foi, l'esprit se met à contempler la merveilleuse Providence de Dieu, veillant inlassablement sur toute la création. Une telle contemplation conduit au ravissement spirituel : l'âme se met à remercier abondamment, à glorifier Dieu, à louer sa sainte Providence, à s'abandonner à sa sainte volonté. Le lit de la maladie est souvent un lieu de connaissance de Dieu et de connaissance de soi. Les souffrances du corps sont souvent source de plaisirs spirituels, et le lit de la maladie est arrosé de larmes de repentir et de larmes de joie pour Dieu. Pendant la maladie, il faut d'abord s'efforcer de remercier Dieu, et lorsque l'âme goûte la douceur et la paix que procure la gratitude, elle se précipite vers lui, comme vers un havre de paix. Elle s'y précipite, affligée par les lourdes vagues de murmures, de découragement et de tristesse. «C'est par beaucoup de tribulations que vous entrerez dans le royaume de Dieu» (Ac 14,22). Le Seigneur envoie des douleurs à celui qu'il aime, et elles mortifient le cœur de l'élu de Dieu face au monde, l'habituant à se tenir près de Dieu. Dans toutes les souffrances, y compris la maladie, les remèdes suivants apportent bienfait et consolation spirituelle : la

dévotion à la volonté de Dieu, la gratitude envers Dieu, le reproche envers soi-même et la reconnaissance de sa propre dignité, le souvenir que tous les saints ont accompli le chemin de la vie terrestre dans une souffrance constante et acharnée, que les souffrances sont la coupe du Christ. Quiconque n'a pas goûté à cette coupe ne peut hériter de la béatitude éternelle.

Lettre 226. La brièveté de la vie humaine. – La seule occupation utile sur terre est la connaissance du Christ.

Dans la solitude, d'étranges pensées surgissent ! «L'oreille du muet entendra», disait un saint ermite. Et dans mon insignifiante solitude, je rencontre des pensées qui frappent profondément l'esprit de leur vérité vivante.

Je réfléchissais récemment à la brièveté de la vie humaine sur terre. Soudain, la vie m'a semblé si courte que le reste de ma vie terrestre m'a semblé déjà révolu. Si je vis plus longtemps – et que verrai-je sur terre ? – Rien : les mêmes vertus et les mêmes passions qui m'ont jusqu'ici manifestées sous divers costumes et actions réapparaîtront à l'avenir; de même, la vertu se frayera un chemin parmi les hommes, inaperçue, chassée par eux; de même, le vice, caché sous d'innombrables masques, trompera les hommes et les dominera. Une vie de deux ans et une vie de cent ans sont aussi courtes, insignifiantes comparées à l'éternité. D'habitude, seul l'avenir paraît long aux hommes; Le passé leur paraît si court, si passager, comme un rêve de la nuit précédente. La solitude, combinée à l'attention à soi-même, rend le temps futur court. Le passé est court, l'avenir est court ! Qu'est-ce que la vie terrestre ? C'est le chemin vers l'éternité, qu'il faut emprunter, mais sur lequel il ne faut pas regarder autour de soi. Ce chemin doit être parcouru par l'esprit et le cœur, et non par le nombre des jours et des années. L'esprit, illuminé par l'enseignement de la vérité, peut préserver le cœur dans la paix, la douceur, la bonté, la patience, bref, dans les qualités de l'Homme Nouveau. Car voilà le désert, le silence et les monastères ! Voilà les conversations édifiantes et les conseils spirituels ! Voilà la lecture des Saints Pères ! Voilà les prières ! Tous les chrétiens sont tenus de vivre ainsi, bien que très peu le fassent. Si vous ne pouvez pas vivre ainsi complètement, vivez-le en partie; les défauts peuvent être guéris par l'auto-condamnation et le repentir. En constatant ses défauts en soi, il ne faut pas se décourager; Au contraire, il faut œuvrer avec humilité. Le vénérable ermite Isaïe l'a magnifiquement exprimé : «La gloire des saints est comme l'éclat des étoiles, dont l'une brille très fort, l'autre plus faiblement, une autre à peine perceptible; mais ces étoiles sont toutes dans un seul ciel.» Combien de générations la terre a-t-elle changé à sa surface ! – et c'est comme si elles n'y avaient jamais mis les pieds. Depuis combien de temps avons-nous entendu des noms célèbres ? – et maintenant ils sont oubliés. Depuis combien de temps notre génération est-elle entrée dans l'arène de la vie civile ? – et maintenant une nouvelle génération y entre et nous pousse du vaste cercle de l'activité vers le modeste recoin des personnes âgées, des obsolètes. Les générations humaines sur terre sont comme les feuilles d'un arbre ! Tantôt certaines, tantôt d'autres ! La chaleur et le gel les détruisent, et le temps lui-même, le vent les emportent, les voyageurs les piétinent. Depuis ma solitude, je contemple le monde bruyant et agité : je me dis, à moi-même et à mes amis : une occupation peut être considérée comme vraiment utile durant la courte vie terrestre – pendant que notre tour est vert – la connaissance du Christ, qui est à la fois le dispensateur de la vie éternelle bienheureuse et le chemin vers cette vie. Le Christ est présent dans l'Évangile, l'Évangile est ce jardin où Marie peut trouver le Christ – une âme fidèle, demeurant dans la repentance... hors de la ville, hors de l'amour du monde. Là

est le tombeau du Christ ! Là, ses bien-aimés pleurent – pleurent devant lui et pour eux-mêmes.

Lettre 227. Surveiller ses pensées.

Je vous parle souvent de Vérité. Je veux que vous compreniez combien il est important de surveiller sa façon de penser, son esprit. Chacun est inévitablement guidé par sa façon de penser : c'est notre lumière. Nous devons surveiller notre lumière avec la plus grande attention, de peur qu'elle ne devienne ténèbres, une fausse lumière, montrant des objets déplacés, déformés, les uns à la place des autres. «Veillez, lumière, car ce sont les ténèbres qui sont en vous» (Luc 11,35). Notre façon de penser doit être imprégnée de Vérité. Je ne comprends pas et ne connais pas d'autre Vérité que le Christ. Et ceux, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas aveugles ceux qui, lorsque le Christ se tient devant eux dans la terrible majesté de l'humilité, se demandent : qu'est-ce que la Vérité ?

Scrutez mes paroles au plus profond ! Je vous en prie, je vous en supplie ! Je vous en prie pour votre propre salut. Les gens considèrent généralement les pensées comme sans importance : c'est pourquoi ils acceptent les pensées sans discernement. Mais de ces mauvaises pensées acceptées naît tout le mal. La pensée est comme le gouvernail d'un navire : de ce petit gouvernail, de cette planche insignifiante qui traîne derrière le navire, dépend la direction et, pour l'essentiel, le destin de l'immense machine tout entière. «Une pensée juste te gardera» (Pr 2,11), dit l'Écriture; elle enseigne que le «principe même de nos paroles» doit être «vérité» (Ps 119,160). Qu'est-ce que ce «principe de nos paroles», sinon une façon de penser ? La vérité est attestée sur terre par le saint Esprit. Ainsi parlaient les apôtres aux Juifs. Le témoin du Christ, la Vérité, c'est le saint Esprit. Là où il n'y a pas de témoignage de l'Esprit, il n'y a pas de preuve de la Vérité. Qui veut suivre la Vérité infailliblement doit demeurer dans l'enseignement scellé et attesté par le saint Esprit. Tel est l'enseignement de la sainte Écriture et des saints pères de l'Église d'Orient, la seule sainte, la seule orthodoxe et la seule vraie. Tout autre enseignement est étranger à la Vérité-Christ, la Vérité qui est descendue du ciel par la miséricorde ineffable de Dieu et s'est révélée aux hommes «assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort» (Ps 106,10), embourbés dans l'abîme sombre et profond de l'illusion de soi, de l'ignorance, de la chute et de la destruction.

Lettre 228. Sur l'attachement inébranlable à l'enseignement des saints pères, l'abondance des faux docteurs et la rareté des maîtres de piété.

«C'est avec le cœur qu'on croit à la vérité», a dit à juste titre l'Apôtre, «et c'est avec la bouche qu'on confesse pour le salut» (Rom 10,10). Il est nécessaire de confesser la vérité des lèvres et, si possible, par les actes. La vérité, confessée en paroles et en actes, est, pour ainsi dire, réalisée, devient la propriété de l'homme. Et parce qu'elle est essentielle, elle est une garantie certaine du salut.

Vous êtes convaincus que le seul chemin infaillible vers le salut est l'attachement inébranlable à l'enseignement des saints pères, en s'écartant résolument de tout enseignement extérieur, de sa propre compréhension, jusqu'à ce que l'esprit soit guéri de sa maladie et devienne spirituel, passant du charnel au mental. Ayant reconnu cette vérité de tout ton esprit et de tout ton cœur, confesse-la de tes lèvres, fais vœu à Dieu de te laisser guider par l'enseignement des saints pères, en évitant tout enseignement qui ne soit attesté par le saint Esprit, non accepté par la sainte Église d'Orient. Ayant confessé la vérité de Dieu de tes lèvres, confesse-la par tes actes; ayant fait un

vœu, accomplis-le. N'aie pas peur de ce vœu ! Tout fils orthodoxe de l'Église est tenu de le faire, et son père spirituel doit l'exiger de chaque fils de l'Église orthodoxe lors de l'accomplissement du sacrement de la confession. Parmi les questions que le confesseur est censé poser, les suivantes occupent la première place : 1) «Dis-moi, mon enfant : crois-tu que l'Église catholique et apostolique, implantée et développée en Orient, puis dispersée de l'Orient à travers l'univers entier, et en Orient jusqu'à présent immuable et indéfectible, a été transmise et enseignée ?» – 2) Ne doutes-tu d'aucune tradition ? – 3) Dis-moi, mon enfant, n'étais-tu pas un hérétique et un apostat ? – 4) Ne les fréquentiez-vous pas, visitant leurs temples, écoutant leurs enseignements ou lisant leurs livres ? Lire des livres hérétiques et prêter attention à leurs enseignements est un grave péché contre la foi, un péché de l'esprit, affligé d'orgueil et rejetant ainsi le joug de l'obéissance à l'Église, jouissant de libertés insensées et pécheresses. Mais aujourd'hui, ce péché n'est plus considéré comme un péché ! Maintenant, ils se permettent de lire sans discernement toutes sortes d'écrivains hérétiques. L'Église a tonné l'anathème contre eux ! Mais les pécheurs aveuglés n'écoutent pas le tonnerre de l'Église, ou ne l'écoutent que pour rire de sa voix qui met en garde contre la destruction, de sorte que son jugement et sa détermination peuvent être qualifiés de superstition et de barbarie. De nombreux livres hérétiques ont été traduits en russe, et l'un d'eux, parmi tous les écrits patristiques de l'Église universelle, est placé au premier rang après les livres de l'Écriture sainte. Immense et incroyable impudence ! Elle est exprimée par écrit. Les vrais chrétiens de tous les temps se sont protégés avec toute la diligence possible du poison des hérésies mortelles et autres faux enseignements. Ils ont adhéré fermement à la tradition dogmatique et morale de l'Église. Non seulement ils croyaient en la sainte Trinité de manière orthodoxe, mais ils dirigeaient aussi leur vie, leurs actes et leur morale selon la tradition de l'Église. Le trait distinctif de tous les saints Pères était la direction inébranlable de la tradition morale de l'Église, et ils exigeaient que seul un guide spirituel soit considéré comme véritable, celui qui suit intégralement l'enseignement des Pères de l'Église d'Orient et leurs écrits, et qui témoigne et scelle son enseignement. Quiconque pense guider son prochain à partir des principes de la sagesse terrestre et des principes de la raison déchue, aussi brillant soit-il, se trompe lui-même et entraîne ses disciples dans l'illusion. Les saints pères ont établi comme règle indispensable pour ceux qui souhaitent être sauvés : suivre la tradition morale de l'Église. C'est pourquoi ils ordonnent à ceux qui souhaitent vivre pieusement et agréablement de se laisser guider par les instructions d'un véritable maître ou par les écrits des pères, correspondant à leur mode de vie. Huit siècles après la naissance du Christ, les saints écrivains de l'Église commencèrent à se plaindre de la pénurie de guides spirituels et de l'apparition de nombreux faux docteurs. Face à ce manque, ils ordonnèrent de se tourner vers la lecture des écrits patristiques et d'éviter les livres écrits hors du giron de l'Église orthodoxe. Plus les temps s'éloignaient de la manifestation de la lumière divine sur terre, plus la pénurie de véritables guides saints s'accroissait, plus les faux docteurs abondaient; depuis l'invention de l'imprimerie, ils ont inondé la terre comme un déluge, comme des eaux apocalyptiques amères, dont beaucoup sont morts de mort spirituelle. «Plusieurs faux prophètes s'élèveront», prédit le Seigneur, «et ils séduiront beaucoup de gens; et, à cause de l'augmentation de l'iniquité, l'amour du plus grand nombre se tarira» (Mt 24,11-12). Cette prophétie s'est réalisée : son accomplissement est sous nos yeux. Le Seigneur a également prédit une autre époque pour sa seconde et terrible venue sur terre. «Le Fils de l'homme, dit le Seigneur, désignant le sort futur de la foi, trouvera-t-il la foi sur la terre, quand il viendra ?» (Luc 18,8).

Alors, la fausse raison, la sagesse humaine, hostile à la foi et à Dieu, dominera sur elle.

Que signifie la vertu monastique d'obéissance ? C'est la reconnaissance de la raison humaine comme déchuée et donc son rejet par la violence de la foi. De la foi naît l'obéissance, de l'obéissance l'humilité, de l'humilité la raison spirituelle, qui est une foi éclairée. L'obéissance monastique s'est épanouie grâce à une abondance de mentors spirituels. Avec la rareté de ces mentors, le grand exploit de l'obéissance, qui a rapidement conduit les ascètes à la sainteté, s'est également raréfié : la foi, qui constituait l'essence de cet exploit, exige que son objet soit vrai et spirituel : alors elle mène à Dieu. La foi en l'homme mène au fanatisme effréné. Se laisser guider par les écrits des saints pères mène beaucoup plus lentement, faiblement; les obstacles sont bien plus nombreux sur ce chemin : un livre écrit sur papier ne peut remplacer le livre vivant de l'homme. Un livre merveilleux est l'esprit et le cœur, écrits par le saint Esprit ! La vie en jaillit ! Et c'est ainsi que cette vie est communiquée à ceux qui l'écoutent avec foi. Mais la direction des écrits des Pères est déjà devenue le seul guide vers le salut après l'appauvrissement final des docteurs. Quiconque se soumet à cette direction peut être considéré comme déjà sauvé; mais quiconque se laisse guider par sa propre intelligence ou par l'enseignement de faux docteurs doit être considéré comme perdu. Pour illustrer le raisonnement des saints Pères sur ce sujet, je cite les écrits des saints Calixte et Ignace : «Quelle fut pour nous la cause de notre contrition et de notre mort, alors que nous n'avions pas été créés tels dès le commencement ? Quelle fut, au contraire, la cause du renouveau et de l'immortalité ? Nous constatons que la cause de la première, c'est-à-dire la corruption, fut la présomption, l'obéissance et la désobéissance du premier Adam, qui le conduisirent à rejeter et à transgresser le commandement divin; la cause de la seconde, c'est-à-dire l'incorruptibilité, l'obéissance du second Adam, notre Dieu et Sauveur Jésus Christ, au Père, une seule volonté avec le Père, d'où l'observance des commandements du Père. «Moi, dit le Sauveur, je n'ai pas parlé de moi-même; mais le Père qui m'a envoyé m'a donné un commandement : ce que je dois te dire, ce que je dois annoncer. Je sais que son commandement est la vie éternelle.» C'est pourquoi tout ce que je dis, je le dis comme le Père me l'a dit (Jn 12,49-50). Comme chez l'ancêtre et sa tribu, la racine et la cause de toutes les souffrances étaient l'arrogance; de même, chez l'homme nouveau, le Dieu-homme Jésus Christ, et chez ceux qui désirent vivre comme lui, le commencement, la source de tout bien, est l'humilité. Nous constatons qu'un tel état et un tel ordre sont également observés par la hiérarchie sacrée des anges divins, plus élevée que nous; de même, notre Église terrestre les préserve. Au contraire, étant secrètement enseignés, nous croyons que ceux qui s'écartent d'une telle loi et tentent hardiment de mener une vie d'égoïsme et de désobéissance sont retranchés de Dieu, de l'héritage céleste et lumineux, de l'Église catholique apostolique, et sont envoyés dans les ténèbres et le feu de la Géhenne. Nous affirmons que, selon l'enseignement des paroles divinement inspirées, les ouvriers méchants et malveillants du diable, les hérétiques calomniateurs, qui, à cause de l'auto-indulgence et l'orgueil, furent privés de la gloire et du plaisir divins, et furent chassés de l'assemblée sacrée.

L'article dont je tire l'extrait se termine ainsi, avec les saints : «Nous disons cela, nous appuyant sur les paroles des pères, sur les paroles de l'Esprit, comme sur des piliers inébranlables» (Philocalie partie 2, Calixte et Ignace sur le silence et la prière, chapitre 15).

Ayant appris le chemin du salut, ne cessez pas de l'emprunter. Concluez une alliance bénie, une union avec la sainte Vérité; décidez en votre âme de rester fidèle à la Vérité tout au long de votre vie. De cette seule bonne intention,

la légèreté, la joie et la force se déverseront dans votre cœur, témoins de la sainte Vérité acceptée.

«Le cœur croit à la vérité, car elle est la vérité, et les lèvres la confessent pour le salut.»

Lettre 229. Ascètes des temps anciens et modernes.

Vain est votre désir d'obéir pleinement à un guide expérimenté. Cet exploit n'est pas donné à notre époque. Il n'existe pas seulement dans le monde chrétien, ni même dans les monastères. La mortification de la raison et de la volonté ne peut être accomplie par une personne spirituelle, même bonne et pieuse. Pour cela, un père spirituel est nécessaire : seul un père spirituel peut révéler l'âme d'un disciple; lui seul peut discerner d'où et vers où sont dirigés les mouvements spirituels de celui qu'il instruit. Pour la pureté de sa conscience, un disciple doit confesser ses pensées avec précision et détail; mais un guide ne doit pas se laisser guider par cette confession pour juger de l'état spirituel d'un disciple; il doit le pénétrer de sensations spirituelles, le mesurer et lui révéler l'état de son âme, invisible pour lui. C'est ainsi qu'agissaient Pacôme le Grand, Théodore le Sanctifié et d'autres saints guides de moines. Les disciples disaient à Théodore le Sanctifié : «Père ! Reprends-moi», et lui, poussé par l'Esprit saint, révélait à chacun les maux spirituels cachés en lui. Ces grands pères reconnaissaient l'obéissance monastique comme un don particulier de l'Esprit saint : ainsi le rapporte un écrivain contemporain, le vénérable Cassien. L'obéissance est un miracle de la foi ! Dieu seul peut l'accomplir. Et ceux à qui Dieu a donné ce don d'en haut l'ont accompli. Mais quand les hommes veulent accomplir par leurs propres efforts ce qui n'est donné que par Dieu, alors leurs efforts sont inutiles et vains; ils ressemblent alors aux bâtisseurs de la colonne mentionnée dans l'Évangile, qui commencent l'édifice sans avoir les moyens de l'achever. Tout ce qui passe, c'est-à-dire les démons et les passions, se moque d'eux, car extérieurement ils semblent accomplir la vertu, mais en réalité, ils sont dans une profonde tromperie, aveuglés et aveuglés, soumis à leurs passions, accomplissant la volonté des démons. Beaucoup pensaient obéir, mais en réalité, ils ne faisaient qu'accomplir leurs caprices, se laissaient emporter par leurs passions. Heureux celui qui, dans sa vieillesse, parvient à verser une larme de repentir pour les passions de sa jeunesse. Le Seigneur a dit à propos des dirigeants aveugles et de ceux qu'ils dirigent : «Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans une fosse» (Mt 15,14).

Notre époque a connu un autre exploit, associé à de nombreuses difficultés et obstacles. Nous avons dû entreprendre un voyage – non pas de jour, ni à la lumière du soleil, mais de nuit, à la faible lueur de la lune et des étoiles. L'Écriture sainte nous a été donnée comme guide : les pères l'ont clairement affirmé. Pour nous guider par l'Écriture, les conseils de nos voisins, ceux qui sont eux-mêmes guidés par les écrits des pères, sont également utiles. Ne croyez pas que notre exploit soit dépourvu de souffrances et de couronnes : non ! Il est associé au martyre. Ce martyre est comparable au supplice de Loth à Sodome : l'âme du juste était tourmentée par la vue d'une fornication incessante et effrénée. Et nous languissons, entourés de toutes parts par des esprits qui ont violé la fidélité à la vérité, se sont livrés à une relation prodigue avec le mensonge, infectés par la haine contre les Écritures inspirées par Dieu, armés contre elles par le blasphème, la calomnie et la moquerie infernale. Nos exploits ont de la valeur devant Dieu : sur sa balance sont pesés notre faiblesse, nos moyens, les circonstances et le temps lui-même. Un certain grand père eut la vision suivante : devant lui, la vie terrestre des hommes était représentée comme une mer. Il vit que les ascètes des premiers temps du monachisme

étaient dotés d'ailes de feu et qu'ils étaient emportés, comme l'éclair, au-dessus de la mer des passions. Les ascètes des temps récents n'avaient pas d'ailes : ils se mirent à pleurer sur le rivage. Puis il leur fut donné des ailes, mais non pas de feu, mais de faibles ailes : ils furent emportés au-dessus de la mer. En chemin, à cause de la faiblesse de leurs ailes, ils plongeaient souvent dans la mer. Avec peine à se relever, ils reprirent leur voyage et, finalement, après bien des efforts et des épreuves, ils traversèrent la mer. Ne nous décourageons pas ! Ne nous efforçons pas témérairement d'accomplir des exploits qui dépassent nos forces; acceptons avec respect l'humble exploit, parfaitement en harmonie avec notre faiblesse, offert comme par la main visible de Dieu. Accomplissons cet exploit avec fidélité à la sainte Vérité – et au milieu du monde, foule bruyante et innombrable, s'efforçant sur le large et spacieux chemin, suivant un rationalisme obstiné, allons à Dieu par l'étroit chemin de l'obéissance à l'Église et aux saints pères. Peu nombreux sont ceux qui suivent ce chemin ? – Qu'importe ! Le Sauveur a dit : «Ne crains pas, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume. Entrez par la porte étroite. Car large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent par elle. Car étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et peu nombreux sont ceux qui les trouvent.» (Luc 12,32; Mt 7,13-14)

Lettre 230. Sur les œuvres des saints pères et la sainte Écriture.

Vous demandez pourquoi il est nécessaire de lire les saints pères ! Ne suffit-il pas de se laisser guider par la Parole de Dieu, par la sainte Écriture seule, la pure Parole de Dieu, exempte de toute parole humaine ?

Je réponds : il est absolument nécessaire, lorsqu'on lit les Écritures, de lire les saints pères de l'Église d'Orient. Voici ce que dit le saint apôtre Pierre à propos de la sainte Écriture : «Aucune prophétie d'un livre ne vient de son interprétation propre» (traduction russe : «aucune prophétie de l'Écriture ne peut être l'objet d'une interprétation particulière»). «Car une prophétie n'a jamais été apportée par la volonté des hommes, mais les saints hommes de Dieu ont parlé, étant éclairés par le saint Esprit» (2 Pi 1,20-21). Comment pouvez-vous vouloir comprendre arbitrairement une parole spirituelle qui n'a pas été prononcée arbitrairement, mais par l'inspiration de l'Esprit, et qui elle-même interdit toute interprétation arbitraire ? L'Esprit a prononcé la sainte Écriture, et seul l'Esprit peut l'interpréter. Des hommes inspirés par Dieu, les saints pères, l'ont interprétée. Par conséquent, quiconque veut acquérir une véritable connaissance de la sainte Écriture doit lire les saints pères. Si vous vous limitez à la seule lecture de la sainte Écriture, alors vous devez nécessairement la comprendre et l'expliquer arbitrairement. Par la même nécessité, vous serez impossible d'éviter les erreurs; car «l'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge.» «Personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu» (I Cor 2,14,11).

Les hérétiques de tous les temps détestent particulièrement les Écritures patristiques : les écrits des pères révèlent le sens direct des saintes Écritures, que les ennemis de la Vérité cherchent à déformer afin de confirmer leurs raisonnements erronés. L'hérésiarque Eutychius exprima son aversion pour les Pères lors du concile local de Constantinople. «Les saintes Écritures», dit-il sournoisement, «doivent être respectées plus que les pères», car à cette époque, les écrits des saints patriarches d'Alexandrie, Athanase le Grand et Cyrille, récemment décédé, dénonçaient clairement son erreur blasphématoire. L'Église œcuménique, au contraire, a toujours eu un respect particulier pour les Écritures patristiques : ces Écritures préservaient l'unité de l'Église, pour laquelle

une interprétation universellement acceptée, vraie et pleine de grâce des Écritures est nécessaire. Les conciles œcuméniques commençaient toujours par la lecture des Écritures patristiques, dans lesquelles le dogme ou la tradition, objet des délibérations du concile, était exposé en détail. S'appuyant sur les Écritures patristiques, le concile dénonçait l'hérésie et proclamait l'enseignement et la confession orthodoxes. De même, dans leur vie privée, les saints ascètes étaient d'abord éduqués par les Écritures patristiques; ce n'est qu'ensuite qu'ils passaient à la lecture des saintes Écritures, avant d'avoir atteint un succès spirituel particulier. «La mer de l'Écriture est profonde», disait saint Jean Climaque, «et l'esprit de l'hésychaste ne s'y aventure pas sans danger : il est dangereux de nager en vêtements et de toucher à la théologie passionnée» (Parole 27, sur le silence). Ce danger, ce désastre, réside évidemment dans une interprétation arbitraire, dans une fausse compréhension de l'Écriture, raison pour laquelle de nombreux moines ont commis une erreur fatale. C'est en vain que les hérétiques affichent leur respect imaginaire pour les saintes Écritures – mensonger, hypocrite. Quel respect pour la Parole de Dieu, si chacun, aussi dépravé soit-il, peut la comprendre et l'interpréter arbitrairement ? La sainte Église, en acceptant l'interprétation bénie des saintes Écritures par les saints pères, prouve ainsi son profond respect pour les saintes Écritures : elle les honore comme la Parole de Dieu doit l'être. Elle enseigne à ses enfants à ne pas être insolents envers la Parole de Dieu, les préserve de l'orgueil et de l'iniquité, leur ordonne de s'instruire par la lecture des saints pères et, sous leur direction, de pénétrer dans la merveilleuse lumière de la Parole de Dieu, frappant d'aveuglement ceux qui osent la regarder sans préparation, avec un esprit impur et un cœur pieux. Il suffit de prêter attention au culte de l'Église d'Orient pour se convaincre de sa profonde révérence pour les saintes Écritures. L'Évangile – le livre très saint, contenant les paroles adressées aux hommes par le Dieu incarné lui-même – est toujours présent sur le trône sacré, représentant avec éclat le Christ lui-même. Seules les personnes sacrées sont autorisées à le lire au peuple; lorsqu'il est lu, chacun l'écoute, comme si le Christ parlait; lorsqu'il est emporté hors de l'autel, des cierges allumés le précèdent. Il est apporté et placé sur le pupitre au milieu du temple : alors tous les chrétiens orthodoxes présents s'agenouillent respectueusement devant lui, comme devant la Parole de Dieu, et l'embrassent avec crainte et amour. Et à ce moment, l'hérétique, qui se vantait tout à l'heure de son respect pour la Sainte Écriture, est tenté par la révérence des enfants de la sainte Église pour l'Évangile, qualifiant avec moquerie leur culte de la Parole de Dieu d'idolâtrie, de culte du papier, de l'encre, de la reliure; malheureux aveugle ! il ne voit dans ce livre que du papier, de l'encre, de la reliure, – il ne voit pas l'Évangile du Christ. La lecture publique des épîtres apostoliques est assurée par les diacres et les lecteurs; la lecture du reste de l'Écriture sainte est assurée par les lecteurs au milieu de l'église. Les hymnes liturgiques, composées par les saints pères, contiennent un cours complet de théologie dogmatique et morale. Gloire à Dieu, qui a préservé son Église dans la pureté et la sainteté ! Gloire à la sainte Église d'Orient, seule sainte et vraie ! Toutes ses traditions, toutes ses coutumes sont saintes, parfumées d'onction spirituelle ! Que tous ceux qui s'opposent à elle soient confus, tous ceux qui se séparent d'elle.

Ayez pour les saintes Écritures le respect dû à un véritable fils de la véritable Église; ayez confiance et respect pour les écrits des pères. Le même Esprit de Dieu qui a agi dans les prophètes et les apôtres a agi dans les saints docteurs et pasteurs de l'Église : le saint apôtre est témoin de ce dogme : «Dieu a établi dans l'Église, dit-il, premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des docteurs» (1 Cor 12,28). Conformément aux

paroles de l'apôtre, aux paroles des saintes Écritures et à l'enseignement de l'Église, la première place dans notre lecture pieuse devrait être occupée par les écrits des apôtres. Parmi eux, l'Évangile occupe la première place. Pour bien comprendre le Nouveau Testament, lisez les saints docteurs de l'Église, le psautier et les autres livres de l'Ancien Testament. Purifiez-vous par les commandements de l'Évangile et par des œuvres pieuses. Selon la pureté de l'âme, Dieu lui apparaît, la Parole de Dieu lui est révélée, car les yeux de la chair sont recouverts par le voile impénétrable de la parole humaine.

Lettre 231. Mise en garde contre la passion pour un guide, une orientation spirituelle juste et la vie en Dieu.

Que ton cœur appartienne au Seigneur seul, et dans le Seigneur à ton prochain. Sans cette condition, appartenir à l'homme est terrible. Ne sois pas esclave de l'homme, dit l'apôtre.

Les paroles de saint Jean-Baptiste, prononcées par lui au sujet du Seigneur et de lui-même, et conservées pour nous dans l'Évangile de Jean, m'ont toujours touché au plus profond de mon cœur : «Celui qui a une épouse», dit le saint Précurseur, «c'est l'époux; et l'ami des époux, qui se tient là et l'entend, exulte à la voix des époux : telle est donc ma joie accomplie. «Il faut qu'il croisse, et que je diminue» (Jn 3,29-30).

Tout guide spirituel doit être uniquement un serviteur de l'Époux céleste, conduire les âmes à Lui, et non à lui-même, leur proclamer la beauté infinie et ineffable du Christ, sa bonté et sa puissance incommensurables : qu'elles aiment le Christ comme digne d'amour. Et que le guide, tel le Grand et humble Baptiste, se tienne à l'écart, se reconnaisse comme rien, se réjouisse de sa propre humiliation devant les disciples, humiliation qui est un signe de progrès spirituel. Tant que le sentiment charnel prévaut chez les disciples, leur Le guide est grand à leurs yeux; mais lorsque le sentiment spirituel apparaît en eux et que le Christ est exalté en eux, ils ne voient en leur guide que l'arme bénéfique de Dieu.

Gardez-vous de la passion pour le guide. Beaucoup ne se sont pas gardés d'eux-mêmes et sont tombés avec leurs mentors dans les pièges du diable. Le conseil et l'obéissance ne sont purs et agréables à Dieu que s'ils ne sont pas souillés par la passion. La passion transforme l'être aimé en idole : Dieu se détourne avec colère des sacrifices offerts à cette idole. Et la vie est perdue en vain, les bonnes actions périssent, comme l'encens parfumé emporté par un tourbillon violent ou noyé par une odeur nauséabonde. Ne donnez place à aucune idole dans votre cœur. Et toi, maître, garde-toi du commencement du péché ! Ne remplace pas Dieu par toi-même pour l'âme qui s'est réfugiée en toi. Suis l'exemple du saint Précurseur : cherche seulement que le Christ soit magnifié dans tes disciples. Lorsqu'il sera magnifié, tu seras diminué : te voyant diminué par le Christ grandissant, sois rempli de joie. Avec un tel comportement, une paix merveilleuse sera jetée sur votre cœur : vous verrez en vous-même l'accomplissement des paroles du Christ : «Celui qui s'abaisse sera élevé» (Luc 18,14).

Bienheureux ceux qui suivent le véritable enseignement de l'Évangile avec abnégation, qui ont renoncé à la satisfaction des convoitises du corps et de l'âme ! Les convoitises du corps déchu sont pécheresses, tout comme celles de l'âme déchue. Elle cherche partout à réaliser son ego, à devenir une primauté de l'être séparée, indépendante, pour laquelle tout le reste doit exister. L'Évangile exige qu'une telle vie soit mortifiée, que l'homme reconnaisse Dieu comme Dieu et prenne sa place parmi les créatures. Après la mortification d'une vie insensée, rêveuse, en fait inexistante, la vraie vie peut apparaître, avec un sens abondant de l'existence – la vie autour de Dieu.

Lettre 232. De l'amour chrétien.

L'Évangile commande l'amour des ennemis : les saints pères louent l'amour égal pour tous. - L'amour du prochain devrait-il vraiment être étranger à toute distinction ?

C'est de cela que je vais vous parler maintenant. Je voudrais vous parler de ce sujet non pas avec ma parole, mais avec celle de Dieu : que le Dieu miséricordieux me l'accorde.

Je ne comprends que l'amour qui agit selon les commandements sacrés de l'Évangile, à sa lumière, qui est elle-même lumière. Je ne comprends, je ne reconnais aucun autre amour. L'amour prôné par le monde, reconnu par les hommes comme leur propriété, scellé par la chute, est indigne d'être appelé amour : c'est une déformation de l'amour. C'est pourquoi il est si hostile à l'amour saint et véritable.

Le véritable amour saint pour Dieu et pour le prochain est clairement décrit dans les commandements de l'Évangile; son action juste et immaculée se révèle dans l'accomplissement de ces commandements. «Celui qui m'aime, dit le Seigneur, garde mes commandements» (Jn 14,21). Dans un tel amour, il ne peut y avoir ni rêverie ni ardeur charnelle, car l'accomplissement des commandements du Christ s'accomplit, pour ceux qui débutent, par une violence contre eux-mêmes, une violence telle qu'on l'appelle crucifixion, et pour ceux qui ont réussi et ont ressenti l'ombre de la grâce, par un sentiment abondant de la paix du Christ. La paix du Christ est une certaine froideur spirituelle subtile : lorsqu'elle se répand dans l'âme, elle demeure dans un profond silence, dans une mort sacrée. «Je ne suis pas venu», dit le Législateur de l'amour saint et véritable, dit l'Amour lui-même – Dieu, «je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée. Car je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, l'épouse de sa belle-mère; et l'homme aura pour ennemis les membres de sa propre maison.» (Mt 10,34-36). Et toutes nos actions envers notre prochain, bonnes ou mauvaises, le Seigneur les jugera comme si elles étaient faites en relation avec lui-même (Mt 25). Le Seigneur a concentré toute la loi en deux commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. «L'amour est le lien de la perfection» (Col 3,14), dit l'Apôtre. Si tel est le cas, pourquoi l'épée, l'inimitié et la séparation ? Parce que Dieu rejette l'amour charnel, celui qu'Adam a appris après la chute, et n'accepte qu'un seul amour spirituel, celui que le Nouvel Adam, notre Seigneur Jésus Christ, a manifesté au monde. Nous devons aimer comme Lui : l'amour du vieil Adam déchu est le fruit interdit au paradis du Nouveau Testament. Il est empreint d'un élan de rêverie, inconstant, partial, et aime la création extérieure à Dieu. Dieu est complètement détaché des relations de cet amour, appelé à y participer avec le péché et Satan. L'amour spirituel est constant, impartial, tout en Dieu, il embrasse tous les prochains, aime chacun de manière égale, mais aussi avec une grande distinction. «Aimez vos ennemis», dit l'Évangile, «bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous chassent» (Mt 5,44). Ici est clairement et précisément décrit ce que devrait être l'amour pour les ennemis : pardonner les offenses qu'ils ont infligées, prier pour eux, les bénir, c'est-à-dire adresser de bonnes paroles à leur égard et remercier Dieu pour les malheurs qu'ils infligent, les remercier selon leur force et leur réussite spirituelle, faire le bien, qui peut aller jusqu'à la mort physique pour le salut de l'ennemi. Le Sauveur a donné l'exemple d'un tel amour pour les ennemis.

Mais le même Évangile nous ordonne d'être prudents avec nos ennemis, de ne pas nous confier à eux. «Voici que je vous envoie», dit le Seigneur à ses disciples, «comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme

les serpents et simples comme les colombes. Prenez donc garde, ô hommes ! On vous livrera aux tribunaux, et on vous fouettera dans leurs assemblées... Vous serez haïs de tous à cause de mon nom» (Mt 10,16-17 22). C'est pourquoi l'Évangile lui-même recommande la prudence envers les ennemis et, si possible, une attitude prudente envers eux. L'inimitié est produite par l'esprit du monde; elle remplace souvent l'amour charnel. Mais l'amour charnel lui-même est très semblable à l'inimitié. Un descendant du vieil Adam est capable d'amour charnel et d'inimitié : plus le vieil homme est vivant en lui, plus les maux dont la chute a frappé l'amour sont puissants : inimitié, envie, jalousie, amour charnel. Le serviteur du Christ ne peut être l'ennemi de personne. Voyez-vous, l'Évangile nous prescrit un amour pour nos ennemis non pas aveugle, non déraisonnable, mais sanctifié par la raison spirituelle. L'amour est lumière, l'amour aveugle n'est pas amour. Il en va de même pour l'amour des amis. L'Évangile ordonne que cet amour soit pour le Christ, que le Christ soit aimé dans le prochain, et que le prochain soit aimé comme créature de Dieu. En raison de cet amour en Dieu et pour Dieu, les saints de Dieu avaient un amour égal pour tous, et aimaient particulièrement ceux qui menaient une vie pieuse, comme le disait saint David : «Mais tes amis, ô Seigneur, me sont précieux» (Psaume 139, 17). Ceux qui étaient instruits éprouvaient plus d'affection pour les mentors en qui ils voyaient une abondance particulière d'intelligence spirituelle et d'autres dons spirituels. Les mentors aimaient davantage ceux de leurs enfants spirituels en qui ils voyaient un zèle particulier pour la vertu et une manifestation particulière de la faveur divine. Un tel amour, qui valorise chacun selon sa piété, est en même temps égal à tous, car il est en Christ et aime le Christ en tout. Un vase contient davantage ce trésor spirituel, un autre moins. Le trésor est unique ! Là où est le Christ, il n'y a ni envie ni zèle. «L'amour ne soupçonne pas le mal !» (I Cor 13,5) – là règnent la tranquillité, les bonnes pensées, la constance, la sainte paix. L'amour accompagné de zèle est terrestre, charnel, impur. Les yeux de l'amour saint sont comme ceux d'un aigle, comme ceux d'un chérubin flamboyant : le moindre mouvement coupable ne peut leur échapper. Mais l'amour lui-même est inaccessible au péché, qui rampe toujours sur la terre; il vit au ciel – là, il se transfère pour habiter l'esprit et le cœur, devenus participants de l'amour divin.

Lettre 233. La connaissance de Dieu est le plus grand bien. La mort de Jésus est la fidélité au saint Esprit. Préserver la pensée juste. L'obstination mène à la destruction.

Un service rendu au prochain qui me plaît est celui d'une parole agréable à Dieu et utile, qui guide vers le salut. C'est pourquoi le désert et la solitude me sont chers. Avec leur aide, je voudrais purifier mon esprit et mon cœur, les purifier afin qu'ils deviennent des tablettes vivantes de la parole vivante de Dieu, qu'elle y soit représentée clairement et avec éclat, afin qu'un salut abondant jaillisse de la parole vivante de Dieu, se déversant dans mon âme et dans celles de mes bien-aimés dans le Seigneur.

Le plus grand, l'unique bien pour l'homme, c'est la connaissance de Dieu. Les autres biens, comparés à celui-ci, sont indignes d'être qualifiés de biens. Elle est un gage sûr de félicité éternelle et, dans nos pérégrinations terrestres, elle procure les plus hautes et les plus abondantes consolations. Dans les plus grandes calamités et les plus grandes peines, lorsque toutes les autres consolations deviennent insuffisantes, impuissantes, elle conserve toute sa force. C'est le plus grand don de Dieu. Le service le plus béni et le plus élevé sur terre est d'attirer à soi ce don de Dieu par la repentance et l'accomplissement des commandements de l'Évangile, et de le communiquer à son prochain. Heureux celui à qui un tel service est confié, aussi insignifiant soit-il en apparence. Les

soucis terrestres sont incompatibles avec ce service. Il exige du serviteur qu'il soit simple et innocent, comme des enfants – aussi étranger à la sympathie pour tout ce qui est désirable et doux dans le monde qu'étranger à ses enfants. Il est nécessaire de perdre la notion même du mal, comme s'il n'existait pas, sinon la notion du bien ne peut être complète, pure, parfaite. «L'amour, qui est le lien de la perfection, ne soupçonne pas le mal» (Col 3,14; I Cor 13,5), disait l'Apôtre. Les cœurs purs voient tout comme pur (Tite 1,15). Il est nécessaire de réussir à faire le bien au point de reconnaître immédiatement, avec un sentiment spirituel sincère, le mal qui approche, aussi dissimulé et déguisé soit-il, de le rejeter immédiatement, avec une détermination courageuse, et de demeurer invariablement bon, bon dans le Seigneur tout-bon, qui accorde sa bonté à l'homme. Pour cela, il faut abandonner les soucis terrestres et les devoirs qui y sont liés, ainsi que les divertissements pernicious. De nos jours, les hommes ont osé introduire leurs propres règles dans les ordonnances du saint Esprit. C'est pourquoi les ordonnances célestes sont devenues terrestres, les ordonnances spirituelles charnelles, les saints pécheurs, les sages absurdes. Ils voient l'incongruité, ils voient la destruction qui en découle; mais ils ne voient pas le commencement des désastres : car ils regardent à la lumière de leur propre raison déchu, et non à la lumière de Dieu. Le commencement des désastres réside dans le mépris inadmissible et orgueilleux des commandements du saint Esprit, en les remplaçant par leurs propres préceptes. Voilà la cause du désordre général, la cause de la chute du christianisme, la chute morale qui précède toujours le désordre civil et le préfigure. Il y a des chrétiens, mais la connaissance commune et identique de la Vérité a été perdue, celle par laquelle tout serait uni en un seul corps spirituel, avec une seule pensée, un seul esprit, sous un chef commun : le Christ. De nos jours, chacun a plus ou moins sa propre façon de penser, sa propre religion, sa propre voie, adoptée arbitrairement ou accidentellement, reconnue comme juste, ou seulement justifiée. Ce troupeau innombrable, ayant perdu le lien et l'unité dans la vérité et l'esprit, offre à l'observateur spirituel le spectacle du plus grand désordre : chaque brebis erre dans sa propre direction, sans que personne ne s'en soucie; les gens n'entendent plus – tant leur oreille est lourde – la voix salvatrice du vrai Berger, entendue de sa sainte Église, qui dénonce encore haut et fort leurs mensonges, leur annonce le droit chemin, le leur montre. Ils sont assourdis par le bruit des soucis terrestres et acharnés, le bruit des plaisirs sensuels, le bruit du succès terrestre. «Leur âme est attachée à la terre» (Ps 118,25), incapable de percevoir les impressions spirituelles. Mais certains élus entendent encore la voix du vrai Berger, notre Seigneur Jésus Christ. Ils suivent cette voix, se frayant un chemin à travers la foule dense, bruyante et incohérente, qui les entoure avec le plus grand effort et le plus grand labeur. Jusqu'à présent, ces élus ont rendu justice sur terre à la vérité céleste. Leur nombre est très restreint ! Mais le Seigneur les encourage : «Sois sans crainte, petit troupeau», dit-il, «car le Père a trouvé bon de vous donner le royaume» (Luc 12,32).

Quel est le signe de ces brebis, par lequel on les reconnaît immédiatement ? Ce signe est l'obéissance scrupuleuse à la sainte Église, la fidélité à la sainte Vérité et au saint Esprit. Guidés par une véritable humilité, ils renoncent à la compréhension de leur esprit naturel déchu et à toute intelligence humaine, aussi sublimes et séduisantes soient-elles en apparence. Pour rester fidèles à Dieu, ils n'ont pas honte que le monde les traite d'insensés. Non seulement ils endurent avec magnanimité les persécutions du monde, mais ils s'exposent aussi à diverses privations, préservant ainsi en eux «la mort de Jésus et sa vie» (II Cor 4,10). Cela signifie : «perdre son âme en ce siècle, afin de la gagner pour l'éternité par la vivification de l'Esprit» (Jn 12,25).

Restons fidèles au saint Esprit. Il est très saint et très pur, il ne se repose que sur les purs et les saints, il aime les humbles, qui prouvent leur humilité non par des apparences extérieures, mais par l'obéissance de leur esprit à l'Évangile et à l'Église. Il se détourne de ceux qui se font du mal et qui se séparent de l'unité de l'Église pour une pensée flatteuse. Il s'éloigne d'eux et l'esprit obscur de l'illusion les approche. «Une seule fausse pensée», a dit un certain saint Père, «peut conduire en enfer.»

Les fils obscurcis de ce monde ont plus facilement des pensées sur Dieu; à leurs yeux, penser à Dieu d'une manière ou d'une autre n'est pas un grand malheur. Malheur ! Ils ignorent l'importance des pensées sur Dieu, l'importance de la Vérité en eux et de l'Esprit qui est toujours présent et qui l'assiste. De leur action mutuelle naît la renaissance de l'homme pour le salut, qui consiste en la communion de la nature humaine avec la nature divine. Au contraire, l'esprit obscur et rusé de la tromperie est toujours présent et favorise les fausses pensées. Le père du mensonge est le diable, dit l'Évangile; le mensonge est la propriété du diable. Quiconque a adopté de fausses pensées a adopté les propriétés du diable, s'est lié aux anges rejetés et a rendu son union avec Dieu étrangère et contre nature. Être étranger à Dieu est étranger au salut et à la vie spirituelle. Gardons-nous des pensées fausses et des sentiments profonds qui en découlent. Parmi ceux-ci, les pensées et sentiments faux constituent ce qu'on appelle l'illusion, ou auto-illusion, qui se décline en d'innombrables formes, selon le degré et le type de pensées et sentiments faux acceptés par chacun comme vrais. Acquérons la véritable connaissance de Dieu, étrangère aux erreurs et aux intellectualisations; elle transparaît dans les saintes Écritures et les écrits des saints pères, telle la lumière du soleil, brillant à midi dans un ciel azur et sans nuages.

Lettre 234. L'insignifiance de nos vertus devant Dieu. – La lutte contre les tentations. – Le chemin du repentir.

Le Dieu tout-parfait nous regarde tous, nous les humains. La bonté humaine, si imparfaite que, selon le juste jugement d'un certain saint Père, on peut plutôt la qualifier de distorsion de la loi divine, disparaît devant son infinie bonté. Même le plus vertueux Abraham est loué pour ses vertus devant les hommes, mais pas devant Dieu. Devant Dieu, la foi en Dieu, qui comble les défauts humains, lui est imputée comme une vertu. Ce n'est qu'alors que Dieu accepte nos vertus lorsqu'elles témoignent de la foi; en elles-mêmes, elles sont indignes de Dieu. «Toute notre justice», a dit le saint prophète Isaïe, «est comme le port d'une prostituée» (Isaïe 64:6). C'est pourquoi Dieu, regardant nos cœurs, n'apprécie que les cœurs humbles, conscients de leur péché, emplis de repentance, confessant l'insignifiance de leur bien naturel, les dommages causés par la chute, et suscitant en eux le désir du bien spirituel. On peut exercer les vertus spirituelles par ses propres forces; mais les vertus spirituelles en l'homme sont un don du Dieu miséricordieux, qui l'offre aux pauvres d'esprit, affamés et assoiffés de la vérité du Christ. Heureux êtes-vous, vous qui avez appris à distinguer les vertus spirituelles des vertus spirituelles, entre les vertus propres au seul Nouvel Adam et celles dont le vieil Adam est capable; entre les vertus de l'Évangile et les vertus de notre nature déchue, vertus auxquelles les idolâtres, les musulmans et tous ceux qui se sont éloignés de la sainte Vérité ne sont pas étrangers. Vous dites que le désir du bien spirituel est encore fragile en vous ? – Chez qui n'est-il pas instable ? – Avec quelle facilité le cœur trahit-il le bien ! Avec quel oubli, quel aveuglement, quelles passions et quelles chutes accompagnent ces changements ! Quel travail, quelle lutte contre soi-même pour revenir au bien ! Et encore un travail, et encore une lutte acharnée et

sanglante pour rester fidèle au bien ! L'ancien tentateur, le tentateur expérimenté, nous offre sans cesse le goût du fruit défendu. Pour vaincre le mal, nous avons besoin de l'aide de Dieu. Lorsque cette aide toute-puissante coopère avec nous, nous sommes vainqueurs; lorsqu'elle nous quitte, nous sommes vaincus. «Dans mon abondance», disait saint David, «je ne serai jamais ébranlé... Tu as détourné ton visage, et j'ai été troublé» (Ps 29,7-8). Dans notre défaite, nous ressentons tellement notre faiblesse que la condition des vainqueurs nous semble étrangère, impossible; dans les victoires, si les expériences précédentes ne nous avaient pas rassurés, nous ne croirions pas que la défaite était si proche de nous – par un ennemi aussi insignifiant et répugnant que le péché. La Providence toute-sage a fait en sorte que les ascètes de Dieu ne soient pas toujours dans un état de joie, de triomphe et de victoire. Un tel état constant pouvait engendrer en eux un orgueil féroce : ne voyant jamais par expérience leur propre défaite dans la faiblesse, ils s'imaginaient que cet état de triomphe constant sur le péché leur appartenait, et non un don de Dieu. C'est pourquoi Dieu a dissous pour eux, comme le dit le moine Isaac le Syrien, «consolation et invasions, lumière et ténèbres, combats et intercessions, bref, oppression et espace. Et c'est le signe que l'homme prospère avec l'aide de Dieu» (Parole 78). De cette dissolution des victoires et des défaites, des transitions de l'une à l'autre, l'homme reconnaît de plus en plus sa faiblesse; Dieu s'élève progressivement devant lui et, finalement, devient tout pour lui, l'objet de tout son amour, de toute son espérance et de toute sa foi. Ce chemin, par lequel Dieu lui-même guide l'homme, le maintient dans une contrition constante de l'esprit, dans la pauvreté spirituelle, face à ses péchés et en les pleurant, est appelé chemin de la repentance. Tous les saints l'ont emprunté, du péché à Dieu. Ce chemin est éclairé par l'enseignement du saint Esprit, rayonnant de l'Écriture sainte et des écrits des pères.

Sur le chemin de la repentance, tu ne trouveras pas la satisfaction personnelle. En regardant en toi-même, tu ne trouveras rien qui flatte ta vanité : au contraire, tu trouveras beaucoup de choses dignes de lamentations et de soupirs, dignes de larmes amères et prolongées. Tes pleurs, tes soupirs, tes larmes te consoleront; ta consolation sera la légèreté et la liberté de conscience : elles seront apportées, progressivement renforcées et développées par tes pleurs, tes soupirs, tes larmes. Seuls les humbles, seuls les pauvres d'esprit trouveront leur paix, à la fois temporaire et éternelle. Tel est le sort et le destin réservés par Dieu à ceux qu'il a choisis pour un service spirituel et véritable. Durant leur vie terrestre, ils doivent demeurer dans la repentance, étrangers aux plaisirs et aux amusements de la corruption – et cette repentance incessante distingue les élus de Dieu des fils du monde. Seule la repentance permet de passer d'un état mental à un état spirituel. Saint Isaac le Syrien dit : «Si nous sommes tous pécheurs et qu'aucun de nous n'a surmonté toutes les tentations, aucune vertu ne saurait être au-dessus de la repentance (c'est-à-dire que toutes les vertus, même les plus hautes, doivent être dissoutes par la repentance). L'exploit de la repentance ne peut jamais être achevé : il convient toujours à tous les pécheurs et aux justes qui désirent recevoir le salut. Aucune limite ne saurait en désigner l'accomplissement parfait, car la perfection même du plus parfait est véritablement imparfaite. Par conséquent, la repentance ne peut être déterminée ni par le temps ni par le nombre d'actes accomplis, même avant la mort» (Parole 71). En d'autres termes, ce grand maître dit : «Le repentir est la porte de la miséricorde divine pour ceux qui le pratiquent avec soin. Par cette porte, nous entrons dans la miséricorde divine : nous ne pouvons y accéder autrement que par cette porte» (Parole 85). Même les exploits les plus sublimes sont vains, stériles et souvent néfastes à l'âme lorsqu'ils ne sont pas

dissipés par le sentiment du repentir. Le repentir est étranger à l'illusion, inaccessible à celle-ci. Dans le fait que Dieu vous a révélé le chemin du repentir, on peut voir sa miséricorde particulière, sa Providence particulière pour vous. Séparez-vous de la terre avec votre esprit et votre cœur ! Commencez votre voyage vers Dieu par le chemin qui s'est ouvert devant vous. À la demande de Dieu, toutes les circonstances, même celles qui sont extérieurement contraires, vous aideront. Acquérez votre âme par la patience, en considérant avec une condescendance magnanime ses faiblesses, ses instincts involontaires. Exiger de soi-même l'immutabilité et l'infailibilité est irréaliste. Exigez-le en cette époque transitoire ! L'immutabilité et l'infailibilité caractérisent l'homme dans l'ère à venir; mais ici, nous devons supporter avec magnanimité les infirmités de notre prochain et les nôtres. Évitez autant que possible tout péché; et supportez courageusement vos inévitables infirmités, dans lesquelles la pensée vous envahit involontairement. Acquérez, grâce à vos infirmités, un profond et constant sentiment de pauvreté spirituelle, si agréable à Dieu – et non le découragement et la lâcheté ! Et parcourez le chemin de la vie terrestre, marchant devant le Seigneur avec contrition.

Lettre 235. La félicité éternelle n'est possible que dans la vie future.

Rien de périssable ni de transitoire ne peut satisfaire l'homme. Si cela semble satisfaisant, n'y croyez pas : cela ne fait que flatter. Cela ne flattera pas longtemps, cela trompera, s'éclipsera, disparaîtra et laissera l'homme dans les horreurs de la pauvreté et de la misère. La félicité de Dieu est positive, éternelle. Au début, telle la plus petite graine, elle apparaît dans le cœur sous la forme de la moindre attraction, du moindre désir; puis elle grandira peu à peu, englobera toutes les pensées, tous les sentiments, l'âme et le corps; elle deviendra comme un arbre, grand et ramifié. Les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les pensées et les contemplations angéliques, viendront planer sur ses branches. Cela doit arriver au chrétien durant sa vie terrestre. Celui sur qui cela est accompli, en entrant dans l'éternité, se verra jouir de trésors spirituels, gages d'une félicité infinie. Un tel état est déjà ici-bas la félicité éternelle, avant l'entrée évidente dans l'éternité par la mort du corps. Une telle vie est dès maintenant la vie éternelle.

Lettre 236. «La foi sainte» et la superstition.

La foi sainte, dont les rationalistes se sont moqués et continuent de se moquer, la qualifiant d'aveugle, est si subtile et sublime qu'elle ne peut être comprise et enseignée que par la raison spirituelle. La raison du monde la répugne et la rejette. Mais lorsque, pour une nécessité matérielle, elle la trouve nécessaire ou tolérable, elle la comprend et l'explique fausement : car l'aveuglement qu'elle attribue à la foi est son attribut inaliénable. Alors seulement, la foi est sainte et vraie lorsqu'elle est foi en la sainte Vérité, lorsqu'elle est foi apportée sur terre par la Vérité divine incarnée, notre Seigneur Jésus Christ. Toute autre foi, hormis la foi en la sainte Vérité, est superstition. Les fruits de la superstition sont la destruction. Une telle foi est condamnée par Dieu : les idolâtres croient en leurs idoles par elle, les musulmans au faux prophète Mahomet et au Coran, les hérétiques à leurs dogmes blasphématoires et leurs hérétiques hérétiques, les rationalistes à l'esprit déchu de l'homme. Ses disciples croiront ainsi à l'antichrist.

Lettre 237. À propos de la mort d'un enfant. – Béatitude des âmes innocentes.

Que Dieu, qui vous a envoyé la douleur, vous accorde aussi la force de la supporter avec courage et magnanimité. Heureux ceux qui quittent ce monde, remplis de tentations pécheresses, irréprochables. Et les tentations ne cessent

de croître et de se multiplier dans le monde, rendant le salut toujours plus difficile. La Sainte Église accompagne les enfants décédés de ce monde vers le monde éternel non pas par des chants de lamentation, mais par des chants de joie. Elle reconnaît leur béatitude comme vraie : ses prières lors de l'enterrement des enfants n'évoquent pas le sort inconnu de l'homme après la mort, comme elles l'évoquent avec émotion et tristesse lors de l'enterrement des personnes âgées. Ces prières implorent Dieu pour le repos de l'enfant décédé (car aucune pureté humaine, en elle-même, ne peut être digne de la béatitude céleste : c'est un don de Dieu), et reconnaissent que ce repos a été accordé – l'enfant décédé est déjà dit bienheureux. Les enfants, durant leur court séjour sur terre, évitent tout ce qui les prive de la bienheureuse éternité et parviennent à accomplir tout ce qui la procure : ils sont lavés du péché originel et unis au Christ par le baptême, unis à lui par la communion de son Corps et de son Sang, et de sa Divinité unie à eux. Sans avoir eu le temps de souiller ni les ablutions sacrées ni la très sainte union avec Dieu, ils quittent ce monde vain et vont naturellement à leur place. Nous, les personnes âgées, ne connaissons pas ce bonheur : le vêtement blanc de l'âme, dont nous sommes revêtus par le baptême, se tache au cours de notre vie terrestre d'innombrables taches onctueuses; nous rompons l'union avec Dieu par l'union adultère avec le péché. L'âge mûr et l'expérience auraient dû nous rendre parfaits, mais nous perdons même les vertus que nous possédions dans notre enfance. Notre état spirituel devient si erroné, si faux, si inventé, que l'Évangile, nous appelant à la correction, appelle cette correction une conversion, comme s'il s'agissait d'une rupture avec le paganisme ou l'islam. Elle nous ordonne de nous tourner vers l'état d'enfance. «En vérité, je vous le dis», témoigne-t-elle, «si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux» (Mt 18,3). Ces pensées peuvent vous reconforter, mère, en pleurant l'enfant béni qui est parti pour l'éternité – votre fille. Soumettez votre esprit et votre cœur à la volonté de Dieu, toute sagesse et toute bonté : dans cette dévotion, vous trouverez paix et consolation pour votre âme. Dieu a emmené votre enfant bien-aimé au ciel, et avec lui, il y a emmené votre esprit et votre cœur. C'est là que tout est bon.

Lettre 238. Vivre pour soi-même, c'est se séparer de Dieu.

Pour quelqu'un guéri d'une maladie mortelle, «Car nul de nous», dit l'Apôtre, «ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur» (Rom 14,7-8). Si vous demeurez sur terre, ne vivez pas pour vous-même, mais pour le Seigneur : celui qui vit pour accomplir sa volonté vit pour lui-même; celui qui vit pour satisfaire ses propres désirs vit pour lui-même. Ce dernier, bien qu'il paraisse vivant à ceux qui le voient avec leurs seuls yeux sensuels, est mort dans son âme, est considéré comme n'existant pas pour le Seigneur, n'est pas inscrit dans le livre de vie, son nom est inscrit dans d'autres livres. Le Seigneur est pour lui comme s'il n'existait pas. Il n'y a pas de Dieu pour celui qui ne croit pas en Dieu d'une foi vivante ! (Éph 2,12). Le premier ne meurt pas : par la mort corporelle, il accède seulement à un développement supérieur de la vie. Prenez garde ! Ne reprenez pas vie pour vous-même ! En vivant dans le Seigneur, mortifiez votre vie, pécheresse, charnelle et spirituelle, et préservez-vous ainsi pour la vie éternelle.

Lettre 239. Sur l'abandon de votre vie entre les mains du Christ. – Séparation pour un court instant. À un père de famille mourant, A. A. Pleshcheyev

«La Sagesse de Dieu», dit l'Écriture, «s'est bâti une maison» (Pr 9,1), c'est-à-dire la sainte Église : dans cette maison, tout porte l'empreinte de la Sagesse divine qui l'a créée. Cette Sagesse transparaît également dans le fait que presque toutes les demandes ecclésiastiques – ectenies – se concluent par ces mots : «Consacrons-nous les uns les autres et toute notre vie au Christ notre Dieu.» Une conclusion sage et sainte aux demandes humaines ! Il vous faut maintenant l'exprimer, la mettre en pratique, et la réaliser par une foi vivante en Christ. La foi en Christ est forte pour ceux qui le confessent comme Christ : la foi en quelque chose de faux porte des fruits tenaces. La foi en Christ donne Christ au croyant. Et l'on peut tout confier à Christ avec bonne humeur et joie : soi-même et son prochain. Que cette réflexion vous réconforte dans les derniers instants de votre vie terrestre. En jetant un dernier regard à votre famille, confiez-la au Christ. Il a fait en sorte que vous soyez son soutien : maintenant, il vous appelle à lui. Vous étiez son instrument : ayant déposé un instrument, il peut en prendre un autre dans sa main droite toute-puissante. Vous êtes séparés de vos voisins, séparés pour un court instant ! Vous pouvez tirer une conclusion juste sur la vie terrestre de l'homme ! Vous pouvez calculer sa fugacité ! La vie écoulée a filé si vite ! Bientôt, leur future vie terrestre passera pour ceux qui sont destinés à planer sur terre. Allez au ciel, dans l'éternité, où le Christ vous appelle. Béni soit celui qui entre dans l'éternité au nom du Seigneur. Allez à la fête éternelle et joyeuse du Christ. Là, vous êtes appelés par le Christ; vous avez accepté cet appel par une foi vivante en Christ et, par elle, vous vous êtes inscrits dans le livre de vie. Là, vos voisins seront unis à vous pour toujours. Ici-bas, ils ont partagé vos peines, la consolation qu'apporte la foi; il est digne et juste qu'ils partagent avec vous les joies du ciel, préparées par la foi et les souffrances terrestres dans la foi en Christ. Au ciel, dans la joie éternelle, au festin lumineux du Christ, souvenez-vous de ceux qui vous ont adressé la parole de Dieu, afin qu'ils trouvent miséricorde au jugement du Christ, où les actes, les paroles et les pensées des hommes seront jugés, comme ils l'ont été devant Dieu, et non devant des hommes qui ne regardent qu'à l'apparence.

Lettre 240. Vœux de Pâques. – Les maladies de cette vie terrestre mènent à la félicité éternelle.

Je vous remercie pour votre aimable lettre et mes félicitations à l'occasion de la fête des fêtes – la Résurrection du Christ. Je vous adresse également mes félicitations et vous souhaite à tous de véritables bénédictions. Le Christ, qui par sa mort a foulé aux pieds la mort des hommes et par sa résurrection a accordé la résurrection à tous ceux qui croient en lui, a déjà remporté la victoire sur toutes vos souffrances, et avec lui, vous avez également remporté cette victoire. Endurez avec magnanimité les vagues déchaînées, supportez avec magnanimité les assauts des vents violents par la force de la foi – et le Christ vous conduira au moment opportun vers son repos. Malgré la multitude des maladies qui vous frappent dans cette vie terrestre, de grandes consolations vous attendent dans la vie éternelle. Ne vous laissez pas troubler par les passions montantes : efforcez-vous d'y résister autant que possible; l'homme, tant qu'il est sur terre et revêtu d'un corps mortel, est sujet au changement; Tantôt il ressent la paix et la tranquillité du cœur, sans être troublé par aucune passion, tantôt il est en proie aux passions. Une telle variabilité nous enseigne la connaissance de soi, l'humilité, nous apprend à recourir constamment à l'aide de Dieu, qui ne nous quitte qu'une minute, avant de commettre sans crainte l'iniquité.

Lettre 241. La nécessité de l'aide divine. - La lutte avec les pensées. - De la patience dans la douleur.

Sans l'aide et la grâce de Dieu, nul n'est assez fort pour résister aux luttes invisibles qui surgissent dans son cœur et provoquent une tempête spirituelle. La prière et la lecture de la Parole de Dieu aident à surmonter les tempêtes spirituelles, mais même avec cette aide, l'homme ne se maîtrisera pas de sitôt, n'atteindra pas rapidement le havre de paix inébranlable : parce que les pensées et les sentiments du Divin ne sont pas rapidement assimilés par notre nature déchue, la foi ne s'anime pas rapidement. De la foi vivante en Dieu naît la soumission totale à Dieu; et de la soumission à Dieu naît la paix des pensées et le calme du cœur.

Instillez dans votre cœur la foi en Dieu, la soumission à Dieu; après les avoir goûtées, vous goûterez avec elles la consolation spirituelle dans la douleur et le calme. La lutte contre les pensées qui sèment la tristesse, aussi complexes, complexes et astucieuses soient-elles, doit être très simple, aussi simple que toute la foi chrétienne, accessible à chacun dans sa simplicité et satisfaisant chacun dans sa force. Combattez les pensées et les sentiments de tristesse par des mots courts : « Seigneur ! Que ta volonté soit faite ! Béni et Saint soit Dieu dans toutes ses œuvres ! » Prononcez ces mots mentalement, et lorsque vous êtes seul, prononcez-en quelques-uns à voix haute; prononcez-les lentement, avec beaucoup d'attention et de révérence; répétez ces mots courts jusqu'à ce que les pensées et les sentiments de tristesse s'apaisent. Lorsqu'ils resurgissent, utilisez à nouveau la même arme contre eux. L'expérience vous apprendra la puissance de cette arme, si insignifiante en apparence, à première vue. Et d'un état de lutte, il est impossible de retrouver le calme autrement que par la victoire. Se soumettre à la tristesse est extrêmement dangereux : lorsqu'elle s'intensifie, lorsqu'elle le submerge, elle peut tuer le corps et l'âme. Ne vous précipitez pas pour mourir : même la plus longue vie comparée à l'éternité n'est qu'un instant. Confiez-vous à la volonté de Dieu et à la durée de votre pèlerinage terrestre; vous utiliserez ce terme pour vous préparer au mieux à l'éternité, afin d'accomplir le plus de bien possible pour vos parents. Ne soyez pas surpris de votre faiblesse spirituelle : la raison de cette faiblesse réside dans votre nouveauté. Le temps vous enrichira d'expérience et de force. – Je contemple avec compassion votre état spirituel : vous êtes en proie à une douleur intense, comme au feu. Supportez le poids de cet état; une fois passé, vous vous sentirez renaître, vous vous verrez enrichi de trésors spirituels, inconnus de ceux dont la vie terrestre n'a été que parsemée de plaisirs. Alors, vous saurez que le Seigneur est bon même dans les peines qu'il envoie : car les peines passagères mènent aux bénédictions éternelles pour ceux qui les acceptent comme il se doit.

Lettre 242. Félicitations. – Le Chemin de la Vie. – Consolation dans les douleurs.

Je vous adresse mes plus sincères félicitations à l'occasion de votre Journée des Anges ! Je joins à ces félicitations mon vœu le plus sincère que votre saint Ange Gardien préserve votre vie terrestre dans la paix et le bien-être, vous guidant sur ce chemin vers l'éternité bénie. En effet, notre vie terrestre est un chemin. Seul ce chemin se mesure non pas en distances, mais en temps. De même que les objets changent sur un chemin ordinaire, se remplaçant constamment, de même les événements se succèdent sur le chemin de la vie terrestre. Et l'homme ignore quel événement l'attend chaque jour. Dieu, qui permet aux hommes de souffrir, leur envoie aussi de la consolation. Je suis sûr que cette consolation vous est apportée du Trône de Dieu par votre saint ange gardien : car la véritable consolation ne peut venir que de Dieu. Les

divertissements terrestres ne font qu'étouffer la douleur, ils ne la détruisent pas : ils s'apaisent, et la douleur, reposée et comme renforcée par le repos, recommence à agir avec plus de force. Au contraire, la consolation divine détruit la douleur, à sa racine, dans les sombres pensées du désespoir. Elle suscite chez l'homme de bonnes et humbles pensées de soumission à Dieu, des pensées pleines de foi vivante et d'une douce et douce espérance. Devant l'esprit s'ouvre une éternité incommensurable, et la vie terrestre commence à paraître un court voyage; ses bonheurs et ses malheurs paraissent insignifiants, car toutes les inégalités de la vie terrestre sont aplanies, égalisées par la contemplation de l'éternité.

Lettre 243. Sur les difficultés du chemin spirituel et le sort de ceux qui portent des masques.

«Grâce soit rendue au Dieu miséricordieux», a dit un saint Père, «quand les paroles d'un homme profitent à un autre homme, tous deux devraient remercier Dieu.» Je remercie Dieu de m'avoir choisi comme instrument pour la consolation et la nourriture de votre âme. Par votre lettre, vous m'avez grandement encouragé : j'espère voir en vous de nouveaux succès sur le chemin spirituel, qui mène à tout bien. N'ayez pas peur de ces ténèbres, de ce désert dans lequel vous êtes maintenant montés avec votre esprit et votre cœur : entre l'Égypte et la terre promise, il y a les ténèbres et le désert. Et bientôt, la Terre promise apparaîtra, bientôt l'Israélite fidèle et courageux jouira de ses bénédictions. Le nom d'Égypte désigne la vie mondaine, remplie de soucis et de divertissements vains; le nom de Terre promise désigne la vie spirituelle, remplie de consolations divines; l'espace qui constitue la transition d'une vie à l'autre est le désert. Un Israélite fidèle est un homme qui a décidé d'offrir sa vie au service de Dieu. – Je plains V., qui peu à peu est descellé et lu. Tel est le sort de tous ceux qui portent un masque : on ne peut pas le porter en permanence ! Parfois, le masque est retiré ou tombe, et le visage nu de l'âme apparaît aux yeux – et malheur s'il est laid et n'est trompé que par la beauté du masque. – Je joins l'article : «Gloire à Dieu». «La Coupe » n'a pas encore été définitivement publiée.

Lettre 244. À la lecture de la règle pour les laïcs.

Je m'empresse de vous présenter un exemple peu convaincant de la règle, que j'ai intitulée : « L'ordre de celui qui se tient à l'écart du monde ». J'ai été inspiré de la rendre aussi générale que possible, afin qu'elle ne vous gêne en rien. Il m'a semblé d'autant plus commode de vous expliquer personnellement comment lire, selon la coutume des attentifs, les prières du matin et du soir ainsi que l'acathiste au Très Doux Jésus, c'est-à-dire sans hâte, sans hâte, ni même de manière prolongée, sans chercher à lire l'acathiste en entier d'un coup, ni l'intégralité des prières du soir et du matin, mais en veillant à ce que la partie connue de ces prières que vous lisez soit lue avec attention, comme aux oreilles du Seigneur Dieu, et non dans l'air. Le guide de la vie active, ce sont les commandements de l'Évangile. Laissez-vous guider par eux dans votre palais, comme saint David l'était dans le sien. Ce roi s'adressait à Dieu en priant au sujet de ses commandements : «Ta loi est une lumière sur mes sentiers ; je me suis dirigé dans tous tes commandements ; j'ai haï toute voie d'iniquité. Éloigne de moi la voie de l'iniquité et aie pitié de moi par ta loi; J'ai aimé tes commandements plus que l'or et la topaze; «Tu demeureras dans tes commandements» (Ps 118). Les plus grands saints Pères ordonnent que la règle du chrétien soit aussi simple et directe que possible. Le grand Barsanuphe dit que les portes du Royaume des Cieux sont étroites et qu'il n'est pas nécessaire de donner une règle générale pour y entrer; une règle générale peut même en

empêcher l'accès, car, à courir après des futilités, on peut passer à côté de l'essentiel.

Lettre 245. Dieu éduque par les douleurs. – Vertus de l'Évangile.

En réponse à votre lettre, je vous transmettrai la parole de Dieu, qui devrait vous fortifier et vous réconforter dans les douleurs qui vous ont frappés. «Tous ceux que j'aime, dit le Seigneur, je les reprends et je les châtie» (Apo 3,19). Tous ceux qui se sont rapprochés du Seigneur et se sont assimilés à lui y sont parvenus au prix de nombreuses douleurs, selon le témoignage des saintes Écritures. L'apôtre Paul prêchait parmi les dogmes que c'est par de nombreuses douleurs qu'il faut entrer dans le Royaume de Dieu. Au contraire, ceux qui sont étrangers aux douleurs sont considérés comme oubliés de Dieu. – Ne vous découragez donc pas dans vos douleurs, mais remerciez Dieu pour elles comme pour une grande bénédiction, et comptez sur sa sainte volonté et sa sainte Providence. Lisez l'Évangile, afin d'y apprendre que celui qui ne porte pas sa croix ne peut être disciple du Christ ! Que se serait-il passé pour vous si Dieu ne vous avait pas enseigné par les douleurs ? Vous auriez sacrifié tout votre temps et toutes vos capacités à la vanité, et seriez entrés dans l'éternité indignes de toute récompense. Au contraire, dignes d'un châtiment complet pour avoir négligé le Christ, Sauveur du monde, le Fils de Dieu, qui s'est offert en sacrifice pour vous, afin que vous vous offriez vous-mêmes, pour votre bien, en sacrifice spirituel à Lui. Il ne suffit pas d'être bon par nature : il faut être bon selon l'Évangile. La bonté naturelle contredit souvent la bonté de l'Évangile; car notre nature n'est pas dans la pureté originelle qui lui a été accordée à la création, mais dans un état de déchéance, où le bien se mêle en nous au mal. Et donc ce bien, s'il n'est pas corrigé et purifié par l'Évangile, est en lui-même inconvenant et indigne de Dieu ! Le Christ est avec vous ! Qu'il fortifie votre âme et votre corps ! Qu'il veille au bien de vos relations temporelles et éternelles.

Lettre 246. À K. P. Brioullov. Sur la solitude de l'âme; le refuge sûr est la vraie connaissance de Dieu ; sur l'onction de la beauté par l'Esprit.

Mon cher Karl Pavlovitch ! C'est avec une profonde tristesse que j'ai appris votre maladie. Je suis si loin de vous que je ne peux vous rendre visite, comme mon âme le désirerait tant ! J'espère arriver à Saint-Petersbourg d'ici le 1er juin; après les rencontres nécessaires avec mes supérieurs, j'essaierai certainement de vous rendre visite. Je suis en traitement, très faible, et je n'ai pas encore quitté ma chambre. Je ne peux pas écrire assis, mais j'écris allongé sur mon lit, c'est pourquoi j'écris au crayon. Je me suis toujours intéressé à vous avec sincérité. Votre âme me semblait errer seule au monde. Ainsi, j'erre, entourée de malheurs depuis mon enfance. Un cercle d'amis s'est formé autour de moi, qui m'aiment sincèrement, mais je n'ai pas encore rencontré une âme à qui je puisse m'ouvrir pleinement. Et ce n'est pas par secret ; Non, je suis très franc, mais l'âme à laquelle je pourrais m'ouvrir avec un réel bénéfice doit être capable de me comprendre, de m'examiner, de saisir mon inspiration même, si tant est qu'il y ait inspiration en moi. Sans cela, la franchise envers celui qui ne comprend pas ne fait qu'infliger une nouvelle blessure à l'âme. Dans mon errance terrestre et ma solitude, j'ai trouvé un refuge sûr : la véritable connaissance de Dieu. Ce ne sont pas des êtres vivants qui m'ont enseigné; ce sont les saints pères, morts de corps, vivants d'esprit. Dans leurs écrits, j'ai trouvé l'Évangile, l'accomplissement accompli; ils ont comblé mon âme. J'ai quitté le monde, non pas en quête unilatérale de solitude ou de quoi que ce soit d'autre, mais en amoureux de la science supérieure; et cette science m'a tout donné : le calme, la sérénité face aux brouilles terrestres, la consolation dans

les peines, la force dans la lutte contre moi-même; elle m'a donné des amis, elle m'a donné un bonheur sur terre tel que je n'en ai presque jamais connu. Vous savez comment je vis au monastère ! Non pas en chef, mais en chef de famille. – Depuis plusieurs années, depuis que ma santé est ruinée, depuis des mois, depuis six mois, je ne quitte plus ma chambre; mais la religion s'est transformée en poésie pour moi et me maintient dans une inspiration merveilleuse et continue, en conversation avec les mondes visibles et invisibles, dans un plaisir indicible. Je ne connais pas l'ennui; le temps s'est raccourci, a filé à une vitesse extraordinaire – comme s'il s'était fondu dans l'éternité; l'éternité est déjà arrivée, pour ainsi dire. Ceux que le chagrin opprime, pousse vers mon port, je les invite à entrer dans mon port, le port des pensées et des sentiments divins. Ils entrent, se reposent, commencent à goûter la paix, la consolation et deviennent mes amis. Votre âme doit entrer dans ce havre ! Elle entend par un pressentiment secret qu'elle est destinée à y trouver la paix; et mon cœur vous est ouvert, il l'est depuis longtemps. J'ai longtemps vu que votre âme, dans le chaos terrestre, cherchait la beauté qui la satisferait. Vos tableaux sont l'expression d'une âme assoiffée. Un tableau qui vous satisferait pleinement devrait être un tableau d'éternité. Telle est l'exigence de la véritable inspiration. Toute beauté, visible ou invisible, doit être imprégnée de l'Esprit. Sans cette imprégnation, elle est marquée du sceau de la décadence; elle contribue à la satisfaction de l'homme guidé par la véritable inspiration. Il a besoin de beauté pour répondre par la vie, la vie éternelle. Mais lorsque la mort souffle sur la beauté, il détourne son regard d'elle. Portez-vous bien, mon cher Karl Pavlovitch ! Je souhaite vous voir en bonne santé et fortifié à mon arrivée. Il vous reste à vivre, à vivre pour mieux connaître l'éternité, afin qu'avant d'y entrer, vous puissiez acquérir pour votre âme la beauté céleste; cette haute aspiration a toujours été présente en vous. L'étreinte du Père céleste est toujours ouverte à quiconque désire seulement recourir à ces étreintes saintes et salvatrices.

Adieu; jusqu'à l'adieu dont j'ai soif.
Archimandrite Ignace.

Lettre 247. L'âme guérit des maladies corporelles. - S'abandonner à la volonté de Dieu. - À propos de ma santé.

17 octobre 1834

Votre Excellence, très gracieux souverain, Stéphane Dmitrievitch.

Nous vous attendions dans la capitale – nous attendions la désagréable nouvelle de votre maladie. Telle est la coutume du Roi suprême des rois : il punit ceux qu'il aime et bat tout fils qu'il accepte.

Contraint par les limites du jugement humain, je pensais que vous étiez indispensable ici : mais le jugement de Dieu est différent du jugement humain. J'aimerais vous revoir chez vous, entouré de votre famille, joyeux, satisfait, mais le Seigneur, qui confirme notre amour pour Lui par les malheurs, vous a permis de vous disperser, comme des grains de blé.

Rappelez-vous, mon très honorable bienfaiteur, que notre Législateur a enduré la croix et a prédit à ses disciples et serviteurs : « Dans le monde, vous aurez des tribulations ! » (Jn 16,33) – Pourquoi donc les tribulations ? Parce que le monde vous haïra, et mon Père lui-même « coupera tout sarment qui porte du fruit, afin qu'il porte beaucoup de fruit » (Jn 15,2). Alors, gardez courage au milieu des angoisses, abandonnez-vous à la volonté de Dieu, supportez la maladie avec joie et gratitude, sachant que l'âme est guérie des maladies physiques. Répétez plus souvent cette prière : « Seigneur, que ta volonté soit

faite !» Elle est courte, mais elle a un sens large et a un effet très puissant pour apaiser une personne dans la douleur. Je l'ai appris en partie par ma propre expérience. Mais pourquoi me référer à une expérience insignifiante, lorsque le Sauveur du monde lui-même prononça cette prière sacrée dans le jardin et, par elle, bloqua les supplications arrachées par la faiblesse de l'humanité ? [...]

J'espère en la miséricorde de Dieu, j'attends l'heure agréable où je vous verrai face à face. Que le Seigneur vous rende une bonne santé, afin que, abondant en forces physiques et en toute satisfaction, vous puissiez abonder en toute bonne œuvre en Jésus-Christ notre Seigneur, tant pour l'Église en général que pour ses fidèles en particulier...

Avec un respect et un dévouement sincères, j'ai l'honneur d'être le très humble serviteur et pèlerin de Votre Excellence, l'archimandrite Ignace.

Lettre 248. À propos de V. F. Yan. Prière intérieure. Le danger de l'illusion.
Votre Excellence !

Lundi, je n'ai pas osé vous déranger, pensant que vous étiez plutôt fatigué par les efforts de la matinée. Vassili Fiodorovitch, Monsieur Yan, est chez moi, mais nos pensées ne concordent pas. Il est évident qu'il est plongé dans la prière intérieure. Cette prière est l'exploit le plus élevé, le plus difficile et le plus douloureux, exigeant à la fois un renoncement total à soi-même et une pensée juste. Sinon, le père du mensonge, prenant la forme d'un ange lumineux, s'approche du cœur avec une joie feinte. Cette joie, ressentie par l'homme et prise pour une grâce divine, est confirmée dans son illusion et commence à porter ses fruits, avec des signes de folie. Pour un tel homme, dit saint Jean Climaque, l'aide divine est urgente : car un tel homme est incurable. Et vraiment, acceptera-t-il les conseils spirituels de son prochain, lui qui pense (même s'il ne le dit pas) que la grâce est son maître ? Est-il naturel que celui qui croit tout voir clairement et avec discernement et ressentir une consolation céleste dans son âme confesse son ignorance, son illusion ? Je trouve la position de M. Jan extrêmement dangereuse, car il récolte déjà les fruits de sa mauvaise action : la réflexion est visible en lui et il se frotte souvent les côtes avec une expression douloureuse. Les parties que l'ennemi touche lorsqu'une personne l'attire à lui sont les côtes; l'effet bénéfique se fait sentir dans la partie supérieure de la poitrine. Les lectures de M. Jan sont Thomas à Kempis, Arntus (derrière lequel il se tient comme une montagne), et il n'a aucune idée des auteurs saints. Pour l'aider, il est absolument nécessaire de le transférer du premier puits au second. Je vois que mes efforts seront vains; Il est très résistant et trouve ma condition très dangereuse, ce qui se justifie par ma vie de péché, et non par des pensées empruntées aux Saints Pères. Votre disposition à son égard peut avoir un effet plus fort : car il est convaincu par expérience que vous recherchez son bien. Mais il est préférable pour moi de ne pas entrer en jugement avec lui, ce que j'ai fait uniquement par dévotion envers vous. Il me suffit, très assez, de considérer mes péchés, de m'efforcer de me repentir et de pleurer, et de conduire le troupeau qui m'est confié dans ce champ de salut avec le bâton de l'exemple et de l'enseignement. Voici ma vision, voici ma joie, l'héritage de mon ancêtre Adam, qui cherchait sa joie dans les larmes après la perte des douceurs du paradis. Si notre sort en cette vie est d'être malade pour nous-mêmes, et d'être consolés d'autant plus que la maladie est grave, alors il ne nous resterait guère de temps pour compatir. Et il n'y en aurait pas, dit saint Macaire, si le Dieu miséricordieux ne nous faisait sortir de notre cellule intérieure pour le bien de notre prochain. Pardonnez-moi d'écrire mal : j'ai les yeux très faibles. Je vous souhaite le meilleur de la part du Créateur et une bénédiction à

toute votre famille. Avec la plus sincère dévotion et le plus grand respect, j'ai l'honneur d'être le très humble serviteur et pèlerin de Votre Excellence.
Archimandrite Ignace.

Lettre 249. À propos de V.F. Yan et de nos conversations avec lui.

Il semble que Vassili Fiodorovitch appréciait la vie monastique. Votre amour sincère et votre sollicitude chrétienne peuvent le convaincre d'incliner certaines de ses idées, qui s'élèvent vers la raison du Christ, cette Raison incompréhensible. Quant aux aspects extérieurs, je trouve sa conversation très agréable : il est évident qu'il a mené une vie très attentive et a accumulé une grande expérience. Mais nos principes spirituels sont complètement différents. Cette différence n'a pas pu engendrer un esprit d'unité, une unité de paroles, une unité de cœur, mais elle ne m'a pas empêché de l'aimer profondément, lui qui était un homme doux et prudent.

Lettre 250. Vision de la Croix. La maladie – la croix – un bon joug.

26 août

Votre Excellence !

Lorsque j'étais avec vous, nous avons beaucoup parlé de la croix du Seigneur, qui est vraiment un bon joug et un fardeau léger. En arrivant au monastère, j'ai reçu un cadeau : le 14, avant matines, j'ai fait un rêve : comme si je voulais faire l'aumône aux pauvres, je sortis une bourse de ma poche; soudain, une croix d'or éclatante jaillit dans ma paume. Ce même jour, je tombai malade et, le 16, je m'alita. Une fièvre me saisit; je restai sept jours sans manger; maintenant, bien que je me sente mieux, je suis très faible. Depuis mon séjour à Saint-Pétersbourg, je n'ai pas passé mes journées avec autant de plaisir que ces jours de maladie. En vérité, la Croix du Seigneur est un joug bon et un fardeau léger, et avec Jésus, même sur le Golgotha, il y a le paradis. [...]

Pardonnez-moi ! Que le Seigneur vous accorde tout le meilleur.

Lettre 251. À propos de la dernière heure et de mon portrait.

Votre Excellence, cher Monsieur. Quelle vive et paisible consolation spirituelle a envahi mon cœur lorsque j'ai pris en main le paquet portant votre signature, surtout lorsque j'ai commencé à lire les mots «amour». Exactement : «L'amour ne périt jamais » (I Cor 13,8).

Voici ! Vous êtes le gardien des pauvres, souvent riche de foi, passant du fumier au sein d'Abraham. En la personne de cette petite fraternité du Christ, le Christ lui-même accepte vos soins et votre service, tout comme il l'aurait accepté en la personne des ministres du culte. L'apparence n'est pas aussi brillante, l'essence est la même. Oh ! que de services glorieux, qui excitent l'ambition, occupent et enflamment l'imagination ! Mais la fin couronne l'œuvre. La mort vient, appel à une vie sans fantômes; à cette invitation, si amère soit-elle, personne ne peut refuser. Les rois s'en vont sans avoir mené à bien les plans gigantesques qu'ils avaient proposés, dont l'exécution aurait permis à des millions de personnes de prospérer; Les génies s'en vont, abandonnant ce qu'ils avaient commencé, à la stupeur de la postérité; les législateurs s'en vont sans avoir achevé les codes législatifs; en un instant, les insignes et les titres retentissants, pour l'acquisition desquels toute une vie est consacrée. Les riches de foi, au contraire, deviennent encore plus riches : par la mort, ils acquièrent la possession substantielle de ce qu'avant leur mort ils ne possédaient que par la foi. Je vous souhaite, ainsi qu'à moi, très honorable Stéphane Dmitrievitch, de devenir riches en Dieu.

Veux-tu avoir mon portrait ? J'ai le tien, l'ayant reçu de tes mains; j'ai le portrait de ton âme dans ma mémoire, dans mon cœur. Mon visage pécheur n'est pas digne d'être peint par le pinceau d'un artiste. Au lieu de ce pinceau, que le ver de la tombe ronge les yeux souillés par la vue passionnée; qu'il ronge les lèvres ouvertes aux paroles qui irritent Dieu; qu'il ronge tous les membres qui furent les instruments du crime. Si, malgré mon indignité, vous parvenez par hasard à faire mon portrait, alors je m'efforcerai de réaliser votre désir, inspiré par l'amour.

Le Christ est parmi nous et le sera toujours. Très humble serviteur et pèlerin de votre Excellence,
Archimandrite Ignace.

Lettre 252. Sur la charité. - Sur les lettres du reclus Georges de Zadonsk. - Dieu «punit qui il aime».

29 avril 1840

Christ est vraiment ressuscité !

Votre Excellence, très gracieux souverain Stéphane Dimitrievitch !

Je vous écris, conversant tranquillement avec vous, comme si j'étais présent, et je reçois votre lettre, dans laquelle vous constatez que nous nous sommes écrits simultanément. Je vous remercie sincèrement pour l'aide que vous avez apportée à notre monastère. J'ai lu avec plaisir la lettre de Sturdza et les récits choisis sur la miséricorde tirés des vies des saints pères. C'est un moyen durable de soutenir et d'améliorer le peuple russe, pieux et bienveillant, qui, par nature, a une forte inclination à aider son prochain. Vous demandez pourquoi la publication de vies individuelles, commencée sous votre direction et si bien accueillie par le public, a été interrompue ? Que devez-vous répondre à cela ? C'est la cause des passions humaines. La lettre sur le monachisme, très pertinente, je la laisse avec moi pendant une semaine, afin d'avoir le temps de prendre quelques notes et de vous les transmettre. N'avez-vous pas entre les mains le recueil de lettres de Georgy, reclus de Zadonsk ? Voici un écrivain spirituel qui s'est éloigné de tous les écrivains spirituels de notre époque. Noble, guerrier, il renonça à ses armes matérielles pour entrer dans l'arène du combat spirituel, passa dix-sept ans dans un isolement inexorable et mourut en l'an 36, à l'âge de 47 ans, après avoir remplacé de nombreuses années par un succès spirituel. Il écrivit des lettres à de nombreuses personnes bienveillantes à son égard, lettres qui furent rassemblées après sa mort, autant que possible, et publiées. De sa plume jaillissent des flots de grâce, l'insuffisance de l'éducation extérieure étant remplacée par une abondante dignité spirituelle. Ce livre est devenu l'un de mes livres de bureau. Vous pouvez vous le procurer à Moscou. Vous y trouverez la consolation dont vous avez besoin maintenant. Saint Jean le Théologien, voyant le paradis rempli de saints moines vêtus de blanc, demanda qui étaient ces moines. On lui répondit : «Ce sont ceux qui sont venus après avoir enduré de grandes souffrances; ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le Sang de l'Agneau.» Telle est la coutume du Roi céleste : «Il châtie celui qu'il aime, et il châtie tout fils en qui il a mis sa complaisance.» (Héb 12,6). Je vous écris de vive voix; si vous ne le savez pas encore, vous apprendrez bien sûr des Maltsev. Vous pouvez lire mon cœur : il est pécheur et impur, mais il aime avec désintéressement. L'expérience elle-même a confirmé, et confirme encore, que vous m'avez souhaité et me souhaitez du bien. Ne désirez pas un bien corruptible et temporaire, mais le bien véritable, que le Seigneur lui-même vous donnera, en offrant la coupe de souffrance à ceux qui l'aiment dans cette courte vie terrestre. – À jamais votre très humble serviteur et pèlerin

Archimandrite Ignace.

Lettre 253. Compte rendu de la lettre sur le monachisme : 1) Histoire du monachisme. 2) Différence entre moines et laïcs.

5 mai 1840

Votre Excellence, très gracieux souverain Étienne Dmitrievitch !

En vous transmettant ci-joint la lettre sur le monachisme, que j'ai lue avec plaisir à maintes reprises et dont j'ai eu l'honneur de parler dans la dernière lettre, par amour pour moi et pour vous, j'exprime mon opinion sans réserve : elle est très judicieuse. C'est dans le même esprit, à votre demande et avec ma promesse, que je ne m'arrêterai pas à souligner, non par critique, mais avec le désir de rendre service :

1) À mon avis, l'origine du monachisme n'est pas tout à fait correctement décrite. Il n'est pas le fruit de la persécution, bien que certains se soient effectivement retirés dans les déserts pour échapper à la persécution. Plusieurs cas particuliers ne permettent pas de tirer de conclusions globales. Cela s'explique notamment par le fait que les déserts ont commencé à se remplir de moines après la fin de la persécution, période durant laquelle il y avait très peu d'ermites. Voici une preuve extérieure; il en existe une autre, plus forte : presque tous les moines de l'antiquité ont succombé à des tentations manifestement démoniaques, après quoi les tentations humaines ne sont plus terribles. Devraient-ils craindre les bourreaux ? Antoine le Grand, apprenant la persécution qui avait commencé à Alexandrie, s'y rendit, se déclara chrétien et voulut être torturé, mais personne n'osa porter la main sur lui : le monachisme est un supplice de longue durée. D'où vient le monachisme ? Au cours des trois premiers siècles, l'Église du Christ fut persécutée par le gouvernement. Accepter le christianisme signifiait perdre tous les droits de citoyenneté, tous les biens, la vie même. L'acceptation du christianisme ne pouvait être que le fruit d'une conviction profonde. Les chrétiens vivaient comme condamnés à mort, ignorant l'heure de la venue de l'Époux; ils se préparaient à la mort, gaspillant leurs biens périssables au profit des pauvres, demeurant constamment en prière et vivant dans leur cœur davantage au ciel que sur terre. Nombre d'entre eux menaient une vie virginale et ascétique. Il n'y avait aucune pensée de divertissement, de luxe, d'acquisition, d'obstination. On peut dire que tous étaient moines; les ascètes étaient de parfaits moines, dépourvus de vêtements monastiques, tout comme le clergé ne différait pas de la société par son habillement pendant les persécutions. Lorsque les persécutions cessèrent, la vie des chrétiens des villes changea, s'affaiblit. La foi chrétienne n'était pas toujours acceptée par la seule conviction, mais très souvent par la coutume; de nombreux membres corrompus entrèrent dans l'Église, qui, pendant les persécutions, se seraient immédiatement révélés par leur apostasie; la société chrétienne des villes se transforma. La femme-Église, dont le premier fruit, le visage martyrisé, fut enlevé vers Dieu au ciel, reçut les deux ailes d'un grand aigle pour fuir dans le désert : un visage monastique apparut.

2) La différence entre un laïc et un moine, si évidente dans les paroles du Sauveur au jeune homme, n'est pas suffisamment expliquée : « Si tu veux être sauvé, observe les commandements : tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras pas », etc. (Mt 19,16-21, etc.). C'est l'activité d'un laïc, dont le but est le salut. À la question du jeune homme : « Qu'ai-je encore accompli ? » Le Seigneur enseigne ce qu'est la perfection dans la vie chrétienne; celui qui veut l'atteindre doit d'abord abandonner tout ce qui est terrestre, puis, dénué de tout, accepter l'effort de la perfection. Ceci est également illustré dans

la parabole de l'Évangile, où le royaume des cieux est comparé à un marchand qui apprend qu'un trésor est caché dans un certain village et vend tous ses biens pour acheter ce village, attention, et non le trésor. Saint Macaire d'Égypte dit que celui qui a dilapidé ses biens, abandonné tous les plaisirs terrestres et s'est retiré au désert n'a encore rien accompli, mais s'est seulement déshabillé pour entrer dans l'arène, et nul ne sait s'il atteindra le but. La perfection chrétienne réside dans la pureté du cœur, qui est Dieu, révélant sa présence dans le cœur par les multiples dons du saint Esprit. Celui qui a atteint cette perfection est une lampe, accomplissant le commandement de l'amour du prochain non par un service corporel, mais par celui de l'Esprit, guidant ceux qui sont sauvés, les relevant de leurs chutes, guérissant leurs blessures spirituelles. L'ordre monastique a donné à l'Église du Christ des pasteurs qui, non par les paroles conflictuelles de la sagesse humaine, mais par les paroles de l'Esprit, soutenant l'enseignement par des miracles, ont guidé et fortifié l'Église. C'est pourquoi l'Église, après la fin de ses tourments, est représentée comme s'étant enfuie au désert. La perfection de l'Église, source de sa lumière, principale force de l'Église militante, s'enfuit. Qui étaient Chrysostome, Basile le Grand, Épiphanes, Alexis et Philippe le Métropolitain – en un mot, tous les saints pasteurs ? Mais non pas au rang d'évêque, mais dans le simple monastère, on trouve de nombreuses sommités, d'Antoine le Grand, Jean Damascène, à Serge de Radonège et Georges le Reclus. Ils ont affirmé la foi, dénoncé et piétiné les hérésies. Sans les moines, le christianisme aurait péri parmi les laïcs. Telle est la nécessité de la perfection dans l'Église du Christ, sans laquelle le salut et la foi elle-même peuvent facilement se perdre, et se perdront certainement : car il faut des sens longuement exercés à discerner le bien du mal (Héb 5,14). Cette perfection fut atteinte dans l'Église primitive par les ascètes et les martyrs, puis par les moines. Le célibat, la pauvreté, le jeûne, le travail, la vigilance, l'amour actif : tels sont les outils, les moyens d'atteindre la perfection, mais pas la perfection elle-même. Il semble que cela soit évoqué de manière obscure dans la lettre, c'est pourquoi la distinction et la nécessité du monachisme ne sont pas présentées avec force. Il serait bon que l'auteur lise les homélies de Macaire d'Égypte et étaye sa parole par des concepts spirituels. On dira : quel commentaire orgueilleux sur le monachisme, révélant l'orgueil du cœur. Nous répondons : dans une pièce sombre, une impureté importante est imperceptible ; dans une pièce éclairée par les rayons du soleil, une fine poussière est très visible et dérange son propriétaire. Le Saint-Esprit est le Maître de l'humilité ; entré dans le cœur, il soupire de manière inexprimable et révèle à l'homme l'insignifiance de sa justice, comme le dit Isaïe : « Toute notre justice est comme le port d'une prostituée » (Is 64, 6). Le véritable orgueil diabolique consiste à rejeter le don de Dieu qui existe, comme s'il n'existait pas. À jamais votre très dévoué
Archimandrite Ignace.

Lettre 254. Patience dans les tentations. - À propos de Jessé et des Thérapeutes.
- Calme dans les épreuves.

16 juillet 1840

Votre Excellence, très gracieux monsieur ! J'ai de nouveau sous les yeux votre écriture, qui m'annonçait toujours les sensations les plus agréables qui devraient emplir l'âme. Il suffit maintenant de la regarder, ou plutôt de jeter un coup d'œil à cette écriture, pour ouvrir la porte du cœur à une multitude de douces impressions. Je vous remercie pour les livres que vous m'avez envoyés, témoins de vos travaux utiles : lors des premières expériences du comité, ayant

atteint le § 9 par la lecture, j'ai été spirituellement triomphant, constatant que la nourriture pour la chair se combine avec la nourriture pour l'âme; en particulier, la lecture édifiante pendant le travail est une nouveauté en Russie de notre époque, une renaissance de l'ancienne coutume des monastères les mieux organisés ; en chassant l'oisiveté du corps, on chasse aussi cette mère des vices de l'esprit – et c'est là toute la supériorité ! – Je te remercie pour ta parole bienveillante, concernant les projets pour la terre du désert de Serguiev, qui sont déjà entre nos mains.

Enfin ! Malheur à nos cœurs remplis de gratitude ! Gloire au Dieu miséricordieux, qui guérit les maladies de tes enfants et reconforte ta famille par l'espoir d'une moisson. Répétons le chant des jeunes gens dans la fournaise de Babylone : «Nous avons péché, nous avons transgressé... Et tout ce que tu nous as fait, et tout ce que tu as fait venir sur nous, tu l'as fait avec justice... puissions-nous le recevoir avec une âme contrite et un esprit humble.» (Dan. 3,29, 31, 39) Voilà un véritable sentiment spirituel ! Le juste, lorsqu'il est tenté, ne voit pas sa propre justice; son esprit est rivé aux perfections de Dieu, illuminé par cette lumière; il voit l'impureté de sa vérité, et son cœur est rempli d'un profond sentiment d'humilité ; son esprit commence à confesser et à louer la justice divine. Voici l'encens qui plaît au Ciel; voici l'encensoir dont la fumée se répand sur l'autel supérieur du Roi des rois. - Concernant les Esséniens, les informations de Flavius Josèphe et des Thérapeutes de Philon ne sont pas satisfaisantes; car ces auteurs, étant juifs, ne nous ont rien transmis du sentiment qu'ils éprouvaient envers la foi chrétienne. Il est évident que la secte des Esséniens en Palestine et celle des Thérapeutes des environs d'Alexandrie ont strictement conservé les coutumes du judaïsme et n'ont pas accepté le christianisme. Voici ce que dit le vénérable Nil du Sinaï, écrivain monastique du IV^e siècle, à propos des premiers : «De nombreux Grecs, et de nombreux Juifs, tentèrent de devenir philosophes... Parmi les Juifs, ceux qui choisirent ce mode de vie sont les fils de Jonadab... Ils vivent toujours sous des tentes, s'abstiennent de vin et de tout ce qui mène à la luxure, mangent des aliments simples, satisfont les besoins du corps avec modération, sont très appliqués à la formation des mœurs et vivent principalement dans la contemplation. C'est pourquoi on les appelle Esséniens : ce nom désigne leur mode de vie. Mais quel profit tirent-ils de leurs exploits et de leur travail acharné, alors qu'ils ont tué l'Initiateur de l'ascèse, le Christ ? La récompense de leurs efforts périt : car ils ont rejeté le Distributeur de récompenses et la Source de la vraie vie. Ainsi, ils ont péché dans l'amour de la sagesse : l'amour de la sagesse est l'amélioration des mœurs combinée à la vraie connaissance de Dieu, péché commis tant par les Juifs que par les Grecs, ayant «Ils ont rejeté la Sagesse venue du ciel et ont tenté de philosopher en dehors du Christ.» Telle est l'opinion de saint Nil, disciple de Jean Chrysostome; telle est l'opinion d'autres anciens maîtres de l'Église à propos des Esséniens. Leur exploit était plus extérieur; les meilleurs observateurs des antiquités ecclésiastiques constatent qu'ils se livraient plus que les autres Juifs à de mesquins raffinements rituels; c'est pourquoi, filtrant les moucherons, ils oubliaient de prendre soin des chameaux. De ce fait, leur secte était proche, par l'esprit, des Pharisiens. L'Évangile n'a-t-il pas condamné leur jeûne, leur aumône, leur prière, étrangers à l'humilité, avec les Pharisiens ? – Il est utile pour les moines chrétiens de se tourner vers les Esséniens et de voir en eux que l'effort physique, sans amour et sans cœur contrit, est une cymbale retentissante de vanité, et le cuivre résonnant de son vide.

Pour revenir au début de votre très chère lettre, pleine de bonté, le 1^{er} février 1840, lorsque je fus convoqué pour entendre le verdict, en quoi il consistait et dans quel but – je ne le savais pas –, je ressentis une paix

intérieure particulière : en guise d'adieu, j'entendis à l'église l'apôtre, qui appartenait à ce jour-là selon le cercle ecclésiastique de cette année (1^{re} Épître de Pierre, chapitre 4, commençant au verset 12 et se terminant aux premiers versets du chapitre suivant). « Bien-aimés ! Ne soyez pas surpris de la fournaise qui vous est envoyée pour vous éprouver, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange... » (I Pi 4,12). Le temps est venu où le jugement commencera par la maison de Dieu... Ainsi, que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu lui confient leur âme, comme au fidèle Créateur, en faisant le bien. Quoi de plus réconfortant et de plus édifiant ? En particulier, les mots : « Il est temps que le jugement commence par la maison de Dieu » plongent mon esprit dans une profonde réflexion. Ils nous transmettent la pensée spirituelle sublime selon laquelle l'œuvre et l'exploit d'un chrétien, aussi suffisants soient-ils selon le jugement humain, sont loin d'être parfaits selon le jugement de Dieu et nécessitent purification et protection contre les tentations. Alors, la construction du temple de Dieu est considérée comme achevée lorsque la Croix du Christ brille à son sommet.

Bonne santé à vous et à vos chers enfants. Que le Seigneur vous garde et vous fortifie pour le bien de l'humanité et de la société civile. Avec un profond respect et une profonde dévotion, j'ai l'honneur d'être...
Ermitage Saint-Serge

Lettre 255. Sur mon attitude envers S.D. Netchaïev.

12 novembre 1840

J'ai lu avec plaisir la belle traduction de la vie de Jean le Miséricordieux, et je contemple avec amour l'écriture familière de l'enveloppe. Je cherche un court mot. Je voudrais savoir si celui qui nourrit les pauvres est en bonne santé, s'il se porte bien dans la capitale chrétienne. C'est en vain que je cherche, en vain, avec tant d'attention. Dorénavant, glissez dans ces enveloppes un petit morceau de papier avec ce mot en deux mots : Je suis en bonne santé. Le temps que vous utilisez utilement vous en laisse peu, et je n'ai pas besoin de longues lettres de votre part : j'ai une longue lettre dans mon cœur; elle commence par le début de notre connaissance, puis sa fin... Oh ! Je voudrais qu'elle soit sans fin, afin que sa suite aille au-delà de la tombe et devienne éternelle en Christ. Quel délice ! Je vous écris, et je sens une douceur particulière sur ma langue. Voilà la douceur de l'arbre du paradis.

Les livres que vous m'envoyez disent : apportez une petite contribution à ce trésor auquel les riches versent des milliers de pièces d'argent. Je ne désobéirai pas à cette voix.

Cordialement, archimandrite Ignace.

Lettre 256. À propos de ma santé, de la traduction d'Isaïe l'Ermite et du père Arsène Troepolsky.

11 avril 1841

Christ est ressuscité ! Très cher et très honorable Stéphane Dmitrievitch !

Je suis très coupable devant vous de ne pas avoir répondu à votre lettre, pleine d'amitié et de sincérité, depuis si longtemps. Elle n'a jamais quitté mon bureau, je la relis souvent, chaque fois avec une nouvelle consolation. Saint Isaac de Syrie dit avec raison : il n'y a rien au monde de plus précieux que l'amour du prochain, par lequel nous entrons dans l'amour de Dieu. Soit je me suis surchargé d'écriture, soit les tentations ont agi sur ma faible constitution, soit ma maladie chronique – le ténia –, soit tout cela m'a amené, en plein hiver,

dans un état si douloureux que j'ai cessé de manger, ressenti une vive douleur à la poitrine. Pendant le Carême, j'étais si faible que je pouvais à peine signer mon nom sur le pupitre; depuis la Semaine Sainte, je suis en convalescence. [...] Je passe mon temps comme d'habitude : j'étudie les livres monastiques des saints pères, dont Dieu m'a aidé à achever la traduction du latin du livre de saint Isaïe l'Ermite. De la première édition, j'en attribue deux cents exemplaires aux moines de l'Ermitage Saint-Serge et mille à la disposition du nourricier des pauvres de Moscou. Ce livre n'a pas la présentation soignée exigée d'un écrivain érudit dans les écoles de ce monde, mais il contient des pensées profondes, une méthode pour le cœur et l'esprit que l'on peut attendre d'un élève du désert silencieux. J'espère que vous le lirez avec un bénéfice spirituel et un plaisir profond, car vous connaissez le goût des sentiments profonds nés de l'humble examen de l'homme intérieur.

Je participerai ainsi à vos études et vous aux miennes ! Cette pensée me reconforte.

Vous avez rencontré le père Arsène Troepolsky ! C'est vraiment un homme bon : j'ai trouvé sa compréhension du monachisme plus savante qu'expérimentée, plus satisfaisante pour l'esprit que pour le cœur; j'ignore où il en est maintenant. Que Dieu nous préserve tous des serpents – nos passions, aidés par d'autres serpents – les démons. Si vous contempniez la confrérie de l'Ermitage Saint-Serge aujourd'hui, vous seriez profondément reconforté : car vous avez contribué à la fondation de ce jardin spirituel et de nombreuses vignes ont été transplantées grâce à vous. Presque tous les anciens habitants du monastère sont partis; les premiers sont maintenant les novices qui sont entrés au monastère avec ou après moi. Ils sont déjà hiéromoines, et leur chef, l'abbé Apollos, semble-t-il, peut être qualifié à tort de moine modèle de notre époque... Je ne sais pas si je ne me déciderai pas à visiter Moscou à la fin de l'été. Et c'est indispensable à ma santé, et il semble que ce soit aussi nécessaire à mon âme. Quelle joyeuse rencontre m'y attend et m'y attire ! Jusqu'à présent, je me suis heurté à l'idée qu'il est dangereux de quitter le monastère dans la situation actuelle du clergé de la Nevski ; mon absence pourrait exposer la confrérie de Serge au pillage. Ne viendrez-vous pas dans la capitale du Nord ? Cette venue ne vous oblige-t-elle pas à placer votre fils aîné dans le corps des pages ou à l'école des gardes ? Il doit avoir environ 14 ans ? J'ai été très heureux d'apprendre que le souverain s'est à nouveau intéressé à vos services. Un honneur terrestre, en soi insignifiant, mais pour un homme qui a consacré sa vie au service du tsar et de la patrie, la miséricorde du Tsar est gratifiante.

Il me reste à exprimer le désir constant, zélé et priant de mon cœur que tout le meilleur soit pour vous et toute votre famille. Que Dieu vous bénisse afin que vous nourrissiez et développiez en votre âme le sentiment d'amour chrétien pour le pécheur Ignace ! Votre très zélé et dévoué serviteur et pèlerin archimandrite Ignace.
Ermitage Saint-Serge.

Lettre 257. De saint Isaïe l'Ermite. Sur l'humilité et autres instructions. Saint Isaïe, Parole VIII.

Si tu as prêté quelque chose à ton prochain et que tu ne le lui demandes pas, tu imites le caractère de Jésus; mais si tu demandes, tu imites le caractère d'Adam; si tu exiges un intérêt, alors c'est inférieur au caractère d'Adam. Si quelqu'un te reproche quelque chose que tu as fait ou pas fait, et que tu gardes le silence, alors tu ressembles à Jésus; si tu réponds en objectant : «Qu'ai-je fait ?», alors tu ne lui ressembles plus ; mais si tu rends égal pour égal, alors tu lui ressembles complètement. Si tu apportes ton sacrifice avec humilité, comme

quelqu'un d'indigne, alors il plaira à Dieu. Mais si ton cœur est exalté et que tu te souviens des autres qui dorment ou qui sont insouciantes, alors ton travail est vain. L'humilité n'a même pas la langue pour dire de quelqu'un qu'il est négligent ou méprisant ; elle n'a pas d'yeux pour voir les fautes d'autrui ; il n'a pas d'oreilles pour entendre ce qui ne peut profiter à l'âme ; enfin, il n'a d'autre souci que celui de ses propres péchés. Il est caractéristique de rester en paix avec tous, non par amitié, mais par amour du commandement de Dieu.

Paroles. XVII. - Celui qui piétine sa conscience chasse les vertus de son cœur. Celui qui craint Dieu est diligent, celui qui ne le craint pas se livre à la négligence. Celui qui surveille sa bouche et se tait sagement, élève ses pensées vers Dieu. Du bavardage naissent la paresse et la colère. Celui qui soumet sa volonté à celle de son prochain révèle la diligence de l'âme à acquérir les vertus ; au contraire, celui qui est passionné par sa propre volonté révèle son ignorance. La crainte de Dieu et l'instruction secrète préservent l'âme des passions. Les discours mondains plongent le cœur dans les ténèbres et le détournent des vertus. - L'esprit et le cœur sont troublés par l'amour des choses terrestres, le mépris pour elles apporte le silence et la tranquillité... La rouille ronge le fer ; De même, le cœur humain est rongé par l'ambition. Le lierre, s'enroulant autour de la vigne, gâte ses fruits ; de même, la vanité ruine les efforts de l'homme. L'humilité entraîne les vertus, et la gourmandise les passions. Le but des vertus est l'amour, et celui des passions, la vénération de soi-même comme juste.

Conclusion de la XVIIe parole. - Frères ! Efforçons-nous, tant que nous sommes dans le corps, de remplir nos vases d'huile, grâce à laquelle notre lampe brillera lorsque nous entrerons dans le Royaume. Une lampe brillante et resplendissante est l'âme sainte. Car l'âme qui brille par les bonnes œuvres entrera dans le royaume, mais l'âme souillée par la méchanceté descendra dans les ténèbres. Veillez donc, frères, et adonnez-vous aux bonnes œuvres, car le temps approche. Heureux celui qui se conduit avec rigueur ! Les épis sont mûrs et la moisson est prête. Heureux celui qui garde son fruit ! Les anges viendront et le mettront dans le grenier éternel. Malheur à ceux qui sont abattus, car leur feu demeure. Les héritages de ce monde sont l'or, l'argent, les maisons et les vêtements : tout cela est une occasion de péché ; et pourtant, en y allant, nous devons les laisser derrière nous. Mais l'héritage de Dieu est incommensurable : il n'est point vu, ni entendu par l'oreille, et il n'est point monté au cœur de l'homme (I Cor 2,9). Il est donné à ceux qui obéissent aux commandements du Seigneur en ce court laps de temps. Il est donné pour le pain, l'eau, les vêtements que nous donnons aux pauvres, pour l'amour du prochain, pour la pureté du corps, pour la pureté du cœur et pour d'autres vertus...

Lettre 258. À propos de ma santé. - À propos des lacunes de l'éducation. - À propos de la solitude. - À propos de mon portrait.

17 janvier 1842

Votre Excellence, très aimable monsieur, Stéphane Dmitrievitch !

Je n'ai pas répondu à votre lettre si honorable et si amicale depuis longtemps. J'étais si malade à l'époque qu'on craignait une inflammation de la poitrine. On m'a fait une saignée, on m'a appliqué des sangsues, et on m'a condamné à répéter la saignée. Je suis un grand épistolier et n'écris qu'en cas d'extrême urgence : la raison en est une grande faiblesse de la poitrine, accompagnée de douleurs et d'une perte de la voix. Ainsi, nous sommes fondus dans cette vie, et, Dieu veuille que ce ne soit pas en vain !

Votre service dans le domaine spirituel vous a donné l'occasion d'utiliser le mot «épreuve» pour désigner ces examens longs et variés auxquels nous

soumettons des livres essentiellement utiles, et dont les livres d'utilité moyenne, surtout les plus vides, voire nuisibles, sont si exempts. J'ai souri en lisant ce mot et maintenant je souris souvent en le voyant revivre par l'action. Le livre de saint Isaïe est resté trois mois chez le révérendissime de Kiev; il l'a lu et en a approuvé la publication, bénissant l'écrivain spirituel des plus grands éloges qui lui sont dus. Il est maintenant bien sûr envoyé à Moscou (métropolite Philarète Drozdov)) pour examen. Si mon travail peut être utile aux frères nécessiteux, alors, une fois le manuscrit entièrement approuvé pour publication, je ne manquerai pas de vous le présenter. Soyez un distributeur de pain, tant matériel que spirituel ! Les deux types de mendiants sont nombreux.

Vos craintes concernant le climat et la moralité sont parfaitement justifiées : aucun œil ne peut remplacer celui des parents, sans parler du cœur. Et parmi les établissements d'enseignement, à l'heure actuelle, la première place devrait peut-être revenir aux établissements préparant à la fonction publique, et parmi ceux-ci, aux universités en général. Nous sommes volages : la quantité de connaissances qui augmente avec l'âge du monde, nous en possédons plus que nos ancêtres; Cette connaissance même nous rend superficiels et nous rend inférieurs à nos ancêtres en qualité de connaissance, en essence de la connaissance. Et l'inconstance naît du désir d'une gaieté vaine.

Vous avez parlé de solitude ? Quand cette pensée vous vient, demandez-vous : n'est-il pas trop tôt ? Il ne faut pas être trop tard. Exactement : le monde n'amuse pas ceux qui réfléchissent, mais, nous nourrissant de chagrins, il repousse notre amour pour lui et le dirige vers Dieu. Le monde blesse notre cœur et guérit ainsi ses maladies – les passions terrestres. Une solitude intempestive détruit cette œuvre du cœur qui, ayant trouvé la paix, se réconcilie souvent avec le monde et devient plus froid envers Dieu. Ce ne sont pas mes pensées, mais je les ai empruntées aux Pères ascétiques de l'Église, et les expériences que je dois vivre me confirment constamment dans cette façon de penser. [...]

Enfin, je m'incline devant le portrait de mon visage pécheur et considère comme un devoir de vous en envoyer une copie, afin que vous puissiez voir l'image de celui à qui vous avez fait tant de bien. Mes pensées et mes sentiments, qui ne sont pas directement les miens, mais empruntés au véritable esprit de l'Église du Christ, ont toujours trouvé refuge dans votre cœur. De là naît l'amour mutuel ! L'amour est cette paix, ce foyer où Dieu établit ceux qui partagent le même sentiment pour le Christ, comme le chante le psalmiste. [...]

Soyez en bonne santé ! Je vous souhaite une bonne année, j'invoque sur vous et toute votre honorable famille la bénédiction de Dieu et les prières de saint Serge, et avec un sentiment de profonde dévotion, j'ai l'honneur d'être à jamais le très humble serviteur et pèlerin de votre Excellence.
Archimandrite Ignace. [...]

Lettre 259. Au pied de la Croix du Christ. – À propos du traitement des têtes. – À propos des enfants de S.D.P. – À propos des livres de saint Isaïe l'Ermite. – À propos de ma santé et de ma vie.

13 décembre 1843

Très miséricordieux monsieur, Stéphane Dmitrievitch ! «Moi», dit le Seigneur dans l'Apocalypse de Jean le Théologien, «je châtie celui que j'aime» (Apo 3,19). Ces paroles s'accomplissent sur toi. Et ton cœur se prépare depuis longtemps, avec un sentiment incompréhensible et mystérieux, au port de la croix ! Ta vie heureuse, où je t'ai trouvé, était comme un été bienfaisant, apportant une fertilité abondante aux champs : les jours clairs y faisaient place à

des jours nuageux. Après avoir lu ta lettre, dont chaque mot résonnait dans mon cœur, j'ai été transporté en mémoire à cette expérience de tes versets, que tu m'avais lus un jour, au cours d'une de nos conversations les plus agréables. L'objet de vos ravissements était le Golgotha, la Croix, la couronne d'épines, les clous. Et en effet ! Depuis que l'Homme-Dieu s'est soumis à la souffrance et a guéri nos souffrances par elle, le pied du Golgotha est devenu pour le disciple Jésus le lieu de ses pensées, à la fois tristes et réconfortantes. Celui qui est assis à ce pied regarde avec une sagesse indifférente et calme les heureux inconstants de ce monde inconstant. Il ne les envie pas, il préfère la connaissance de la Croix du Christ, qui ouvre les portes de la bienheureuse éternité, à cette ivresse passagère où le bonheur terrestre renferme son sacrifice, afin de le trahir au malheur éternel. «Malheur à vous qui êtes rassasiés maintenant, malheur à vous qui riez maintenant !» (Luc 6,25). Telles sont les véritables paroles du Fils de Dieu. Lorsque j'ai eu l'occasion de vous voir souvent, mon regard a trouvé un trait particulier dans votre caractère; cela m'a été clairement révélé avec toute la clarté de votre esprit; c'est la simplicité du cœur, exprimée par la confiance envers les autres, par la bonté de leur cœur, par la franchise de leur conscience et par la droiture de leurs règles. Une telle simplicité est l'un des signes de l'amour. «L'amour ne soupçonne pas le mal», et donc «croit en tout» (I Cor 13,5-7). L'amour est le sceau d'une âme capable d'aller au ciel. Ainsi, dans votre âme réside la raison pour laquelle une personne est un croisé : «Tout sarment qui porte du fruit, le Père céleste le retranche, afin qu'il porte encore plus de fruit» (Jn 15,2). Et ainsi, vos yeux sont devenus faibles. Je comprends combien cette maladie est pénible pour quelqu'un dont l'occupation principale est de lire et d'écrire. Et votre écriture montre que vos yeux ne sont plus ce qu'ils étaient. Je souffre d'une maladie des yeux depuis sept ans maintenant et je passe les longues soirées d'hiver dans ma chambre sans bougies; J'écris et lis uniquement à la lumière du jour, et ce sans douleur oculaire depuis cet hiver seulement, après avoir commencé à m'attacher des betteraves hachées, ou plutôt finement hachées, le soir, dans un mouchoir en batiste, pendant une demi-heure ou une heure, après m'être préalablement mouillé la tête de rhum, de préférence blanc, et m'être essuyé le visage. Tous les remèdes précédents, toutes les fameuses gouttes, étrangères et locales, ne m'ont apporté aucun bienfait; au contraire, elles ont affaibli et terni encore plus ma vue. Ce dernier remède, totalement inoffensif, m'aide beaucoup; je dois veiller à ce que ni le jus de betterave ni le rhum ne pénètrent dans mes yeux. Pour vous, qui avez tant de devoirs publics, dans l'accomplissement desquels vous n'aimez pas vous éloigner, la vue affaiblie est une grande perte, une grande privation. Un moine devrait moins ressentir le poids de cette privation, car il peut, assis dans sa cellule, isolé de toute activité extérieure, déplier le livre de son âme et y lire les vérités les plus édifiantes.

Vos chers enfants, vos beaux enfants, qui avez si chaleureusement bredouillé prières et louanges au Sauveur du monde, qui accomplit sa louange par la bouche des tout-petits et des êtres vivants ! Ils ont atteint l'âge de la jeunesse; ils ressentent, ils portent le joug de la croix ! Que le Seigneur les fortifie, qu'il ait pitié d'eux ! Qu'il accorde à leurs parents une patience semblable à celle de Job, en leur envoyant des tentations semblables à celles de ce juste. Vous êtes blessés dans vos biens, dans votre famille et dans votre corps. Ne touchez pas à son âme, ordonne le Seigneur au diable, livrant l'homme extérieur à l'épreuve. Le diable ne touche pas l'âme d'un homme souffrant, lorsqu'il demeure dans l'auto-reproche et la gratitude, lorsqu'il efface l'adversaire avec une multitude de gloire. «Nous recevons le salaire mérité de nos actes» (Luc 23,41) – telles sont les paroles qui conviennent à ceux qui sont crucifiés à la droite du Seigneur. Ceux-là seront rappelés dans son royaume. Merci pour les

livres que vous m'avez envoyés. Tous deux sont si simples et clairs qu'on y perçoit avec plaisir le désir de plaire non seulement à la terre, mais aussi au ciel. La parole du père Serge est d'une grande douceur : elle allie de beaux sentiments à un style décontracté et agréable. Et sa parole ne lui est pas revenue sans fruit, elle a été semée dans le cœur de ses auditeurs et a porté des fruits agréables à Dieu : une compassion pour les pauvres, immédiatement traduite en actes !

Ayant envers vous une dette impayable : une dette d'amour, je vous suis particulièrement redevable ! Et la raison en est mes yeux. Le Livre d'Isaïe attend sa dernière édition, que je ne pourrai entreprendre avant les beaux jours du printemps. À en juger par l'accueil réservé à ces livres par le public, je pense que des exemplaires d'Isaïe ne resteront pas longtemps, surtout lorsqu'ils seront à la disposition active du président du comité des mendiants. Les lettres du reclus de Zadonsk sont à nouveau publiées en trois volumes : ce livre a beaucoup plu. Que puis-je vous dire de moi-même ! Mes journées s'écoulent sans heurts, entre infirmités spirituelles et physiques. L'Ermitage Saint-Serge prospère d'année en année, mais je m'affaiblis de plus en plus, et en hiver, je ne quitte presque plus ma chambre. Parfois, l'idée d'un voyage à Voronej ou à Kiev, si nécessaire à ma santé, me traverse l'esprit, et elle est à nouveau étouffée par d'innombrables obstacles qui m'empêchent de quitter le monastère pendant longtemps, surtout en été. Mais au moment où cette pensée m'occupe, je suis à Moscou, j'entre dans la maison près du Champ de la Vierge et je vois le propriétaire avec le même sourire d'amour aux lèvres que je lui avais toujours vu à Saint-Pétersbourg. Ses yeux bleus me rient avec affabilité, son visage tout entier se peint dans mon imagination avec une ressemblance presque idéale. Mon cœur vibre d'une tendre joie et d'un tremblement. Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Uni à moi par les liens d'une amitié sincère et éloigné par la distance terrestre, Stéphane Dmitrievitch ! Un jour, le destin m'amènera à vous voir, et quel changement je constaterai en vous, marqué par huit années de tristesse. Vous verriez des cheveux gris, et des cheveux gris sur moi ! J'invoque sur vous la bénédiction de Dieu et les prières de saint Serge, je me confie à votre amour chrétien et, avec un sentiment de dévotion et de respect sincères, je serai à jamais le plus humble serviteur et pèlerin de votre Excellence. Archimandrite Ignace.
Ermitage Saint-Serge.

Lettre 260. «Parole» de sainte illumination; - Sur les peines de S.D. N-va
Votre lettre a longtemps erré, très honorable et bienveillant Stéphane Dmitrievitch, jusqu'à ce qu'elle me parvienne. [...]

27 septembre 1845

En réponse à la première page, je dirai : conformément à vos bons sentiments pour moi, même ma modeste parole vous semble bonne et sacrée. Mais quoi qu'elle soit, c'est la parole du cœur. Je l'avoue, il y a eu des moments dans ma vie, soit lors de grandes peines, soit après un long silence, où une parole a surgi dans mon cœur. Cette parole n'était pas la mienne. Elle me consolait, m'instruisait, me remplissait d'une vie et d'une joie incorruptibles, puis elle s'est évanouie. Je l'ai cherchée en moi-même, j'ai essayé de faire résonner en moi cette voix de paix et de repos – en vain ! Il m'est arrivé d'écrire les pensées qui brillaient si fort dans ces instants bénis. – J'ai lu plus tard – je n'ai pas lu les miennes, j'ai lu des paroles venues d'une sphère supérieure et qui demeurent comme un enseignement. La vie ordinaire, et la vie monastique, sont associées à de nombreuses distractions et ne peuvent pas toujours retenir ces

visiteurs célestes auprès de vous. En m'ouvrant ainsi à vous, très honorable et cher Stéphane Dmitrievitch, je vous prouve par mes actes que mon âme indigne, par la grâce de Dieu, ressent une proximité avec la vôtre, malgré l'espace matériel et le long temps qui nous sépare : car cette proximité se crée dans le Seigneur et pour l'amour du Seigneur. [...]

Une novice du monastère de Borodino m'a rendu visite il y a deux ou trois semaines... elle m'a longuement parlé de vous, de vos chers enfants, et m'a dit que le doigt de Dieu les visite aussi. Chers enfants ! Dieu, en vous envoyant des soupirs de bonne heure, vous prépare à ses temples. N'enviez pas ceux qui jouissent d'une santé parfaite, à qui le monde sourit et qu'il invite à sa source. Les lèvres du Seigneur crucifié pour nous ont proclamé malheur à ceux qui rient maintenant, et bonheur à ceux qui pleurent et soupirent.

Partageant votre cœur, votre très dévoué
archimandrite Ignace.

Lettre 261. À l'arrivée de Wallenström; À la persistance de mes chagrins; Vœux pour la nouvelle année.

1er décembre 1845

J'ai reçu deux de vos lettres presque le même jour, mon très cher et précieux Stefan Dmitrievitch : l'une avec un rapport imprimé, l'autre avec un rapport en direct – de Wallenström. Vous en dites moins dans votre rapport imprimé que dans le rapport en direct : dans le premier, votre intelligence et votre ingéniosité transparaissent ; le second parle davantage, presque exclusivement, de votre cœur... J'ai apprécié Wallenström, et les frères l'ont apprécié ; autant qu'on puisse le voir et comme il le dit, il a apprécié notre monastère. D'après ses informations financières, il peut être utile au monastère : c'est pourquoi vous nous avez fait un don important. Sur le plan moral, nous ne l'accablerons pas d'exigences inutiles et raffinées, sachant que le vieux bâtiment ne peut que s'effondrer suite à des modifications importantes.

Merci de votre participation au deuil qui m'a frappé. Mais tel est mon chemin : une douleur m'enchaîne à une autre, et lorsque la paix dure un instant, je me sens orphelin. Voyant ce corps sans vie, je pleurais sur lui sans y penser, seulement par amertume. Quelle pensée, quelle réflexion peut-il y avoir alors ? Comment agit le destin, qui est plus élevé que les pensées ? Que la volonté de Dieu soit faite, que la volonté de Dieu soit faite ! Ces mots m'ont permis de trouver la solution à ce problème, ils ont apporté la paix à mon âme – conséquence inévitable de la dévotion à la volonté de Dieu. Souvent, devant les portes de l'éternité, les sensations et les réflexions fréquentes sur elle, non forcées ni artificielles, mais apparaissant et agissant dans mon âme comme de manière indépendante et naturelle, me rendent de plus en plus insensible à ce qui m'arrive, agréable ou désagréable, abandonnant tout ce qui est temporaire à la volonté de Dieu et ne demandant à Dieu qu'une éternité prospère. Les grandes fêtes de l'Église du Christ et le Nouvel An approchent. Je vous félicite, ainsi que vos chers enfants; je vous souhaite, à vous et à eux, le meilleur sur terre et au ciel. Lors de votre séjour à Saint-Petersbourg, lorsque j'ai été accueilli sous votre toit béni, vos enfants étaient si petits qu'ils ne se souviennent évidemment pas de moi, ou très peu. Mais je les garde précieusement en mémoire; leurs images chères y sont dessinées avec des traits que le temps n'a pu effacer. Le sentiment d'amour pour leur père enveloppe naturellement ses enfants.

Reste en bonne santé, très cher Stéphane Dmitrievitch ! La paix de Dieu, qui surpasse l'entendement humain, qui absorbe toute intelligence, donnée par

l'Évangile, donnée par le Christ, se déversant abondamment de ses plaies dans le cœur des croyants et de ceux qui souffrent ici-bas, « qu'elle habite en vous abondamment » (Col 3,16) et vous comble d'une douce et gracieuse consolation, de la joie des Êtres Célestes !

De tout mon cœur et de toute mon âme, très dévoué
Archimandrite Ignace.

Lettre 262. Sur la simplicité du cœur. Sur le silence du Christ au jugement. Sur terre, nous sommes des pèlerins.

Quel fruit doux, spirituel et sublime récoltent ceux qui s'immergent de tout leur cœur dans la Parole de Dieu, qui vérifient les expériences de leur pèlerinage terrestre selon les paroles de cette sagesse céleste ! De telles personnes réalisent ce que l'Apôtre du Christ attendait des croyants en Christ lorsqu'il leur écrivait : «Je vous exhorte, frères, à être affermis dans une même intelligence et dans un même esprit» (I Cor 1,10). J'ai ressenti en moi-même l'impact de ces paroles ; très honorable et cher Stéphane Dmitrievitch, en lisant vos lignes, écrites par un cœur transpercé par de nombreuses blessures et ayant trouvé consolation dans les blessures de Jésus, ayant vu plus clairement l'avenir, percevant plus clairement la Providence de Dieu, le véritable dessein de l'homme, l'insignifiance et la disparition rapide de tout ce qui est temporaire et vain. En les lisant, il me semblait penser : En réponse, je pourrais vous envoyer votre lettre, après l'avoir assimilée et signée de mon nom. Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps, nous ne nous parlons pas en face à face, nous ne nous écrivons pas souvent, mais nous nous rapprochons de plus en plus ! C'est le fruit de l'enseignement du Christ ! Votre lettre m'a appris que vous recourez souvent à la Parole de Dieu et à la prière, qui éclairent l'homme. Aux pensées qui naissent dans l'âme, on reconnaît les impressions qui l'animent ! Acceptez mes paroles avec simplicité, car moi aussi je parle avec sincérité. Il n'y a rien de flatteur dans mes paroles ; les flatteurs flattent pour attirer, ridiculiser et nuire. Non ! Je n'ai pas ce but ! Je parle par amour de la vérité et de l'amour. Leur langage, bien sûr, se distingue de celui des faux complaisants. Votre réflexion sur la simplicité, la cordialité et la ruse, tirée de l'expérience d'une vie chrétienne attentive, m'a tellement plu que j'ai encouragé mes disciples sincères à copier votre lettre dans leurs livres, où sont consignées des œuvres contemporaines particulièrement remarquables, en vue d'un bienfait spirituel. Quelle est la condition de la simplicité chrétienne ? Suivre la loi de Dieu. Les vertueux et les bien intentionnés n'ont pas besoin de se présenter comme tels; au contraire, celui qui aime le péché, dont la volonté est dans le péché, a besoin d'un masque. La foi engendre la simplicité. Le croyant marche sur le chemin de la vie, confiant en celui qui pourvoit, comme le dit l'Écriture : «Celui qui marche simplement, marche avec confiance» (Pro 10,9). L'incroyant ne voit pas la Providence, pense que son destin dépend de la ruse de son esprit, croit que tout bien est terrestre; en luttant pour cela, il est rusé en paroles et en actes. Plus nous approfondissons la Parole de Dieu, plus nous progressons spirituellement, plus nous serons convaincus qu'il est impossible d'approcher Dieu autrement que par la simplicité, faite de foi, de pureté de conscience et d'une pensée inspirée par les commandements du Très-Haut. Seuls les simples de cœur sont capables de réussite spirituelle, comme le dit l'Écriture : «La sagesse n'entrera pas dans l'âme du méchant» (Sag 1,4). Les simples de cœur sont sujets à la souffrance, non sans raison. Le Jardinier céleste coupe ses ceps : il voit leur capacité à porter du fruit. Le sarment stérile n'attire son attention et ses soins que lorsque vient le moment de le couper et de le jeter hors de la vigne; alors, les pauvres de la terre le ramassent pour en faire leur combustible. Par «pauvres», j'entends

ici les démons privés de tout bien, qui craignent que leur fournaise éternelle ne brûle plus.

Les paroles que vous avez citées sont significatives : «Quoi que vous fassiez, faites-le promptement !» (Jn 13,27). Le silence du Christ devant les juges, qui jugeaient pour accuser, pour trouver un prétexte, en apparence juste, pour exécuter le plan conçu dans un cœur criminel et mauvais, a le même sens. Au milieu de ce silence divin, les paroles du Sauveur à Pilate ont tonné pour notre instruction, paroles discrètes en apparence, mais terribles comme le tonnerre et l'éclair : «Tu n'as aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'a été donné d'en haut !» (Jn 19,11). Quel enseignement profond et complet pour ceux qui souffrent pour le Christ, leur apprenant à considérer leur Pilate comme l'arme sans âme de la Providence, qui donne à son bien-aimé la coupe du Christ, gage de la béatitude éternelle avec le Christ. Ici s'accomplit la séparation du bon grain de l'ivraie, et le jugement de Dieu s'exerce sur eux. Le disciple du Christ souffre dans un silence magnanime, apprenant à connaître le Christ par la croix ; Mais Pilate s'enquiert froidement et en passant de la Vérité; il n'y réfléchit pas et ne veut pas la connaître, car il ne veut même pas écouter, attendre une réponse; tandis que la Vérité du Christ se tient devant lui, humble, et parle d'elle-même dans un silence sublime. «Ton intelligence s'étonne de moi» (Ps 139,6), s'écriait saint David à Dieu dans une prière. Le chrétien qui le lit avec foi et pureté de conscience, éclairé d'en haut, sera émerveillé par l'Évangile et son enseignement profond, l'enseignement divin : ceux qui vivent de la vie empruntée au vieil Adam par la loi de la procréation sont en état de chute : ils le prouvent par leur incessante illusion, considérant la terre, lieu de leur exil, comme un lieu de plaisirs sans fin. Le nouvel Adam, le Christ, sauve les déçus par la croix : la vie de la chute est mortifiée par la suppression des plaisirs terrestres, et des profondeurs de cette mort surgit la vie en Christ, trouvant son plaisir dans les privations. De là, l'homme migre avec ses pensées, ses désirs et ses espoirs vers le ciel et attend, avec la foi annoncée, la promesse d'en haut, le renouveau de l'Esprit. Nous devons cheminer avec le Christ, souffrir avec lui, endurer la crucifixion, goûter la mort, être ensevelis, ressusciter et s'élever. Je le souhaite pour vous et pour moi-même; pourquoi réciter avec vous cette prière de consolation, pleine de raison spirituelle : «Seigneur ! fais sur nous ta volonté et accorde-nous de penser, de sentir et d'agir selon ta volonté. C'est là tout ce que nous te demandons, c'est là tout ce que nous désirons et prions.»

En épanchant ton âme, tu as oublié de me parler de ton corps, de la santé de ta chère famille. Que le Seigneur, qui guérit ton âme, t'en fasse autant ! Je te remercie de m'avoir transmis le récit de tes soucis, de ton service à la plus petite fraternité du Christ. Vais-je bientôt accomplir mon vœu et te rendre la pareille ? Ma santé s'affaiblit de plus en plus, et avec elle, ce monde commence à me sembler étranger. Rien d'étonnant, quand la migration est sous nos yeux !

Votre très dévoué Ignace.

19 décembre 1845

Lettre 263. La Croix est l'étendard du troupeau du Christ et sa couronne est la joie éternelle.

19 janvier 1846

«C'est par bien des tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux» (Ac 14,22). Cette parole de Dieu s'accomplit sur toi, très honorable et cher à mon âme, Stéphane Dmitrievitch. M-ov m'a informé d'une nouvelle maladie, une maladie grave, qui s'est déclarée en toi. Que Dieu te donne de supporter les souffrances en préservant tes forces spirituelles et physiques et

d'être soulagé. La main de la Providence te guide sur un chemin épineux ! Mais tel est le sort des bien-aimés de Dieu : dès que Paul est appelé vase d'élection, de nombreuses souffrances lui sont déjà destinées. La Croix est l'étendard du troupeau du Christ, elle est le signe des brebis du Christ. Que le Seigneur envoie dans tes moments de grande tristesse une pensée d'action de grâce à Dieu, glorification et bénédiction de sa droite. De l'action de grâce et de la glorification naît une foi vivante; de la foi vivante – une patience silencieuse mais puissante en Christ. Et là où l'on ressent le Christ, là est la consolation ! Cette consolation n'est pas de ce monde, qui ne peut consoler dans la douleur qu'en l'enlevant. Le Christ agit différemment : il n'enlève pas la couronne d'épines à ses bien-aimés, car c'est ainsi qu'ils sont couronnés rois du royaume des cieux, mais il insuffle à l'âme une douceur gracieuse, gage d'un avant-goût de la béatitude éternelle – et face à cette douceur, les peines passagères disparaissent – du moins leur acuité s'en trouve émoussée.

En vous confiant au Seigneur, je demeure à jamais à vous, le très dévoué archimandrite Ignace.

Lettre 264. La souffrance est la coupe du Christ. — La timidité d'un philosophe en proie à la douleur. — À propos de ma santé.

19 mars 1846

Enfin, je possède des informations à votre sujet, mon très cher Stéphane Dmitrievitch, d'un homme qui vous a vu personnellement, d'un homme revêtu de l'habit monastique. Ces informations me sont particulièrement précieuses car le regard attentif des moines pénètre plus profondément l'âme visitée par la visitation du Seigneur. Il a compris que le Seigneur, en vous visitant par la douleur, vous aide aussi à la supporter, comme le dit le Vénérable Isaac de Syrie : «Lorsque notre Père généreux daigne accorder à ses véritables fils une issue à leurs tentations, il ne les leur retire pas, mais leur donne la patience dans leurs tentations, et ils reçoivent toutes les bénédictions pour le perfectionnement de leur âme par la main de la patience.» Les portes de la mystérieuse contemplation chrétienne s'ouvrent à l'esprit : il voit le Christ crucifié pour les péchés du monde, appelant ses brebis à lui et disant : «Quiconque ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi» (Mt 10,38). Il voit les membres de l'Église triomphante et entend parler d'eux par le Révélateur des mystères célestes : «Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, qui ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit dans son Église. Et celui qui est assis sur le trône habitera au milieu d'eux. Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, le soleil ni aucune chaleur ne les frappera plus; car l'Agneau qui est au milieu du trône les nourrira et les guidera vers des sources d'eaux vives, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux» (Apo 7,14-17). Ce même Voyant annonce lesquels des membres de l'Église militante entreront parmi les membres de l'Église triomphante, ceux qui n'ont pas encore reçu la pleine félicité, à qui «il a été dit : Laissez-les se reposer encore un peu de temps, jusqu'à ce que soient achevés leurs compagnons et leurs frères, qui doivent être mis à mort comme eux» (Apo 6,11). Ainsi, les souffrances sont l'héritage terrestre des élus et de ceux qui se préparent à être élus. Les souffrances sont la coupe du Christ. Je prendrai la coupe du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur; car après la multitude de mes douleurs, tes consolations ont réjoui mon cœur. «Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon» (Ps 115,4; 93,19; 33,9), et au moment même où il nous envoie des douleurs, par lesquelles il nous rend participants de la coupe du Christ, dès maintenant et pour toujours. Il

arrive ici aussi de voir ceux qui souffrent, et seuls ceux qui cherchent la consolation dans la foi la trouvent. J'ai récemment eu l'occasion de voir, dans la tristesse, un homme intelligent et érudit, très absorbé par la philosophie, inventée par l'esprit humain déchu et obscurci par la chute. Que s'est révélé être ce philosophe face à la tristesse ? Faible, épuisé, ne voyant pas la Providence de Dieu, ignorant la Croix du Christ, cherchant la justice humaine sur terre et incapable de trouver la justice du Christ dans l'humilité et la patience. Un spectacle instructif, que nous sommes autorisés à contempler non pas pour condamner. Notre prochain, mais de voir notre mort quand nous sommes sans Christ. Et pendant ma maladie, quand on se souvient moins des choses matérielles, tu as pris soin de m'envoyer un merveilleux thé, afin que je me souvienne de toi non seulement pendant les exercices spirituels, mais aussi autour d'une tasse de thé ! Merci ! Chaque signe de ton amour me réjouit l'âme.

Et je continue à être malade : mes maladies ne sont pas tant liées à de fortes douleurs qu'à l'épuisement et à la fièvre; durant cet hiver, je n'ai pratiquement pas quitté ma chambre, et depuis la mi-janvier jusqu'à maintenant, je ne l'ai décidément pas quittée. Que la volonté de Dieu soit faite ! De pauvres vases peuvent-ils raisonner sur ce qui leur est nécessaire et utile ?

Que le Seigneur miséricordieux, qui vous a permis de traverser une épreuve difficile et vous a revigoré aux sources d'une foi sainte et humble, vous accorde une prompte délivrance du chagrin, afin qu'ayant toute satisfaction de la santé, vous abondiez en toutes bonnes œuvres dans le Seigneur.

Avec des sentiments immuables de dévotion sincère et sincère, je demeure à jamais votre humble serviteur et indigne pèlerin.

Archimandrite Ignace.

Lettre 265. Sur le pèlerinage. – Amour naturel et amour «dont le commencement est Dieu», Solitude et repentir.

27 octobre 1846

Ô Seigneur, mon très cher Stéphane Dmitrievitch ! Après avoir remercié Dieu, je dois vous dire directement et simplement : Dieu vous a témoigné une miséricorde particulière ; Dieu vous choisit et vous rapproche de Lui. Le sentiment du pèlerinage n'est pas une illusion, ni le fruit d'une réflexion, ni une intellectualisation ; c'est un sentiment involontaire du cœur, qui se meut de lui-même, indépendamment de notre volonté. C'est la voix de la grâce que nous communique le saint baptême. Lorsque le corps fut purifié par la maladie et l'âme quelque peu purifiée, cette voix mystérieuse mais puissante résonna. De même qu'un instrument est généralement fait de bois sec et raffiné, sans lequel les cordes tendues ne peuvent produire les sons appropriés, il est nécessaire de purifier et de sécher le corps par l'abstinence, et de purifier l'âme par un repentir incessant, afin que dans notre temple créé par Dieu, les prophéties de l'Esprit puissent être entendues. Vous voyez que votre sentiment m'est familier, que j'en parle comme du mien. Je crois que votre disposition à mon égard grandit; et elle grandira encore si nous orientons nos pas vers Dieu. L'amour naturel peut vite être rassasié ; Celui qui en est rassasié cesse d'aimer et peut facilement sombrer dans la haine : même l'excès de nourriture peut provoquer des nausées, et un estomac surchargé le vomit souvent. Mais l'amour, dont Dieu est le commencement, n'a ni satiété ni fin, car il est nourri par le Dieu infini. En lisant votre lettre et en constatant que les mouvements du siècle à venir avaient commencé en vous, mouvements que ce monde ne peut ni contenir ni comprendre, l'idée m'est venue que vous auriez besoin, avec le temps, de solitude, propice au développement des sentiments et des pensées spirituelles.

L'occupation préparatoire à la solitude devrait être la sainte repentance, qui guérit les yeux de l'âme. C'est la souillure guérissante pour les yeux, que le Seigneur nous commande d'acheter de Lui-même : car la pauvreté d'esprit est l'Esprit de Dieu, acquis par l'homme par la comparaison de son cœur avec l'Évangile. Cette souillure chasse les yeux de l'âme, qui sont notre esprit, les purifie de toute arrogance, de toute image élevée de nous-mêmes, de toute reconnaissance de quelque vertu que ce soit en nous. Dites-moi, s'il vous plaît, quel vêtement convient le mieux à l'homme, cette créature déchue, pour se tenir devant le Créateur ? Je pense que celui qui est entièrement revêtu de repentance dans ses prières s'habille décemment. Je vous le souhaite de tout mon cœur, comme je le souhaite pour moi-même; je souhaite ensuite une préparation à l'éternité par la solitude. Que Dieu voie ces désirs et qu'il agisse de nous non selon nos désirs, mais selon sa sainte volonté.

Dans le Seigneur, votre très dévoué et indigne
archimandrite Ignace.

Lettre 266. À propos de mon état physique et mental.

Janvier 1848

Veillez agréer, très cher Stefan Dimitrievitch, mes plus sincères félicitations pour la nouvelle année qui approche. Je vous souhaite, ainsi qu'à vos enfants, une bonne santé et un bien-être complet.

[...] Je suis toujours soigné pour un rhume chronique, avec des résultats lents mais déjà significatifs. Tous les médicaments étrangers n'ont eu aucun effet, ou très peu d'effet; les remèdes les plus simples ont été très efficaces : un bain de sel et une friction au goudron pur. Je sais maintenant par expérience que, comparées au goudron local, les imitations étrangères ne valent rien; elles ne sont pas de simples pommades. Mon traitement dure depuis deux ans, et je reconnais que la condition d'une personne traitée pour une maladie chronique est plus difficile que celle d'un malade : elle accapare tout le temps, l'effet des médicaments place le corps dans une position anormale, diminue les capacités physiques et mentales, prive le corps de toute activité mentale, le maintient dans un état de fatigue continue, d'engourdissement et de somnolence. L'homme est comme l'herbe ! Une humidité étrangère pénétrera dans son corps, s'immiscera dans les voies sanguines, perturbera sa circulation – et toute la personne changera, non seulement physiquement, mais aussi spirituellement, mentalement ! « Dans mon abondance, je ne serai jamais ébranlé » (Psaume 29:7). Par ces mots, le Prophète dépeignait la force de l'homme, sa puissance, avec un corps sain, une âme saine, étudiant jour et nuit la loi de Dieu. « Tu as caché ta face, et j'ai été troublé » (Psaume 29:8). Ces paroles suivront bientôt les précédentes – et combien justes ! Sans parler des tentations spirituelles, le simple épuisement des forces corporelles est une tentation, et lorsque le corps est épuisé, l'âme s'affaiblit involontairement. Voici, très précieux Stefan Dmitrievich, une description détaillée de ma propre condition : les circonstances extérieures restent les mêmes : l'agréable cède la place au triste, et le triste cède à nouveau la place à l'agréable. Que Dieu miséricordieux accorde à son serviteur d'accueillir les deux avec le même sentiment de méfiance et de froideur. La tristesse et la joie terrestres ne font qu'agiter le sang en vain : la Parole de Dieu peut arrêter ce mouvement, en disant au sang : « Non seulement la chair, mais aussi le sang n'hériteront pas du royaume de Dieu » (I Cor 15,50).

J'invoque sur vous et votre famille la bénédiction de Dieu, votre très humble serviteur et pèlerin
Archimandrite Ignace.

Lettre 267. À propos de l'impression du «Calice du Christ»

Très gracieux souverain Stéphane Dimitrievitch ! [...] Veuillez accepter mes plus sincères félicitations à l'occasion de la Nativité du Christ et de la nouvelle année qui approche. Que la bénédiction divine vous couvre, vous et vos enfants, et que la grâce divine préserve vos âmes et vos corps. Je vous dirai que, par la grande miséricorde divine, je me sens de mieux en mieux : je commence déjà à reprendre des forces et je constate en moi le rétablissement de ma capacité de travail. Le nouveau métropolitain est bon et juste. Permettez-moi de vous présenter ici un bref témoignage de mon âme appauvrie, qui a amassé peu d'aumônes spirituelles sur le chemin et le marché de la vie terrestre.

[...] Nombreux sont ceux qui, en deuil, souhaitent posséder un exemplaire du «Calice du Christ» afin de puiser du réconfort dans cette lecture. C'est ce qui m'a incité à imprimer «Le Calice». Compte tenu de mon immaturité spirituelle, je crains de publier mes propres œuvres. Avec un dévouement indéfectible et un profond respect, j'ai l'honneur d'être le plus sincère serviteur et pèlerin de Votre Excellence, l'archimandrite Ignace.

22 décembre 1849, Ermitage Saint-Serge